Il y a eu une nouvelle édition en 1858 -

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

OEUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Format grand in-18

AU BORD DU LAC	1 vol.
AU COIN DU FEU	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 —
RÉCITS ET SOUVENIRS	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
LES ANGES DU FOYER	1 —
RICHE ET PAUVRE	1 —

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LES ANGES

DU FOYER

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

LES ANGES
DU FOYER

MONSIEUR PIERRE

I

Pierre Rouvière avait à peine cinq ans, lorsqu'il perdit, dans l'espace de quelques jours, son père d'abord, puis sa mère, tous deux emportés par le typhus qui ravageait alors Toulon. Le pauvre enfant restait sans ressource, car ses parents avaient, peu auparavant, perdu dans une faillite tout ce qu'ils possédaient.

On ne savait qu'en faire lorsqu'on se rappela heu-

reusement un oncle qu'il avait à Paris, fort riche, disait-on, comme tous les oncles qui vivent loin de leurs neveux, et, du reste, parrain de Pierre. On pensa de suite à lui écrire pour savoir s'il consentirait à se charger de son filleul ; mais quelqu'un ayant judicieusement observé qu'il pourrait refuser ou ne point répondre, on embarqua tout simplement le petit Pierre dans la diligence avec l'extrait mortuaire de son père et de sa mère, l'adresse de son oncle, quincaillier dans la rue Sainte-Avoie, et une douzaine de baisers accompagnés d'autant de souhaits de bonheur, triste bagage d'orphelin, et dont il ne comprenait pas heureusement toute l'indigence.

Cependant, grâce à la protection du conducteur auquel il avait été particulièrement recommandé, le petit garçon arriva sans accident chez le quincaillier.

François Godard était un homme d'environ cinquante ans, qui ne s'était point marié pour éviter les dépenses d'une femme et les embarras d'un enfant. Toutes ses facultés s'étaient jusqu'alors concentrées sur

le commerce du fer, de la brosserie et des pointes de Paris. On peut juger quel fut son désespoir à la réception de ce neveu qu'on lui expédiait comme un ballot de marchandises ; cependant la mort de sa sœur et de son beau-frère l'attendrit un peu, et la gentillesse de l'enfant fit le reste.

Il n'y avait d'abord nul moyen de repousser un pareil héritage. Qu'aurait dit le monde si François Godard eût refusé de recevoir chez lui un enfant qui était à la fois son neveu et son filleul? Le quincaillier se décida donc, par respect humain, à remplir son devoir. Pierre fut accueilli, sinon avec plaisir, du moins sans trop de mauvaise grâce, et Godard se résigna silencieusement à cette nouvelle charge, comme il se fût résigné à un tour de garde ou à un accroissement de contribution.

Mais ce qu'il était loin de prévoir, c'est qu'au bout d'un peu de temps la présence de son neveu lui devint aussi nécessaire qu'elle lui avait été désagréable d'abord. Cet enfant apporta dans son intérieur un mouve-

ment et une gaieté qu'il ne connaissait pas. Le quincaillier s'était tellement exagéré la gêne que Pierre lui aurait causée qu'il se trouva tout heureux de sa bonne humeur et de sa docilité. Il y a d'ailleurs dans les grâces de l'enfance une puissance à laquelle personne n'échappe, et Godard, si désolé le premier jour de l'envoi de l'orphelin, arriva insensiblement à ne pouvoir s'en passer.

L'enfant ne tarda point à s'apercevoir de ces dispositions bienveillantes, et il usa de son crédit, comme tous les êtres faibles, avec plus d'adresse que de raison. Entouré de soins minutieux, favorisé dans tous ses caprices, il devint le véritable maître chez le quincaillier de la rue Sainte-Avoie. Celui-ci avait du reste plusieurs causes pour être orgueilleux de l'enfant ; d'abord c'était la preuve d'une bonne action ! Chaque fois qu'il sortait avec son neveu, les voisins qui le voyaient passer ne manquaient pas de dire quelque chose sur la générosité de *cet excellent M. Godard...* — Puis Pierre était charmant et frêle comme un enfant du faubourg

Saint-Germain, et le quincaillier semblait se trouver beau de sa beauté. Aussi, quand il répondait aux acheteurs émerveillés de l'élégance aristocratique de l'enfant : — C'est mon neveu ; on eût dit qu'il venait de constater la noblesse de son origine et la distinction de sa propre personne.

Cette facilité à *passer à son ordre* les avantages naturels de Pierre, lui donna pour celui-ci une sorte de coquetterie. Il lui acheta de beaux habits, l'habitua à éviter tout ce qui aurait pu noircir ses mains ou hâler son visage, et lui défendit de jouer dans la rue avec les fils de ses voisins.

Pierre se prêta à cette fatuité précoce. Ainsi privé des jeux actifs qui sont le travail des enfants, et qui exercent leurs facultés, il s'accoutuma à une oisiveté parée que l'on trouva gentille tant qu'il eut la grâce du premier âge, mais qui parut plus tard une afféterie ridicule. Sa beauté disparut d'ailleurs insensiblement pour faire place à cet étiolement qui atteint vers dix ans la plupart des enfants de Paris, et l'on cessa de le remarquer.

Dès que le quincaillier s'aperçut de ce changement, il sentit son affection se refroidir subitement. Il avait aimé son neveu tant qu'il avait flatté sa vanité, mais lorsqu'on ne parla plus qu'en riant de la toilette recherchée de *M. Pierre,* l'honnête boutiquier changea de point de vue et ne fut frappé que des dépenses que lui occasionnait cette toilette. Il s'aperçut alors aussi pour la première fois que Pierre avait douze ans et qu'il était temps de lui donner un état. En conséquence, un jour que le paiement d'un mémoire l'avait aigri, il déclara à Rouvière qu'il ne pouvait l'entretenir plus longtemps à ne rien faire, et que le lendemain il entrerait en apprentissage chez un menuisier de ses amis.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Pierre. Il éprouvait cette mauvaise honte du travail que donne si fréquemment l'existence oisive ; il ne savait pas que tout ce qui est utile est honorable, et que la plus belle couronne pour le front d'un homme est la pâleur de l'étude ou la sueur de la fatigue.

Aussi, lorsque le jour suivant, on le conduisit au

milieu d'apprentis en vestes et en tabliers, éprouva-t-il une sorte d'indignation hautaine. Il jeta loin de lui les outils qui lui avaient été donnés, et se mit à se promener dans les rognures de sapin, comme un roi détrôné.

Les railleries de ses compagnons et les ordres du maître l'obligèrent cependant à revenir à son établi. Malheureusement son éducation l'avait rendu faible et maladroit ; aucun de ses essais ne réussit, et sa mauvaise humeur s'en accrut.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'on lui ordonna d'aider un de ses camarades à transporter dans un quartier éloigné des pièces de menuiserie qui venaient d'être achevées. Il fallut aider à les charger sur une charrette, puis on lui passa la courroie au cou.

Enlevez ! cria son compagnon, qui s'était placé en arrière et qui poussait de toute sa vigueur.

Pierre fit un effort, et la charrette roula. Mais ils avaient à traverser la rue Sainte-Avoie où Rouvière était connu.

— Tiens, tiens, dit le fils de l'épicier qui l'aperçut le premier, M. Pierre qui est devenu cheval de timon.

Pierre baissa la tête en rougissant, mais son compagnon prit la parole pour lui.

— Cela ne t'arrivera point à toi, marchand de sardines salées, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne pourras jamais devenir qu'un âne.

Un éclat de rire s'éleva de toutes les portes et l'épicier se hâta de rentrer.

Mais un peu plus loin, la fille de la mercière s'écria à son tour.

— Ah! mon Dieu! monsieur Pierre, vous allez gâter votre belle blouse de mérinos : voulez-vous que je vous prête mon tablier.

— Commencez par raccommoder le vôtre, bavarde, répondit encore Antoine.

La petite fille regarda son tablier qui avait effectivement un accroc, et se retira confuse.

Dans ce moment les deux apprentis quittèrent la rue Sainte-Avoie, et Pierre se réjouissait d'échapper à de nouvelles moqueries, lorsqu'il alla heurter un gamin qui s'amusait à dessiner sur le mur. Le gamin se détourna, et voyant à la tournure et à l'habit de Rivière, qu'il avait affaire à un *monsieur*, il le repoussa rudement et leva la main pour le frapper.

— Doucement, doucement, moutard, dit Antoine, en se mettant entre eux ; il paraît que tu aimes à épousseter les draps fins... mais nous sommes là.

Le gamin jugeant à la tournure et à l'assurance de l'apprenti qu'il n'y aurait pour lui que des coups à gagner , s'éloigna en murmurant quelques injures. Pierre s'arrêta pour se reposer.

— Vous êtes bien heureux, dit-il à son compagnon, de pouvoir ainsi répondre à propos à tout le monde.

— Faut-il pas se laisser manger la laine sur le dos ? comme dit ma grand'mère. Dieu n'a pas mis pour rien une langue et des poings à notre disposition. Je travaille de mon mieux, je fais ce que je dois, mais je ne me laisse

malmener par personne, et voilà !... *Enlevez*, monsieur Pierre, car le bourgeois nous a dit de nous presser.

Malgré les bons conseils et l'exemple d'Antoine, Rouvière prit peu de goût aux travaux de l'atelier, et son oncle reçut fréquemment des plaintes sur sa négligence ou son incapacité. Le quincaillier finit par s'irriter; il maltraitait l'enfant qui en ressentit plus de haine contre l'état qu'on voulait le forcer à apprendre. L'oncle renouvela ses corrections, et le neveu redoubla de négligence.

Tous deux usaient ainsi infructueusement leurs forces. Pierre, persuadé que l'on violentait ses inclinations, mettait à résister plus de volonté qu'il n'en eût fallu pour réussir dans ce qui lui était demandé. Il croyait peut-être sincèrement n'avoir de répugnance que pour la profession qu'on lui avait choisie, tandis que c'était le travail même qui le repoussait. L'inutilité de sa première enfance avait préparé l'inutilité de toute sa vie. Ce devait être toujours *monsieur Pierre*, c'est-à

dire l'homme amoureux de l'habit et du chapeau rond, qu'il regardait comme la livrée des oisifs ; car n'apercevant que les apparences, Pierre prenait pour de l'oisiveté le travail caché des classes plus élevées, et il croyait inoccupées les mains qu'il voyait blanches ou gantées.

Ainsi le dégoût de sa condition l'avait pris, non parce qu'il s'était senti apte à en essayer une autre, mais parce que sa paresse attendait quelque bénéfice de ce changement. S'il haïssait le travail du corps, ce n'était point par préférence pour celui de la pensée qu'il ne connaissait point. Ce qu'il eût voulu, c'était une profession sans fatigue, sans étude, sans esclavage, une profession en un mot qui n'en fût point une.

Cette nature qui participe à la fois de la vanité et de la nonchalance, et qui est malheureusement trop commune, devait naturellement empêcher tous les progrès de Rouvière dans le métier qu'on lui avait imposé. Aussi demeura-t-il deux années chez son patron sans tirer aucun fruit de son apprentissage. Il supporta d'abord

avec embarras les reproches qui lui étaient adressés, puis il n'y prit plus garde ; il finit même par se glorifier de sa mauvaise volonté comme d'une honorable résistance ; imitant en cela tous les hommes, il chercha un manteau honnête pour couvrir son vice, et présenta son inaptitude pour la menuiserie comme la preuve d'une capacité plus élevée ; il déclara que ses goûts étaient violentés, et se posa noblement en martyr.

Mais son embarras fut extrême le jour où son oncle, lassé de combattre, lui demanda de choisir lui-même l'état qu'il désirait. Pierre ne pouvait décemment répondre qu'il n'en désirait aucun, et à tout hasard il répondit qu'il voulait être orfévre. Peut-être fut-il déterminé dans ce choix par l'apparence d'un travail moins rude et par l'espérance d'une vie moins *ouvrière*. Devenir de menuisier orfévre, c'était en effet monter un échelon et se rapprocher davantage de cette aristocratie sociale vers laquelle *monsieur Pierre* tendait de tout son pouvoir.

II

Rouvière fut bientôt désenchanté en voyant que la nouvelle profession qu'il avait choisie demandait autant d'efforts et plus d'attention que celle qu'il quittait. Il s'aperçut alors pour la première fois que la fatigue d'un état n'est point en raison du bruit et du mouvement, et que là où elle se cache, elle est souvent plus réelle qu'ailleurs, mais cette remarque forcée ne le rendit point plus sage. L'expérience ne profite qu'à ceux qui veulent la consulter, et l'on peut dire, en modifiant un proverbe connu, que *les plus aveugles sont ceux qui ne veulent point voir.*

Rouvière réussit à se persuader que si le métier d'orfévre lui plaisait aussi peu que celui de menuisier, ce n'était pas de sa faute, mais parce qu'il s'était trompé dans son choix.

Un jour qu'il revenait d'une course assez longue faite

pour le magasin, il rencontra Antoine, qui, quoique à peine sorti de l'enfance, était déjà un ouvrier adroit et intelligent. Tous deux s'étaient perdus de vue depuis longtemps ; ils s'arrêtèrent pour causer, et les questions ne furent point épargnées.

— Eh bien ! demanda Antoine, es-tu content de l'orfévrerie ?

— Pas trop, le métier est difficile ; il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre ; puis il faut rester des journées entières assis devant son étau.

— Tu te plaignais, chez notre bourgeois, d'être obligé de rester debout.

— C'est vrai.

— Mais quel diable de métier veux-tu donc qu'on t'invente si tu ne veux rester ni assis ni debout.

— Oh ! il y a des gens qui sont bien heureux ; ils n'ont pas besoin de limer ou de raboter ; ils gagnent plus à griffonner des chiffres que le meilleur ouvrier... Ça n'est pas fatigant de calculer.

— Pourquoi alors n'as-tu pas voulu apprendre l'a-

rithmétique à l'école du soir où nous allions ensemble?

— Parce que cela me brouillait la tête ; mais si je la savais, je ne serais pas embarrassé.

— Apprends-la !

— C'est trop difficile.

Le jeune menuisier se mit à rire.

— Je comprends ton affaire, dit-il, tu voudrais un état où il n'y aurait qu'à changer d'habit trois fois par jour. J'en connais un à ta convenance.

— Lequel ?

— L'état de millionnaire.

Pierre, désappointé, haussa les épaules, et les deux jeunes garçons se séparèrent.

Ce qu'avait dit Antoine en plaisantant était la vérité; mais Rouvière ne se l'avoua point : il continua à se plaindre de son apprentissage en orfévrerie et à mécontenter ses chefs par une sorte d'apathie dédaigneuse aussi ridicule que funeste. Toujours en guerre contre ceux qui voulaient obtenir de lui quelque travail, il de-

vint hargneux avec ses compagnons, qui pour se venger ne lui épargnèrent aucune humiliation.

Chaque matin, lorsqu'il arrivait le dernier à l'atelier, toujours vêtu avec une certaine recherche, les ouvriers se levaient d'un air de politesse moqueuse.

— Que désire monsieur ? demandait-on en lui présentant respectueusement un siége. Monsieur voudrait sans doute un service de vermeil pour sa table ? Monsieur n'est-il pas l'ambassadeur de Portugal ou le directeur du Mont-de-Piété ?

Et quand Pierre, sans répondre, s'asseyait devant son établi.

— Ah ! grand Dieu ! reprenaient les mystificateurs; que fait là monsieur le marquis ?... la limaille va lui noircir les mains... monsieur le marquis a oublié ses gants. Veut-il accepter en place ma paire de chaussons?

Ces railleries, répétées avec la persistance cruelle que mettent les gens grossiers dans leurs vengeances, finirent par exaspérer Rouvière, qui résolut de quitter définitivement l'orfévrerie.

Mais encore fallait-il trouver un autre état à proposer à son oncle, et M. Pierre n'en trouvait aucun qui eût le don de lui plaire. Il avait bien pensé à l'imprimerie : mais il eût fallu apprendre l'orthographe, toucher à des caractères noirs, et se tenir debout, trois conditions qui lui semblaient impossibles à subir ; le commerce eût aussi été de son goût, sans la nécessité de porter des paquets et de savoir calculer ; quant aux métiers de force, il n'y voulait même plus songer depuis l'essai qu'il en avait fait chez le maître menuisier : enfin le hasard vint à son secours.

Il y avait un professeur de musique dans la maison même de l'orféyre chez lequel Rouvière travaillait. C'était un de ces talents universels, fort communs dans les rues de Paris, qui posent sur leurs portes des affiches à la main, ornées de guitares à l'encre de la Chine, et apprennent à jouer de tous les instruments pour vingt-quatre francs par mois. M. Pierre l'entendait sortir chaque soir en fredonnant ; il jugea qu'un homme qui chantait toujours devait être heureux et commença à

penser que ce qu'il y avait de préférable après l'état de millionnaire était celui de musicien.

Là, en effet, le travail était nul ; car ce n'était point travailler que de souffler dans une flûte ou de râcler des cordes à violon. Les enfants n'en faisaient-ils pas autant pour s'amuser ? Puis on portait l'habit noir, le pantalon à sous-pieds, la chemise à boutons de nacre ; un musicien n'était point un ouvrier...

Toutes ces considérations déterminèrent l'apprenti. Il s'encouragea lui-même à déclarer sa résolution à son oncle, et profita pour le faire d'un moment où celui-ci lui adressa de nouveaux reproches. Le quincaillier le laissa parler tant qu'il voulut ; puis, le prenant rudement par le bras :

— Ecoute, vaurien, dit-il ; je suis las de ta fainéantise et de tes irrésolutions ; cependant, il ne sera point dit que François Godard aura abandonné le fils de sa sœur sans y être forcé. Tu veux être musicien maintenant ; c'est bien : demain tu auras un maître ; mais rappelle-toi ce que je vais te dire : si ce nouvel état te

déplaît encore, je t'abandonne ; le jour où il ne te conviendra plus d'être musicien, tu pourras aller chercher un autre gîte et une autre table.

C'était la première fois que Godard parlait avec calme ; aussi Pierre comprit-il que ce qu'il disait était sérieux : cette pensée lui causa quelque épouvante ; il se fit donc violence, et prit ses premières leçons de musique avec plus d'attention ; mais l'effort fut de courte durée. A peine eût-il reconnu la difficulté de l'étude qu'il avait entreprise que toute sa lâcheté lui revint. L'idée que cet essai était le dernier, et qu'il serait abandonné par son oncle s'il ne réussissait pas, acheva de l'abattre ; la nécessité qui aiguise les intelligences actives et redouble les véritables courages, écrase au contraire les âmes faibles et paresseuses. Rouvière se dit qu'il lutterait en vain contre les difficultés, et renonça à les vaincre.

Cependant il avait revu Antoine, qui, grâce à ses études patientes et suivies, n'était déjà plus un ouvrier ordinaire. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans comme

Rouvière, il se suffisait depuis longtemps, et aidait même sa vieille mère qui demeurait avec lui dans un faubourg. Pierre alla souvent leur rendre visite autant par désœuvrement que par amitié, et rencontra chez eux un M. Alexandre qui demeurait sur le même carré que le jeune menuisier. Ce M. Alexandre était en tout point l'opposé de Pierre. Acteur inconnu d'un théâtre secondaire, il remplissait ses fonctions avec un zèle, un contentement qui ne se démentait en nulle occasion. Pauvre et fort occupé, il n'en vantait pas moins sa profession, qui lui semblait aussi facile que douce. C'était un de ces rares caractères qui s'adaptent aux circonstances comme à un moule dont ils prennent la forme, et qui trouvent dans tout ce qui arrive l'occasion d'une action de grâce; véritables philosophes auxquels une joyeuse patience tient lieu de tout, et qui remplacent le bonheur par la bonne volonté. Rouvière pensa, en voyant monsieur Alexandre, que les acteurs devaient être les gens les mieux partagés qui fussent ici-bas.

— Vous êtes donc bien content de votre sort ?

demanda-t-il un jour au voisin d'Antoine.

— Pardieu, il faudrait être difficile pour s'en plaindre.

— Vous n'avez donc point de travail?

— Qui, moi?... Mais je n'ai rien à faire, cher ami, absolument rien... C'est là l'agrément d'être artiste dramatique; on fait son état... en s'amusant.

Voilà un métier excellent, pensa Pierre.

— Est-ce difficile de devenir acteur?

— La chose du monde la plus simple... Il suffit de savoir lire et écrire, d'avoir un peu de mémoire, un peu de physique, un peu d'intelligence, un peu de bonne volonté; enfin ce que tout le monde a.

— Cela me conviendrait tout à fait, murmura l'apprenti.

— Et gagne-t-on beaucoup?

— Comment, si l'on gagne!... des millions, cher ami... Voyez le Kain, Talma, mademoiselle Mars.

— Décidément je suis né pour être comédien, dit tout haut Rouvière.

M. Alexandre recula de trois pas,

— Parlez-vous sérieusement, monsieur Pierre ?

— Très-sérieusement.

— C'est une inspiration du génie, jeune homme ! Vous êtes instruit, joli garçon ; vous ferez votre chemin, c'est moi qui vous en réponds.

Puis prenant une pose noble, et croisant les bras sur sa poitrine :

— Ah ! vous voulez être comédien... Mais vous ne vous doutez pas encore des jouissances que procure notre profession !... Songez, monsieur Pierre... paraître en public sous de magnifiques vêtements, faire pleurer les femmes ; entendre des bravos s'élever de toutes parts à votre seule apparition en scène... Quelle joie et quelle gloire !...

En parlant ainsi, M. Alexandre avait l'air de s'attendrir sur lui-même ; il croyait avoir joui quelquefois d'un pareil triomphe.

— Mais comment faire pour débuter ? demanda Rouvière.

— Ne vous inquiétez de rien ; je me charge de cela.

III

Le lendemain, en effet, M. Alexandre conduisit Pierre au directeur de son théâtre. Celui-ci fut assez content de la tournure du jeune homme et consentit à l'essayer.

On allait monter une pièce nouvelle ; un rôle de quelque importance fut confié à Rouvière, qui eut ordre de se rendre exactement aux répétitions. Ce fut pour lui un premier désenchantement. Il n'avait jamais réfléchi au travail qu'exige la représentation d'une pièce de théâtre; il fut effrayé de la multiplicité des précautions qu'il fallait prendre, des détails qu'on devait surveiller. Il avait cru jusqu'alors, comme la foule, qu'il suffisait à l'acteur de savoir par cœur un rôle, et de le déclamer selon l'inspiration du moment ; mais lorsqu'il vit que chaque geste, chaque inflexion de voix, chaque mouvement était longuement étudié, son enthousiasme

pour la profession de M. Alexandre se refroidit singulièrement. Les répétitions lui prenaient d'ailleurs la meilleure part de ses journées, et il acquit la certitude que ces prétendus oisifs qui *faisaient leur état en s'amusant* travaillaient quinze heures sur vingt-quatre. Cette découverte l'eût probablement décidé à se retirer sur-le-champ s'il n'eût été retenu par la vanité. L'espoir de paraître en public sous des habits de prince le séduisait. Puis, l'engagement qu'il avait pris avec le directeur était formel, et laissait son renvoi ou sa conservation à la volonté de celui-ci.

Pierre avait appris son rôle mot pour mot, mais sa paresse habituelle l'avait empêché d'en étudier les effets. Le directeur qui avait été frappé de la langueur monotone de son débit, en dit quelques mots; mais M. Alexandre avait répondu que tout cela s'échaufferait à la lumière des quinquets, et que les acteurs d'un vrai talent ne *se sentaient* que devant le public.

Cependant Pierre avait abandonné son maître de musique depuis les premières répétitions. Il ne pouvait en

effet se destiner en même temps à deux professions, et nous avons dit combien celle du théâtre lui avait plu après sa conversation avec M. Alexandre. Le quincaillier ignorait ce nouveau changement, car le jeune homme, craignant sa colère, ne comptait lui en parler qu'après son succès.

Enfin le jour de la première représentation arriva : Rouvière, qui avait passé une partie du jour au théâtre, se présenta chez son oncle pour dîner, mais il trouva le marchand occupé à lire une lettre qui semblait l'irriter beaucoup.

— D'où viens-tu ? dit-il brusquement dès qu'il aperçut son neveu.

Le besoin d'échapper aux réprimandes avait rendu Pierre habile aux mensonges.

— Je viens de prendre ma leçon de musique, répondit-il.

— C'est faux ! s'écria le quincaillier.

Et le saisissant au collet d'une main, tandis que de l'autre il lui montrait la lettre qu'il venait de recevoir :

— Regarde, dit-il, drôle, ce qu'on m'apprend sur ton compte ; depuis un mois ton maître ne t'a point vu, et l'on m'écrit que tu veux te faire comédien.

Rouvière fut forcé d'avouer que cela était vrai.

— Pierre, reprit alors le marchand, j'ai été indulgent avec toi autant que je l'ai pu, mais je t'avais averti que cet essai était le dernier. Tu veux te faire baladin par paresse, soit, mais rappelle-toi bien que tu n'as plus d'oncle ici ; te voilà arrivé tout à l'heure à l'âge d'homme sans avoir d'état... tu subiras les conséquences de ta lâcheté... Sois maudit ! et va-t'en.

En parlant ainsi, François Godard, furieux, poussa rudement son neveu dans la rue, et referma la porte sur lui.

Le premier mouvement de Rouvière fut la colère.

— Eh bien, dit-il, puisqu'on me chasse, je ne reviendrai plus.

Et il prit sa course vers le théâtre comme s'il eût craint d'être rappelé.

L'heure de l'ouverture était arrivée, il courut s'ha-

biller ; puis, après une attente qui lui parut éternelle, les trois coups furent frappés, et la toile se leva lentement. Pierre était en scène et devait parler le premier ; mais l'éclat des lumières, la vue de cette foule agitée, lui ôtèrent subitement la mémoire : il ne fut retiré de l'espèce d'étourdissement qui l'avait saisi que par le murmure du public étonné... Le souffleur lui ayant alors envoyé les premiers mots de la scène, il retrouva ses souvenirs et put débiter son rôle.

Cependant sa première hésitation avait indisposé les spectateurs; sa voix mal affermie, l'inexpérience de ses mouvements, furent remarqués; on prit en plaisanterie toutes les phrases de son rôle, et au moment où il quitta la scène une légère risée s'éleva dans la salle et le poursuivit dans les coulisses.

Il y rencontra en arrivant l'auteur furieux.

— Vous serez cause de la chute de ma pièce, monsieur ! s'écria-t-il; on ne se charge pas d'un rôle quand on n'en sait même pas le premier mot.

Pierre allait répondre, lorsque le régisseur l'avertit

que c'était à lui de reparaître. La précipitation avec laquelle il s'élança sur le théâtre pour ne point manquer son entrée, excita un frémissement moqueur dans le public ; Pierre se troubla davantage ; de nouvelles gaucheries amenèrent de nouveaux rires, puis des applaudissements ironiques mêlés de sifflets.

Le débutant rentra au foyer tout égaré, et les scènes suivantes furent jouées au milieu des huées. Cependant un acte dans lequel Rouvière ne se montrait point fut applaudi, et la pièce semblait devoir se relever, lorsque son tour de reparaître arriva. À son aspect les éclats de rire recommencèrent. Pierre perdit complétement la tête : il jouait le rôle d'un jeune prince qui retrouvait son père depuis longtemps perdu. Il avait été convenu qu'il se jetterait au cou de l'acteur qui représentait ce personnage ; mais au moment où celui-ci, feignant d'être vaincu par l'émotion, tomba à genoux, Pierre, au lieu de le suivre dans ce mouvement, resta debout, embrassant avec amour le chapeau et la perruque du vieillard restés entre ses bras.

Un rire inextinguible s'éleva de toutes parts, et la pièce n'alla pas plus loin.

Rouvière, poursuivi par les lazzis du public et les malédictions de l'auteur, s'enfuit dans les coulisses d'abord, puis dans la rue, encore revêtu de son costume de prince. Il fut arrêté par deux garçons de théâtre qui le sommèrent de laisser ces habits qui ne lui appartenaient point; on lui jeta ses vêtements ordinaires, et il se hâta de s'échapper, entendant encore dans la salle les cris et les sifflements de la foule.

Dans le premier instant il ne songea qu'à s'éloigner le plus vite possible du lieu où il venait de subir une si cruelle humiliation ; mais lorsqu'il eut perdu de vue la salle de spectacle, il s'arrêta subitement. Il se rappela alors que son oncle l'avait chassé le matin, et qu'il était sans asile. Ce souvenir acheva de le décourager, et s'appuyant sur une borne, il se mit à pleurer amèrement.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était là, lorsqu'un bras vint s'appuyer sur le sien, et une voix connue lui dit:

— Eh bien, monsieur Pierre !

Il se détourna : c'était M. Alexandre.

— Laissez-moi ! s'écria Rouvière en se dégageant ; c'est vous qui êtes la cause de tout ceci.

— Est-il enfant ! reprit Alexandre. Quoi ! parce que le public digérait mal aujourd'hui, et qu'il s'est amusé de l'acteur au lieu de s'amuser de la pièce?... Mais, cher ami, cela m'arrive tous les jours ; le public, voyez-vous, c'est l'ami du comédien : est-ce qu'on se fâche parce qu'un ami vous plaisante ?... Allons, ne prenez pas la chose au sérieux à ce point ! Au total, vous avez été excellent pour un débutant... un peu gêné, un peu décousu, un peu froid, mais du reste très-bien... une autre fois tout ira mieux, et vous serez plus heureux.

— Une autre fois ! s'écria Rouvière ; je veux être lapidé si je remonte jamais sur votre infernal théâtre.

— Au fait, je commence à croire que vous n'êtes point assez philosophe pour devenir acteur. Si j'avais pris les choses autant à cœur que vous, il y a longtemps que je serais mort.

M. Alexandre tâcha encore de consoler Pierre à sa manière; puis voyant qu'il n'y pouvait réussir, il lui proposa de le reconduire jusque chez lui. Rouvière fut alors obligé d'avouer la vérité, et de déclarer qu'il n'avait pas où passer la nuit.

— Eh! que ne parliez-vous! s'écria le comédien; j'ai un excellent lit où il y a place pour deux, venez; cela se trouve d'autant mieux qu'il me reste du pain et du fromage de mon dîner; nous souperons en vrais artistes, sans luxe, mais gaiement.

Pierre n'avait point à choisir; il accepta donc l'hospitalité de M. Alexandre; mais le lendemain tous les embarras de sa situation lui apparurent. Il était sans ressources, et son oncle l'avait chassé dans des termes qui ne permettaient point un retour au moins immédiat. M. Alexandre, à qui il fit part de sa triste position, réfléchit un instant, puis lui prenant la main:

— Ecoutez, dit-il, cher ami; vous ne voulez point vous exposer à de nouveaux caprices du public; je respecte cette susceptibilité; mais il faut pourtant que vous

trouviez où manger et où dormir. Vous ne savez rien faire (ce qui, soit dit en passant, est une preuve nouvelle que vous êtes né pour être artiste); vous n'avez aucune inclination à vous mettre goujat ni scieur de bois; il faut donc que vous trouviez une industrie qui vous fasse vivre sans trop de fatigue : j'ai votre affaire. Je vais vous présenter à notre chef de claqueurs, qui vous enrôlera comme membre de l'entreprise de succès dramatiques et comme marchand de billets.

Pierre eût préféré toute autre chose; mais la faim commençait à se faire sentir, et l'appétit fait capituler facilement les scrupules d'orgueil; il se résigna à voir l'homme dont M. Alexandre lui avait parlé, et à accepter la place qui lui était offerte.

Son arrivée fit sensation parmi les revendeurs de contremarques; on le montra au doigt en le désignant pour l'acteur qui avait été si cruellement sifflé la veille, et peu s'en fallut que ses débuts à la porte du théâtre ne fussent aussi mortifiants que ceux qu'il avait faits au dedans.

Cependant au bout de quelques jours on s'habitua à le voir, et lui-même se fit à sa nouvelle position. Il eut bien quelque pudeur à surmonter, quelques remords à vaincre ; mais là où la paresse domine, la fierté s'use vite ; il était payé en oisiveté de ce qu'il sacrifiait en dignité, et il s'accommoda de ce marché.

Il y avait d'ailleurs dans cette condition incertaine, tenant le milieu entre l'ouvrier et le bourgeois, quelque chose qui convenait à ses goûts. On pouvait l'appeler maintenant sans ironie *monsieur Pierre*. À la vérité son industrie le mêlait à des escrocs ; mais ces escrocs ne faisaient rien et ne portaient point de veste !

Les deux mois que Rouvière passa dans cette société lui furent plus funestes que tout le reste. Il acheva de s'accoutumer à la flânerie, et perdit ce qu'il pouvait avoir encore de délicatesse ou d'énergie. Les industries clandestines ont cela de dangereux qu'elles habituent aux détours et à la fraude ; ce sont des apprentissages de fourberie dans lesquels l'esprit s'aiguise, mais où la moralité se perd tôt ou tard.

Un matin que Pierre s'apprêtait à sortir pour aller chercher les billets qu'il devait vendre le soir, on vint l'avertir que son oncle voulait le voir. Surpris de cette demande, il se hâta pourtant de se rendre à la rue Sainte-Avoye où il trouva François Godard mourant. Le quincaillier lui tendit la main en signe de pardon et voulut parler, mais il ne put y parvenir ; peu à peu le râle de l'agonie s'empara de lui, et il mourut.

Rouvière fut ému de cette fin subite ; mais lorsqu'il apprit que son oncle en mourant le laissait héritier de tout ce qu'il possédait, la douleur fit bien vite place à l'enchantement. Il allait donc enfin pouvoir vivre à sa guise ; il ne serait plus tourmenté pour le choix d'un état ; il était riche sans peine par droit de naissance !... il en jetait des cris de joie et pleurait d'attendrissement sur son bonheur.

Cependant il fallait avant tout liquider la succession du quincaillier, qui, comme toutes les successions de marchand, était fort compliquée d'intérêts divers, sinon fort embrouillée. Pressé de jouir, et d'ailleurs incapable

de s'occuper d'aucune affaire sérieuse, Pierre prit possession du tout sans remplir les formalités exigées. Il en résulta des procès de tout genre qui lui enlevèrent une partie de son héritage ; il vendit à perte tout ce que contenait la boutique de son oncle, et ayant enfin réussi, après beaucoup d'ennuis et de débats, à réaliser quarante mille francs, il résolut de vivre bourgeoisement avec les intérêts de cette somme.

Il choisit un faubourg élégant, y meubla un logement de garçon, et prit toutes les habitudes d'un rentier.

Ses anciens camarades, qui apprirent son changement de position, admirèrent son bonheur; car la réussite nous relève toujours aux yeux du vulgaire, même lorsque nous n'avons rien fait pour la mériter ; ce ne fut plus *monsieur Pierre* pour rire, et quelques-uns de ceux qui l'avaient le plus raillé sur sa vaniteuse paresse devinrent ses flatteurs habituels.

Quant à Antoine, il se contenta de lui dire :

— Tu as trouvé l'état qu'il te faut, restes-y et sois sage.

M. Alexandre aussi se montra sincèrement heureux de l'aisance inattendue de son ancien protégé ; mais il ajouta qu'il ne s'en étonnait point, et que de toute manière il était destiné à faire fortune, et que s'il eût persévéré au théâtre, il fût immanquablement devenu sociétaire des Français et pensionnaire du gouvernement.

Rouvière trouva d'abord de grandes jouissances dans sa position nouvelle ; il ne pouvait se constater assez de fois à lui-même qu'il était son maître, et qu'il pouvait vivre à ne rien faire. Cependant à la longue il se lassa de ce bonheur ; ses journées étaient vides, ses soirées inoccupées ; il n'aimait ni la conversation ni la lecture, et la promenade n'était pas toujours possible. Quand il eut épuisé tous les moyens innocents de perdre son temps, qu'il eut reconnu que l'ennui était au bout de tout, il voulut en essayer d'autres ; et dans le désespoir de se créer une occupation, il résolut de se créer des vices.

Il y avait près de chez lui un estaminet assez mal hanté, d'où il entendait sortir chaque soir des chants et

des cris de joie; il y entra pour voir s'il pourrait y trouver quelque distraction. Un ancien claqueur qu'il y trouva le présenta aux habitués, et au bout de quelques heures Pierre fut tout à fait à l'aise avec ses nouvelles connaissances. Il revint à l'estaminet le lendemain et les jours suivants. Il ne s'y présentait d'abord que le soir ; mais insensiblement il y arriva plus tôt et en sortit plus tard ; enfin il y passa bientôt ses journées entières. Il devint joueur, ivrogne, querelleur ; ses affaires se dérangèrent, et il fallut toucher à son capital.

IV

Une fois entamé, le capital de Pierre sembla fondre entre ses mains. L'espoir de couvrir ses dépenses par des gains de jeu l'entraîna chaque jour dans des pertes nouvelles; il s'irrita de voir que la chance lui fût ainsi constamment contraire, et il essaya de la changer par

de petites déloyautés cachées; mais tout tourna contre lui. Enfin Durand, l'ancien marchand de billets qui l'avait accueilli dans l'estaminet, lui avoua pendant un accès d'ivresse qu'il avait affaire à des escrocs qui le trichaient au jeu.

Cette confession rendit d'abord Rouvière furieux; mais après quelques instants de réflexion il pensa que ce qu'il y avait de mieux pour lui c'était de rattraper son argent par le même moyen que l'on avait employé pour le lui soustraire. En conséquence, il pria Durand de lui donner quelques leçons, et apprit de lui à faire sauter la coupe, à prendre au talon et à doubler les points marqués. Il ne sentit pas que duper des fripons par de tels escamotages c'était descendre à leur niveau, et que l'homme qui s'exempte de probité avec certaines gens ne tarde pas à s'en exempter avec tout le monde. Sa nouvelle science lui réussit d'abord. Mais ses partners ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il était aussi habile qu'eux; ils se tinrent sur la défensive, et les chances furent balancées.

Cependant Pierre continuait à mener une existence désordonnée. Sa fortune diminuait chaque jour; elle s'épuisa enfin complétement. Il vécut encore quelque temps sur son crédit, mais cette ressource elle-même lui échappa bientôt.

Alors la nécessité acheva de le perdre. Il était plus incapable que jamais de travailler, et il avait contracté de dispendieuses habitudes. Lorsqu'il se vit sans moyen d'y satisfaire, de coupables tentations lui vinrent; il n'y résista point longtemps. L'adresse qu'il avait acquise autrefois pour dépouiller ceux qui l'avaient volé au jeu, il l'employa contre tout le monde. Pour se justifier à ses propres yeux (car quel est le fripon qui ne plaide point sa cause devant sa conscience?), il se dit qu'il ne faisait en cela qu'user d'un droit de représailles et rattraper aux autres ce qu'on lui avait pris à lui-même. Peu à peu il agrandit son raisonnement en même temps qu'il agrandissait le cercle de ses fourberies. Durand et ses amis d'estaminet l'associèrent à leurs opérations, et insensiblement, sans qu'il se le fût avou

à lui-même, sans qu'il le sût au juste peut-être, il se trouva ainsi associé à une bande de filous.

Depuis le dérangement de ses affaires et le commencement de ses escroqueries, Pierre avait cessé de voir Antoine et monsieur Alexandre : lorsqu'on en est encore à l'apprentissage du crime, la présence des honnêtes gens embarrasse.

Mais avant d'aller plus loin jetons un coup d'œil sur Rouvière, et voyons quels changements les années avaient apportés en lui. Il était alors âgé de vingt-huit ans : c'était toujours un de ces fashionables de bas étage à la toilette desquels il ne manque jamais que deux choses, le bon goût et la propreté. Cependant il passait pour avoir *bon genre* parmi ses compagnons d'estaminet, peu connaisseurs en véritable élégance, et on continuait de l'appeler *monsieur Pierre*. Du reste, même dans sa nouvelle profession, sa capacité passait pour médiocre ; il y avait apporté l'indolence qui avait été le fléau de toute sa vie, et il ne se montrait ni plus actif ni plus résolu comme escroc qu'il ne l'avait été comme ouvrier ;

aussi ne l'employait-on qu'en guise d'appât pour amorcer les dupes. Son physique soigné servait à l'association, qui lui donnait ses instructions et agissait ensuite sans le consulter ; seulement à l'heure du partage il recevait son lot comme les autres. Pierre s'accommodait on ne peut mieux de ces arrangements. Il n'était ainsi qu'un instrument que l'on faisait agir ; n'ayant point de connaissance des projets convenus, il croyait n'en point avoir la responsabilité; l'aide silencieuse qu'il donnait à ses compagnons n'était pour lui qu'un acte sans valeur morale ; comme Pilate il se lavait les mains de leurs crimes.

Cependant ceux-ci se multipliaient avec plus d'audace. La bande de Durand, qui avait commencé par l'escamotage, en était venue aux faux, puis aux vols les plus audacieux ; Rouvière continuait à prendre à toutes ces expéditions une part indirecte quoique assez importante.

Mais une chute qu'il fit vers cette époque et dans laquelle il se blessa grièvement vint lui ôter ces der-

nières ressources. Forcé de ne plus quitter la mansarde qu'il habitait, il y fut bientôt en proie à toutes les souffrances de la maladie et de la misère. Monsieur Pierre n'était point un associé assez indispensable pour que son absence se fît longtemps sentir; aussi ses compagnons s'inquiétèrent peu de ses besoins. Rouvière écrivit à Durand, mais sa lettre resta sans réponse.

Le désespoir commençait à s'emparer de lui lorsque l'ancien claqueur se présenta enfin.

— Je serais venu plus tôt, dit-il, si javais été à Paris; mais je travaillais dans la banlieue, et je n'ai reçu ta lettre que ce matin.

— M'apportes-tu ce que je t'ai demandé? interrompit brusquement Pierre.

— De l'argent? je n'en connais même plus la couleur.

— Alors que viens-tu faire ici?

— Je viens te proposer d'en gagner.

Rouvière haussa les épaules.

— Je puis à peine marcher, répondit-il.

— Aussi n'auras-tu point besoin de marcher : il s'agit tout simplement d'écrire une lettre.

— Un faux ?

— Non. Tu connais un entrepreneur de menuiserie nommé Antoine, n'est-ce pas ?

— J'ai été apprenti avec lui.

— Ecris-lui de venir te voir ce soir même, et tâche de le garder une partie de la nuit...

Pierre regarda Durand avec surprise.

— Qu'est-ce que tu veux donc faire ? demanda-t-il.

— Ça ne te regarde pas ; retiens seulement ici ce soir l'entrepreneur.

— Vous ne lui ferez point de mal ?

— Non.

— Et que me donnerez-vous ?

— Ton cinquième dans une somme de soixante mille francs !...

Pierre allait accepter. Tout à coup un scrupule l'arrêta.

— C'est-à-dire, ajouta-t-il, que vous voulez prendre soixante mille francs à Antoine.

Ils ne sont point à lui.

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

Rouvière hésita encore un instant.

— Allons ! dépêche-toi, dit Durand ; si tu ne veux pas nous aider, on cherchera un autre moyen.

— Mais j'aurai beau lui écrire, s'il ne veut pas venir.

— Il viendra, je m'en charge.

Au fait, pensa Rouvière, puisqu'on ne lui fera point de mal, et puisque cet argent n'est point à lui !... D'ailleurs, je ne serai pour rien dans tout ce qui arrivera, moi ; je ne m'expose point.

— Eh bien ? demanda l'ex-marchand de billets.

— Je vais faire la lettre.

Durand la lui dicta. Rouvière y confessait tous ses torts, comme l'enfant prodigue, peignait son dénuement, et finisssait par conjurer Antoine de venir le voir sur-le-champ.

— Je la porterai moi-même, dit le claqueur lorsque

la lettre fut achevée. Maintenant, mon garçon, attends avec patience, et joue bien ton rôle ce soir; demain nous serons ici avec l'argent.

Rouvière passa une journée fort agitée. Il était partagé entre la crainte et l'espérance. Enfin, à la nuit close, on frappa à sa porte, et Antoine entra vivement. A sa vue, Pierre devint tremblant et pâle; il se leva, voulut parler; mais le jeune menuisier ne lui en laissa pas le temps.

— Ne dis rien, s'écria-t-il, ta lettre m'a tout fait connaître, et ce sont des aveux qu'on n'aime point à recommencer. Je ne suis pas venu pour te faire un sermon, mais pour causer avec toi.

Et voyant que l'embarras de Rouvière ne se dissipait point:

— Allons! reprit-il en lui tendant la main, du courage! tu n'as plus rien; eh bien! tu travailleras. J'ai à te proposer quelque chose qui, je l'espère, te conviendra. — Dinons en attendant.

Dans ce moment, un garçon entra portant tout ce

qu'il fallait pour un repas, et les deux anciens apprentis se mirent à table.

Antoine parla d'abord de choses indifférentes ; puis il se hasarda à adresser quelques questions à Rouvière sur ses projets ; mais celui-ci, qui éprouvait beaucoup de gêne, évita de répondre, et tâcha de tourner l'entretien sur les affaires d'Antoine.

— Tu es donc devenu entrepreneur depuis peu ? lui demanda-t-il.

— Depuis un an, notre ancien m'a cédé son chantier à de bonnes conditions.

— Ah ! le père Fournier est retiré !......... Est-il riche ?

— Il l'était encore il y a quelques mois, dit tristement Antoine.

— Comment ! il s'est ruiné ?

— C'est-à-dire qu'il avait confié ses fonds à un scélérat de banquier qui a fait faillite.

— Et il ne lui reste plus rien ?

— Rien que soixante mille francs que j'ai touchés

hier des syndics. Pierre sentit son cœur battre plus fort.

— Et tu as chez toi cet argent? demanda-t-il.

— Certainement! et je me fais une fameuse fête d'aller le porter demain à Versailles au père Fournier. Pauvre cher homme! il a cru dans le premier moment qu'il perdrait tout, et sans moi il en serait mort. C'est qu'aussi tout perdre d'un coup, quand on a travaillé cinquante ans, c'est dur, vois-tu! avec ça qu'il soutient ses deux filles qui sont veuves et six petits-enfants! si bien que sa ruine eût envoyé à l'hôpital huit personnes. Enfin, il leur restera de quoi vivre tout juste, et ça n'est pas sans peine, je puis le dire. Depuis deux mois j'ai passé mon temps à voir des notaires qui me disaient de transiger, et des avocats qui m'engageaient à plaider. Enfin tout est fini; j'ai les soixante mille francs du bonhomme, et j'ai eu plus de plaisir à les recevoir que si c'eût été pour moi: c'est le bonheur de toute une famille que j'ai là entre les mains; aussi, vois-tu, les voleurs seraient mal venus chez moi; ils me tueraient plutôt que de m'emporter cet argent.

Rouvière sentit un frémissement qui lui parcourait tous les membres.

— Mais à propos, reprit Antoine, que le dîner avait mis en gaieté, tu ne sais pas? j'ai un commis maintenant; et devine qui... M. Alexandre... oui, M. Alexandre, l'artiste enthousiaste; M. Alexandre, qui a consenti à devenir mon teneur de livres et mon caissier. A la vérité, il n'avait point à choisir; son directeur a fait des réformes, il a renvoyé tous les acteurs qu'il ne regardait pas comme indispensables, et notre pauvre ami a été de ce nombre. Ma foi! je lui ai proposé de faire mes écritures, et il a accepté. Aujourd'hui, tu le trouveras aussi enchanté de sa nouvelle profession qu'il l'était de l'ancienne, et toujours aussi plein de probité, de zèle et d'obligeance que par le passé.

— Je vois, fit observer Pierre, que tu as beaucoup de travail, puisqu'il te faut un commis.

— Oui, j'ai étendu la clientelle que m'avait laissée le papa Fournier. Du reste, il n'y a que les paresseux, vois-tu, qui ne réussissent à rien; c'est pas pour toi

que je dis ça, au contraire; car je pense que tu es maintenant bien disposé à réparer le temps perdu.

— Certainement !

— Eh bien, comme je te le disais tout à l'heure, je crois avoir trouvé ce qu'il te faut. J'ai des entreprises dans différents quartiers de Paris; je ne puis veiller à tout, et j'aurais besoin d'un homme qui, en se promenant, allât d'un endroit à un autre pour savoir ce que font les ouvriers. Tu as toujours été un peu flâneur ; il me semble que cet emploi t'irait; qu'en penses-tu ?

— Sans doute.

— Alors, dès aujourd'hui il est à toi. Je ne retarde jamais, moi, ce qui peut se faire sur-le-champ ; tu vas me suivre, j'ai une chambre à ta disposition ; tu mangeras avec moi, ainsi que M. Alexandre, et nous vivrons comme trois frères... Allons! c'est convenu, partons sur-le-champ.

En parlant ainsi, Antoine s'était levé ; mais Rouvière éleva mille objections. Il parla de la nécessité de régler

quelques affaires, de recevoir des amis, d'arrêter ses comptes.

— Soit, lui dit le menuisier ; tu feras tout cela à la maison aussi bien qu'ici. Cette mansarde est froide, triste ; tu seras mieux chez moi, et je veux t'emmener.

— Je puis à peine marcher, tu le vois.

— Alors nous prendrons une voiture.

— Il est trop tard pour y aller ce soir.

— J'ai fait préparer ta chambre ; M. Alexandre nous attend.

Pierre lutta encore quelque temps, mais en vain ; Antoine tenait à son idée, et le vin lui avait donné une expansion, une activité auxquelles il était impossible de résister. Rouvière, au contraire, qui avait beaucoup bu pour s'étourdir et se donner une contenance pendant le repas, était hébété par une demi-ivresse. Il se laissa donc traîner, en refusant toujours, jusque dans la rue où son compagnon chercha vainement un fiacre.

— Allons plus loin, dit Antoine, nous en trouverons.

Mais l'heure était trop avancée, et les cochers avaient depuis longtemps abandonné leur station...

— Marchons toujours, répétait le menuisier, nous rencontrerons quelque voiture de retour que nous arrêterons. Appuie-toi sur moi et n'aie pas peur.

Rouvière fut traîné ainsi jusqu'au quartier du Temple où demeurait l'entrepreneur : arrivé là, il comprit qu'il ne pouvait plus reculer, et ses objections cessèrent. Ils atteignirent la rue des Quatre-Fils, et enfin le chantier d'Antoine... Rouvière se soutenait à peine ; il avait froid dans les cheveux et sa respiration était haletante. Cependant le menuisier ouvrit la porte de la cour, et fit entrer son compagnon ; mais à peine eurent-ils avancé de quelques pas, qu'un cri affreux se fit entendre, Pierre fut obligé de s'appuyer au mur pour ne point tomber...

— Qu'est-ce que cela ? demanda l'entrepreneur effrayé...

Le même cri retentit une seconde fois.

— Dieu ! on assassine quelqu'un chez moi !

Antoine s'était élancé vers la maison dont la porte se trouvait ouverte, mais deux hommes qui sortaient en courant le heurtèrent avec tant de violence, qu'il fut renversé du choc.

— A moi ! Pierre ! cria-t-il ; au voleur ! à l'assassin !

Pierre, égaré, se dirigea à tâtons vers la maison, et y arriva au moment où le menuisier se relevait. Des gémissements plaintifs vinrent alors frapper leurs oreilles. Antoine courut à sa chambre, alluma une lanterne, et monta à l'étage supérieur d'où partaient les plaintes. Ils trouvèrent M. Alexandre baigné dans son sang, et tenant encore entre ses doigts crispés des fragments du portefeuille dans lequel les soixante mille francs du père Fournier avaient été renfermés.

— Les misérables l'ont assassiné ! s'écria Antoine... Rouvière !... du secours ! va chercher du secours !

Mais Rouvière n'était déjà plus là : à l'aspect du cadavre, il avait jeté un grand cri, et avait pris la fuite.

Comme il ouvrait la porte du chantier, il se trouva face à face avec Durand.

— Malheureux, dit celui-ci en le saisissant par le bras, tu as failli nous faire prendre ; pourquoi es-tu revenu avec Antoine !

— Laissez-moi ! dit Pierre éperdu... Vos mains sont encore pleines de sang.

Durand le lâcha, et il disparut dans la rue du *Chaume*.

V

Pierre avait complétement perdu la tête : cependant une sorte d'instinct le ramena chez lui. Il monta à sa mansarde comme un insensé et se jeta sur son lit. Jusqu'alors il avait marché dans la vie sans regarder en arrière ; et même, il faut le dire, sans ressentir de véritables remords ; mais la vue du sang l'avait terrifié. Cettefois, il avait pour ainsi dire palpé le crime !

Il ne s'agissait plus ici de la violation de conventions sociales plus ou moins contestables. Un homme avait été tué ! ce n'était point la conscience qui se révoltait, point de l'argent que l'on avait volé, mais une vie ! Pierre n'avait point habitué sa pensée à cette face du crime ; ses instincts étaient lâches, mais doux : il eut horreur de ce meurtre auquel il venait de prendre une part indirecte. Puis après l'horreur vint l'épouvante ! N'allait-on pas lui demander compte de la mort d'Alexandre ? Ses refus de suivre Antoine ; sa fuite à la découverte du crime ; tout avait dû faire naître des soupçons. Durand ou quelqu'un de ses compagnons pouvait d'ailleurs être pris, déclarer la vérité, et le conduire à l'échafaud !

Rouvière devint fou à cette pensée, il se dit que le seul moyen d'échapper c'était de prévenir toute accusation en dénonçant lui-même le coupable ; en déclarant qu'il n'avait été entre leurs mains qu'un instrument aveugle et innocent ; il se mettrait ainsi d'avance à l'abri des aveux de Durand et de ses complices.

Une fois que cette idée lui fut venue, il se hâta de l'exécuter sans réfléchir davantage, et écrivit à Antoine une lettre ainsi conçue :

« Je suis bien malheureux ! je connais les misérables » qui se sont introduits chez toi, et je les ai servis sans » le vouloir. C'est d'après le conseil de l'un d'eux que » je t'ai écrit de venir me voir ; j'étais loin de me douter » que l'on profiterait de ton absence pour consommer » le crime qui a été commis. — Viens me voir, et je te » ferai tout connaître ; seulement ne me perds pas.

» PIERRE. »

Rouvière remit cette lettre à son portier, avec ordre de la porter sur-le-champ à son adresse. Son accablement était si profond qu'il n'avait pu se décider à se rendre lui-même chez le jeune entrepreneur ; il ne pouvait penser d'ailleurs à paraître dans les rues le jour ; la foule lui faisait peur ; il lui semblait que l'on allait voir sur ses habits les traces du meurtre, et crier à l'assassin.

Une partie du jour s'écoula sans qu'Antoine parût :

heureusement que Pierre, auquel sa blessure et les émotions de la veille avaient donné une forte fièvre, ne compta point exactement les heures; mais vers le soir, la crise étant passée, il put rassembler ses idées, et il commença à s'étonner de ce long retard. Il allait essayer à se lever pour s'informer au portier, lorsque l'on frappa à sa porte. Un inconnu entra.

— Je viens vous chercher de la part de M. Antoine, dit-il à Rouvière.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

— Il arrive de Versailles, accablé de fatigue et désespéré. Il n'a point eu le courage de venir jusqu'ici, et il vous prie de le rejoindre. Une voiture nous attend en bas.

Quoique surpris, Rouvière, qui ne voyait pas le moyen de refuser, se leva lentement et suivit l'inconnu. Tous deux montèrent en fiacre. Il faisait déjà nuit, et la faiblesse, jointe au mouvement de la voiture, jetèrent bientôt Pierre dans une sorte de somnolence. Enfin la voiture s'arrêta. Ronvière, éveillé en sursaut, des-

cendit appuyé sur son compagnon. Il s'aperçut presqu'aussitôt qu'il n'était point dans la rue des Quatre-Fils, mais dans une venelle obscure, et devant une maison de mauvaise apparence.

— Où me menez-vous? dit-il en s'arrêtant.

Ses yeux tombèrent alors sur le cocher qui se trouvait à côté de lui.

— Durand ! s'écria-t-il épouvanté.

Il n'eut point le temps d'en dire davantage: des bras vigoureux le saisirent; la maison s'ouvrit, et il y fut entraîné. Le lendemain, Antoine se présenta au logement de Rouvière, et le demanda.

— Ah! c'est monsieur à qui notre locataire avait écrit hier, dit le portier.

— Je n'ai point reçu de lettre.

— C'est étonnant! Voici la chose: hier je descendais avec cette lettre, quand j'ai rencontré dans l'escalier, M. Durand, un ami de M. Pierre; je lui ai dit comme ça: Votre ami me donne une fameuse commission; porter ça au Marais. Qu'est-ce que c'est?

qu'y m'a répondu. Je lui ai montré l'adresse ; alors il a pris la lettre en disant : Donnez, je vais justement de ce côté ; je la remettrai au particulier... Du reste, monsieur n'a pas besoin de se donner la peine de monter, car M. Rouvière n'est point rentré.

Antoine reprit le chemin de son chantier, fort triste et fort pensif. En traversant les quais, il vit la foule rassemblée.

— Le pauvre malheureux ! disait une femme : on mourrait à moins.

Antoine s'approcha.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il à un batelier.

— Un cadavre que nous avons pêché dans la Seine, notre bourgeois.

Dans ce moment, une voix se fit entendre au milieu de la foule.

— Tiens ! je connais ce particulier-là ; c'est un grand fainéant qui était notre voisin, et dont son oncle n'a jamais pu rien faire... C'est lui qu'on appelait *monsieur Pierre.*

LE

SAGAR DES VOSGES

I

Au-dessus de la belle vallée d'Allarmont, en Alsace, et vers le sommet d'une de ces hauteurs arrondies qui forment la chaîne des Vosges, se trouve le petit lac de la Maix, visiblement dû à un effondrement de la montagne. Ses berges circulaires, et si régulièrement taillées qu'on les croirait faites de main d'homme, sont ombragées d'arbres peu élevés ou de buissons. L'eau, constamment renouvelée par les sources, est immobile, mais d'une limpidité cristalline.

A peu de distance s'élèvent les ruines d'un ermitage

dont l'église renfermait autrefois une statue de Vierge noire, aujourd'hui déposée dans celle de Luvigny, distante d'une lieue. On venait l'invoquer pour les biens de la terre, et une procession a encore lieu tous les ans aux bords du lac de la Maix, afin d'obtenir la sécheresse ou la pluie, selon les besoins des laboureurs.

Les chants pieux venaient de s'éteindre dans les fentes de la montagne ; les croix d'argent et les bannières aux couleurs variées, qui avaient repris la route du village, brillaient de loin aux lueurs du soleil couchant. Quelques familles bourgeoises, venues pour admirer le site et assister à la cérémonie, s'étaient groupées sur les pentes vertes, d'où elles admiraient le tableau charmant que présentait le lieu à cette dernière heure de la journée, et les paysans, qui s'étaient dispersés, regagnaient leurs demeures par mille sentiers. Un d'eux, resté après tous les autres, s'était enfin décidé à se remettre également en route. C'était un *sagar* ou scieur de planches du voisinage, connu dans toute la vallée pour son caractère chagrin et sa foi aveugle aux croyances popu-

laires. Bien que sa conduite fût irréprochable, qu'il cumulât avec son industrie habituelle les métiers de bûcheron et decharretier, il avait toujours vécu dans une situation voisine de la pauvreté. Hubert en accusait tantôt un ennemi inconnu dont il subissait la fatale influence, tantôt la mauvaise étoile qui avait présidé à son sort, tantôt la malignité de quelque esprit malfaisant. Jamais il n'avait songé à en chercher la cause dans sa lenteur à prendre une détermination, ni dans son défaut d'entregent ; d'une piété scrupuleuse, mais peu éclairée, il abandonnait sans cesse à la Providence ce que Dieu avait confié à la prudence terrestre, et faisait de la vie humaine une servitude soumise à mille volontés fatales et inévitables.

Il suivait les bords du lac avec sa sœur Charlotte, belle jeune fille d'une vingtaine d'années, dont le regard semblait chercher, à droite et à gauche, quelque chose qu'il ne rencontrait pas. Tous deux marchaient en silence et allaient atteindre les ruines de l'ermitage, lorsque, devant les caveaux éboulés où on apportait

autrefois les nouveau-nés morts sans baptême, ils aperçurent une troupe d'enfants couronnés de fleurs des champs ou de rameaux verts, qui dansaient en rond sur l'herbe fine. Une petite fille d'environ douze ans conduisait le branle, chantant de sa voix argentine une ronde en patois des Vosges. Hubert parut scandalisé.

— Sur mon âme ! marmaille mauhardie, vous êtes bien insolente de *rondier* en pareil lieu ! s'écria-t-il.

Les enfants étonnés s'arrêtèrent.

— C'est-il donc défendu ? demanda la petite fille qui chantait.

— Tu me le demandes ? répéta le sagar ; ne sais-tu pas ce qui est arrivé pas loin d'ici à la jeunesse du voisinage pour avoir fait ce que vous faites ?

— Quoi donc ? quoi donc ? s'écrièrent toutes les voix.

Hubert s'avança au milieu des enfants qui avaient rompu leur chaîne, et se retourna vers le lac.

— Voyez-vous l'eau qui est là-bas, dit-il, et qui rem-

plit un trou sans fond ? Eh bien, autrefois, au lieu d'un lac, il y avait là une belle place de gazon où la jeunesse d'Allarmont, qui montait les pentes sous prétexte de venir à l'église de l'ermitage, s'arrêtait pour *rondier* avant l'office. Un jour de Trinité, que garçons et filles étaient rassemblés et attendaient en vain le *ménétré* (ménétrier), voilà que les plus audacieux se mirent à maudire une fête sans danse et à blasphémer de colère. Mais tout à coup, au haut de cette petite roche que vous voyez à droite, un étranger parut tenant à la main son violon. Il poussa un grand éclat de rire et se mit à en jouer de telle manière que tous ceux qui étaient là commencèrent à danser d'une ardeur folle. Le premier coup de vêpres sonne : on n'écoute rien ; le second se fait entendre, on redouble de vivacité ; le troisième, la ronde devient plus furieuse et continue ainsi jusqu'au *Magnificat*, où danseurs et danseuses s'engloutissent dans les eaux qui remplacent subitement la pelouse ! Et depuis, le lac est là, immobile à sa place, pour nous rappeler la punition, jusqu'au jour où il crèvera

la montagne, inondera la vallée et noiera tous les villages.

Les enfants avaient écouté les yeux grands ouverts et les mains pendantes. Quand Hubert eut achevé, les petites filles poussèrent des exclamations d'épouvante en se dispersant; les petits garçons se regardèrent.

— Et c'est vrai, ce que dit le sagar? se demandèrent les plus grands à demi-voix.

— Aussi vrai que les histoires du *sotré* (lutin) et des *chandelottes* (follets), répliqua un jeune paysan qui venait d'arriver et avait entendu la fin du récit.

— Tiens! c'est Baptiste! s'écria Charlotte en reconnaissant le jeune homme.

Et elle rougit de contentement. Hubert, au contraire, fronça le sourcil.

— Oui, aussi vrai! reprit-il avec conviction, et ceux qui se trouvent trop d'esprit pour croire les choses qu'ont cru nos pères ne changeront rien à la justice de Dieu.

— Que le ciel me préserve d'en douter! répliqua

Baptiste en portant respectueusement la main à son chapeau, comme pour saluer ce nom du maître divin ; j'y compte comme vous, sagar, et j'espère surtout en sa miséricorde ; mais ce n'est pas, je crois, l'offenser que de distinguer la sainte parole des contes que nous font les *bians bounots* (1).

— C'est-à-dire alors, reprit le scieur de planches avec aigreur, que tu regardes les traditions du vieux temps comme des menteries.

— Non, non, reprit le jeune paysan ; quand j'allais autrefois, pour apprendre à lire et à compter, chez notre vieux curé (que Dieu le récompense), il m'a dit souvent qu'il fallait écouter ces récits comme les fables qu'il me faisait apprendre et où les bêtes parlaient, seulement pour y chercher une leçon. Votre histoire des violons du diable, sagar, ne me prouve pas que la jeunesse du village soit allée *rondier* au fond du lac, mais m'avertit que lorsqu'une fois on s'est laissé entraîner au plaisir, il vous emporte, il vous fait tout oublier, et

(1) Les *blancs bonnets*, les femmes.

vous conduit tôt ou tard à la perdition : c'est comme qui dirait une moralité.

Hubert haussa les épaules.

— Tout çà est trop savant pour un pauvre chrétien comme moi, dit-il d'un ton sec ; je crois simplement ce que les vieux ont cru pour en avoir été témoins, ce qu'ils nous ont appris et que j'ai vérifié selon ma pauvre raison... Mais il y en a de plus habiles !... aussi tout leur réussit.

Ces derniers mots avaient été accompagnés d'un regard mécontent jeté à Baptiste, qui le remarqua, mais ne voulut point y prendre garde. Se mettant au pas du sagar et de sa sœur qui avaient repris leur route, il détourna adroitement l'entretien et le fit tomber sur la saison jusqu'alors désastreuse pour les foins, que des pluies presque continuelles avaient couchés et noircis ; c'était à grand'peine que lui-même avait rentré une partie de sa récolte, et il avait hâte de mettre à profit les éclaircies du temps pour l'achever.

— N'espères-tu donc pas que les prières du village

seront entendues de celui qui fait le temps? demanda Hubert avec un peu de sévérité.

— J'espère toujours dans la bonté de Dieu, répondit le paysan ; mais le vieux curé disait souvent que puisqu'il avait imposé le travail aux hommes, ceux-ci n'avaient point droit de rester les bras croisés en laissant tout faire à la Providence. Il faut s'aider pour mériter qu'elle vous aide : aussi j'aurais fait sagement de descendre tout de suite à la ferme et de rentrer ce soir la fenaison ; mais, ajouta-t-il en laissant glisser son regard sur Charlotte, il y a des temps où l'on a besoin de marcher et où l'on aime à prendre la route la plus longue.

— Faut pas pourtant que ça vous donne trop de regret, dit malicieusement la jeune fille ; les foins nouveaux doivent passer avant les voisins.

—Possible ! répliqua gaiement Baptiste ; mais j'ai pensé que les voisins pourraient aider à rentrer les foins nouveaux, et c'est pourquoi je voulais passer à la scierie ; demain, si Dieu le permet, nous *tuerons le chien*, comme

on dit (1). Il y aura table dressée dans la ferme, et les *ménétrés* qui auront conduit la dernière charretée feront sauter la jeunesse dans la nouvelle grange. Vous ne refuserez pas, je suppose, un peu de secours pour le travail et une part pour le plaisir.

Bien qu'évidemment mal disposé pour le jeune fermier, Hubert ne put refuser cette invitation pour sa sœur, et lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la scierie, il dut reconnaître la politesse du fermier en l'invitant à entrer.

Baptiste ne se fit point presser. Il était clair qu'il recherchait la compagnie de Charlotte, et celle-ci, de son côté, tout en y mettant la réserve que commandait sa position et son âge, avait pour le jeune homme une visible préférence.

A peine fut-il entré dans la cabane où elle demeurait avec son frère, qu'elle se hâta d'allumer le feu, d'étendre sur la table une nappe blanche, et de mettre deux

(1) On appelle *tuer le chien*, dans les Vosges, terminer un travail rustique.

couverts. Le sagar lui-même oublia ses préventions pour ne songer qu'à son titre d'hôte, et retira du fond d'un coffre une bouteille d'eau-de-vie.

Baptiste aida sans façon à tous ces préparatifs d'un souper qui n'avait été ni offert ni accepté, mais qui, aux yeux du scieur, semblait une obligation, et aux siens une sorte de droit. Il alla chercher au dehors les copeaux dont Charlotte avait besoin, prit la cruche de terre qu'il remplit à la source, et descendit l'énorme miche de pain noir posée sur une planche élevée. Tous ces petits services étaient entremêlés de plaisanteries ou de mots d'amitié qui mettaient en joie le cœur de la jeune fille. Baptiste avait cette bonne humeur qui, comme les rayons du soleil, fond toutes les glaces et dissipe tous les nuages. Resté orphelin de bonne heure, il avait pris les hommes pour parents et leur avait tendu les mains avec un sourire. Quelques-uns s'étaient bien refusés à l'avance cordiale, mais la plupart y avaient répondu par sympathie ou par imitation. Sa confiance avait excité la confiance ; les bons

rapports s'étaient trouvés entretenus par sa gaieté. On aimait à le voir, comme on aime à voir un beau jour; sa présence était de bon augure : aussi avait-il surmonté plus facilement qu'un autre les obstacles. Connu de tout le monde, tout le monde lui avait prêté la main.

Hubert seul lui en voulait de cette chance heureuse, opposée à sa mauvaise fortune. Deux ou trois fois le jeune fermier s'était d'ailleurs trouvé, sans le vouloir, sur son chemin, et le sagar lui en gardait rancune. Dans ses préventions superstitieuses, il regardait Baptiste comme l'ennemi de naissance placé près de lui par le mauvais sort pour moissonner ce qu'il semait.

Cependant la familiarité amicale du jeune fermier finit par le dérider malgré lui. Sans perdre sa défiance, il l'oublia un instant. La bouteille d'eau-de-vie avait échauffé la conversation et faisait oublier les heures; mais chacun des buveurs s'exaltait dans le sens de son caractère, et, à mesure que Baptiste se montrait plus ouvert et plus gai, Hubert devenait plus inquiet et

plus sombre. Il repassait l'une après l'autre toutes les circonstances qui s'étaient trouvées défavorables, en rappelant que chaque désastre lui avait été annoncé par un signe de mauvais augure. La nuit était venue depuis longtemps, et le vent qui s'était élevé sifflait avec fureur dans la toiture de la cabane. Plusieurs fois Baptiste avait voulu se lever et partir ; mais Charlotte le retenait par quelque regard amical, et Hubert remplissait de nouveau son petit verre en lui souhaitant de ne faire aucune mauvaise rencontre.

— Ne craignez rien, répondait Baptiste en riant ; les mauvaises rencontres dont vous parlez ne sont que pour ceux qui ont le temps d'y penser, et moi j'ai bien d'autres occupations ! Je vais repasser dans mon esprit, en marchant, tous les ordres à donner ce soir, et tous les gens à avertir sur la route. Croyez-moi, sagar, si vous preniez une trentaine d'arpents à fermage les apparitions ne vous tourmenteraient plus.

— Mon frère en a bien eu l'idée, dit Charlotte.

— D'affermer de la terre ? reprit Baptiste ; Dieu me

sauve ! Est-ce que sérieusement il voudrait louer le *fonds des Aunes?*

— Qui te le fait croire? demanda Hubert soupçonneux.

— C'est un bruit dans le pays, reprit le jeune homme : mais j'ai répondu que vous m'en auriez parlé, vu que les terres touchent à ma ferme, et que je pourrais avoir l'idée de les joindre à mon bail.

Le sagar fit un mouvement.

— Voyons, çà vous fâcherait-il? continua le jeune paysan qui le regarda en face. Dans ce cas, faut avertir : entre voisins on doit avoir confiance.

— Eh bien!... quand ça serait? répondit Hubert d'un air morose.

— Alors ça est! reprit Baptiste! à la bonne heure; on se le tiendra pour dit, sagar; bonne chance que je vous souhaite!

— Dieu vous entende! répliqua la jeune fille avec un soupir; mon frère serait moins tristement dans la vallée, et le labourage lui donnerait plus de profits.

C'est une rude vie qu'il mène ici, savez-vous ? Tout l'hiver sur les hauteurs pour couper les bois ou conduire la *schlitte* le long des pentes; tout l'été sciant les planches près de la cabane ; et, sauf quand je viens le voir, jamais de compagnie !

— Vraiment, j'aimerais autant être étendu entre les quatre planches de ma bière que de vivre dans cette solitude ! s'écria Baptiste. Que pouvez-vous faire, sagar, de nos longues veillées ?

— Ce que l'homme fait partout, répondit Hubert, qui continuait à boire, me défendre contre les esprits de malice.

— Viennent-ils donc vous tourmenter jusqu'ici ?

— Ne sais-tu pas que vers le minuit ils remplissent la montagne ?

— Vous les avez vus?

— Bien des fois, quand je revenais d'en haut, la cognée sur l'épaule et ma gourde vide.

Baptiste n'osa point dire que cette dernière circonstance éveillait ses doutes sur la lucidité du sagar, et

que l'eau-de-vie bue par lui pour se réchauffer pouvait l'avoir rendu le jouet de quelque vaine hallucination ; Hubert montrait d'ailleurs une foi qui n'eût point toléré la défiance. Exalté de plus en plus par l'obscurité, par le grondement de la rafale dans les ravines et par l'eau-de-vie qu'il continuait à boire, il commença de longs récits sur ses mille aventures dans la montagne : mêlant, sans s'en apercevoir, les souvenirs de la tradition à ceux de ses propres rencontres, il parla du cheval fantôme portant le cavalier sans tête; de l'homme de feu qui venait pêcher aux bords du lac, du grand moulin taché de sang, et des rondes du sabbat sur les pics dépouillés. Il y avait, dans ses récits, une conviction si âpre que Charlotte ne tarda pas à s'y laisser prendre. Baptiste lui-même se sentait sinon ébranlé, au moins surpris. A mesure que le sagar parlait, la conscience du monde visible semblait s'altérer en lui; ses perceptions devenaient moins nettes; il arrivait presque à douter et à voir s'effacer la barrière qui sépare le rêve de la réalité.

Cependant il fit un effort pour secouer cette espèce de fascination. Réprimant le léger frissonnement qui, deux ou trois fois, avait parcouru ses veines, il se leva pour prendre congé.

Charlotte effrayée laissa échapper une exclamation.

— Jésus ! allez vous descendre la montagne à une pareille heure ? dit-elle.

— Pourquoi non ? répliqua Baptiste ; pensez-vous que j'ai oublié la route.

— Voyez comme le ciel est noir, reprit la jeune fille qui tourna les yeux vers la fenêtre par laquelle ne pénétrait aucune lueur.

— Et écoute comme le vent se plaint dans les sapinières, ajouta Hubert.

La rafale de nuit parcourait, en effet, les gorges de la montagne avec de sourds mugissements. Les bouffées, d'abord lointaines, s'approchaient en grossissant, et passaient sur la cabane qu'elles faisaient trembler.

— Ceci est une nuit telle qu'il la faut pour les grandes assemblées du sabbat, dit Hubert à demi-voix,

et plus d'un balai manquera ce soir au logis mal famé.

— Ecoutez ! interrompit Charlotte en tressaillant...

Un murmure plus profond venait de s'élever au dehors. Il s'approchait mêlé de mille rumeurs, de mille éclats et de mille sifflements. Il retentit enfin en mille hurlements furieux au haut de la large cheminée dont les cendres soulevées s'éparpillèrent.

Le sagar, qui s'était approché à tâtons de la porte, l'ouvrit pour voir au dehors, s'avança jusqu'au seuil et s'y arrêta avec un cri.

— Qu'y-a-t-il? demandèrent en même temps Charlotte et Baptiste.

— La menée d'Hellequin! la menée d'Hellequin ! balbutia le paysan qui se rejeta en arrière.

A ce nom, qui sert pour désigner, dans les Vosges, la ronde volante des démons et des sorcières, Charlotte se sentit froid jusqu'au cœur; mais Baptiste courut rejoindre le scieur de planches dont la main tremblante lui indiqua la gorge la plus élevée de la montagne.

Une longue traînée noire flottait effectivement au-dessus et ondulait autour d'un piton escarpé. La lune cachée entre les deux nuages y jetait, par intervalles, de vacillantes lueurs qui semblaient éclairer des formes fugitives. La menée sa déroulait en spirale dans le ciel, comme emportée par une danse diabolique ; çà et là se dessinaient des ombres grotesques ou menaçantes dont la silhouette ne faisait que passer.

Le jeune paysan demeura quelques instants troublé devant cette étrange vision ; mais lorsqu'il eut regardé plus attentivement, il s'écria enfin que c'était un brouillard remontant de la plaine et rencontré par un de ces vents qui tourbillonnent dans les pertuis de la montagne. Hubert lui imposa silence :

— Ne provoque point la menée, dit-il d'un accent altéré ; si un de ceux qu'elle conduit t'entendait, nous la verrions revenir ; et, grâce à Dieu, elle s'éloigne.

— Parce que la rafale de nuit disperse la brume, répliqua Baptiste tout à fait rassuré ; la voilà à cette heure qui redescend vers la vallée.

— C'est bon, interrompit brusquement le sagar ; les mal-croyants ont des yeux pour ne point voir ! mais que Dieu nous protége ! car ceci nous annonce quelque nouvelle épreuve.

— M'est avis que c'est un avertissement de pluie pour demain, reprit Baptiste, et plus tôt qu'on rentrera les foins sera le mieux : aussi je m'en cours à Luvigny pour rassembler tout ce que je pourrai de bras et d'attelages.

— Seigneur ! vous n'allez pas vous exposer par les chemins à cette heure ! s'écria Charlotte, sérieusement alarmée.

Baptiste se retourna vers elle en souriant.

— N'ayez aucun souci, voisine, dit-il ; si je rencontre la menée, le pire pour moi sera d'être mouillé ; ce qui presse, c'est d'assurer la récolte.

Il était rentré pour prendre son chapeau et son bâton; la jeune fille voulut en vain le retenir, il ne répondit qu'en plaisantant ses frayeurs, et Hubert finit par interrompre les instances de sa sœur.

— Laisse ceux qui n'ont point de foi suivre leur sagesse, dit-il brusquement; le démon leur fera connaître sa puissance !

— Le démon ne peut rien contre la volonté de Dieu, répliqua Baptiste avec simplicité; le Créateur garde sa créature, et quand ma conscience est en repos, je le sens à mes côtés.

—Adieu donc, et que les mauvais esprits t'épargnent! dit le sagar d'un air mécontent.

— Adieu, et que le Christ vous protége ! répliqua le jeune fermier.

Il échangea un regard avec Charlotte, et partit.

La jeune fille qui l'avait suivi jusqu'au seuil y demeura tant qu'elle put l'apercevoir dans la nuit. Lorsqu'il eut enfin disparu, elle prêta quelque temps l'oreille avec inquiétude, et, n'entendant rien que les rumeurs du vent dans les sapins, elle se décida enfin à rentrer.

II

Le lendemain avant le point du jour, grâce à l'active prévoyance de Baptiste, les prairies de la ferme étaient couvertes de travailleurs et de chariots qui se hâtaient de faire rentrer les foins. Bien qu'il ne plût point encore, le ciel était traversé par de longs convois de nuées qui venaient de l'ouest et obscurcissaient à chaque instant le soleil. Le jeune laboureur allait d'un groupe à l'autre, donnant un coup de main ou un bon conseil, et encourageant à faire diligence : aussi tous les foins furent-ils enlevés en quelques heures, et le premier tiers de la journée n'était pas encore écoulé lorsque les paysans, restés à la prairie, se réunirent pour charger la dernière charrette.

Dans ce moment, un des garçons de la ferme, nommé Guillaume, conduisit Baptiste à un jeune garçon qui lui apportait, disait il, un billet de M. Debruat le no-

taire. Le fermier ouvrit la lettre, la lut sans avoir l'air de comprendre, puis regarda l'adresse.

— Au diable les cerveaux de lièvres! dit-il; le billet n'est point pour moi, mais pour Hubert... S'il sait que je l'ai lu, il en sera chagriné.

— Eh bien donc! c'est-il si malaisé de le recacheter, fit observer Guillaume; donnez voir, je m'en charge.

— Qu'en veux-tu faire?

— D'abord le remettre comme il était, dit le paysan en mouillant le cachet et le pressant avec son ongle... puis le donner à la Charlotte qui le portera ce soir au sagar.

— Soit, dit Baptiste.

Et il ajouta plus bas :

— Il le lira toujours assez tôt.

Cependant on s'occupait de préparer la dernière charrette de foin. Des rubans et des ramées avait été apportés pour l'orner selon l'usage; les musiciens du village venaient d'arriver, et l'on disposait le jeune

sapin qui devait être dressé, comme un mai, sur l'avant du chariot. Baptiste voyant l'horizon se noircir de plus en plus, hâta les préparatifs.

— Allons, ferme, mes *chépés* (1) ! dit-il aux hommes qui filaient la corde de foin destinée à envelopper et à retenir la haute charge ; jusqu'à présent la force du vent nous a sauvés, parce qu'elle a obligé les nuages à cheminer ; mais dès que la brise va mollir, le ciel nous tombera par morceaux.

— Sur ma foi ! il y aura pour lors plus d'un bourgeois de pris ! fit observer Guillaume ; car j'en ai vu ce matin une troupe qui montait la Maix, et il y avait dans le nombre pas mal de *bians bounots*.

— Heureusement, ils trouveront là-haut la cabane de votre frère, Charlotte, dit Baptiste en se tournant vers la jeune fille qui décorait de rubans l'attelage.

— Hubert est aujourd'hui sur les *voutons* (2), répliqua celle-ci, et la porte du logis sera fermée.

(1) Chapeaux. C'est ainsi qu'on désigne les hommes.
(2) Espèces de glissoirs pour les traîneaux de bois.

— Eh bien, dans ce cas, il y aura ce soir plus d'une dentelle mouillée, reprit Guillaume; voyez comme la poussière commence à *rondier* là-bas sur la route ? Le *sotré* bat sa femme; elle ne tardera pas à pleurer, et alors, gare aux promeneurs !

— En voici qui ont l'air de se douter de la chose, dit Baptiste; car, si je vois bien, ils ont quitté le grand chemin et viennent de notre côté.

Une troupe de dames et d'enfants était, en effet, descendue dans la prairie qu'elle traversait en se dirigeant vers le dernier chariot. Elle était conduite par une grosse petite bourgeoise à qui son aplomb jovial, son air d'entregent et ses larges lunettes donnaient l'apparence d'un notaire de campagne en jupon. Guillaume la reconnut de loin.

— Sur ma vie, dit-il à Baptiste en baissant la voix, c'est madame Fournier !

A ce nom, tous les yeux se retournèrent du côté de la nouvelle arrivante. Madame Fournier était une des grandes renommées du pays. Restée veuve de bonne

heure, elle avait continué le commerce de bois de son mari, soutenu deux procès, et établi trois filles sans que le temps, la résolution ou l'argent eussent jamais paru lui faire défaut. Depuis que ses affaires étaient passées aux mains de ses gendres, elle s'occupait bénévolement de celles des autres. On la trouvait toujours en route pour servir quelque voisin ; c'était elle qui faisait les ouvertures de mariage, aidait les ventes, procurait des domestiques, propageait les nouvelles recettes de conserves, et obtenait des lettres de recommandation pour les jeunes gens qu'on envoyait étudier à Strasbourg. Aussi avait-on recours à son obligeance dans tous les embarras de la vie pratique. Guillaume tira le jeune fermier par la manche, et, le prenant à part :

— C'est le bon Dieu qui nous amène ici la *petite Providence*, dit-il (en appelant madame Fournier du nom qu'on lui donnait dans le pays) ; si vous lui parliez, elle peut vous faire avoir, de préférence à tout autre, la location du *fonds des Aunes*.

— Pourquoi cela ? demanda le fermier.

— Rapport qu'elle a rendu beaucoup de services au propriétaire, et qu'il n'a rien à lui refuser.

— C'est bon à savoir, dit Baptiste; en te remerciant, garçon.

Et il s'empressa d'aller au-devant de madame Fournier, qui, bien qu'elle l'eût vu seulement deux ou trois fois, le reconnut et le salua par son nom.

La *petite Providence* était cette fois en route avec des étrangers à qui elle voulait faire voir les Vosges, et demanda si on n'avait point aperçu une troupe qu'elle et sa compagnie devait rejoindre près de la Maix. Le jeune fermier appela Guillaume, qui donna à la veuve tous les renseignements désirables. Les voyageurs qu'elle cherchait avaient traversé la prairie il y avait près de deux heures, et devaient être déjà dans la montagne. La petite bande parut déconcertée d'une pareille avance ; mais madame Fournier ne fit qu'en rire.

— Eh bien, quoi! ils nous attendront! dit-elle de l'accent délibéré qui lui était habituel ; ne voilà-t-il pas un grand malheur? Allons, en route!

— J'ai peur que madame et sa société ne rencontrent la pluie avant ceux qu'elle cherche, fit observer Baptiste.

— Après? dit la vaillante veuve, nous crois-tu de sucre candi, et as-tu peur que nous ne fondions sous l'ondée? Allons, ajouta-t-elle en se retournant vers ses compagnes, retroussez vos robes et regardez à vos pieds, vu que la prairie est coupée de ruisselets.

— Que madame Fournier excuse, dit Baptiste ; mais si elle voulait monter avec son monde sur le chariot, nous la conduirions jusqu'à la ferme qui est près de la montagne, et ce serait autant de moins à faire à pied.

— Tiens, c'est une idée, reprit la veuve ; au fait, pourquoi ne pas *tuer le chien* avec ces braves gens? Allons, Mesdames, exercez-vous à nos prochaines ascensions en gravissant cette montagne de foin ; et vous, petits, vite, grimpez près du sapineau enrubané! La *rakiotte* va vous jouer une contredanse pour vous encourager.

L'orchestre du village, déjà placé au sommet du

chariot, où le violon et la clarinette cherchaient vainement à se mettre d'accord, ne se le fit pas répéter une seconde fois. Il partit brusquement, accompagné par les coups mesurés de la grosse caisse. Dames et enfants se hissèrent près de lui avec des efforts entrecoupés de grands éclats de rire, et le chariot prit le chemin de la ferme précédé des faneurs.

Madame Fournier, qui n'avait pas voulu profiter du véhicule, suivit à pied avec Baptiste. Elle interrogea d'abord le jeune homme sur l'état de sa ferme, puis sur ses projets et ses espérances. La conversation, commencée à haute voix au milieu des travailleurs, devint insensiblement plus intime; les deux interlocuteurs avaient ralenti le pas, et étaient demeurés en arrière. Guillaume, qui négligeait souvent ses propres affaires à force de s'occuper de celles des autres, abandonna le chariot et resta en arrière pour prêter l'oreille; mais le vent ne lui apporta qu'un murmure traversé de loin en loin par quelques mots isolés. Il constata seulement que Baptiste parlait avec chaleur, et que madame

Fournier semblait lui faire certaines objections ; enfin les raisons du fermier finirent sans doute par la persuader, car elle tira de sa poche un carnet, écrivit au crayon quelques mots sur une feuille qu'elle déchira et remit au jeune homme. Celui-ci la remercia avec effusion et ramassa avec soin le billet dans la poche de sa veste. Comme elle s'approchait, Guillaume l'entendit répéter d'une voix plus élevée :

— Surtout, point de retard.

Et Baptiste répondait :

— J'irai, Madame, j'irai ce soir... et que Dieu vous récompense !

— Pour sûr, il y a quelque grosse affaire sous jeu ! pensa le paysan ; peut-être la vente des foins de Baptiste... ou son mariage !... Oui, ça doit être plutôt son mariage !... Voilà un long temps qu'il montre de l'amitié à la sœur du sagar... Que le diable me tortille si je n'arrive pas à savoir ce qui en est... Pendant que je tâcherai de soutirer la chose au bourgeois, je vas lancer ma sœur Isabeau vers la Charlotte, et il faudra

bien qu'elle parle!... Il n'y a pas d'abord à résister à Isabeau! elle vous arrache un secret du cœur aussi facilement qu'on vous déracine une laitue...

A ces mots, il rejoignit la troupe des faneurs, prit à part la grande Isabeau qui était en service à la ferme, lui communiqua ses doutes et lui donna ses instructions.

Pendant ce temps, le chariot poursuivait sa route; il arriva au logis de Baptiste, au moment même où les nuées, amoncelées à l'entrée du vallon, commençaient à se dissoudre en une pluie fine et pressée. Le jeune paysan engagea madame Fournier à attendre la fin de l'ondée avant de s'engager dans la montagne, et la veuve accepta.

On la conduisit avec sa compagnie dans la grange qui avait été ornée de rameaux verts, et ou une table était dressée pour la fête des fenaisons. Des places d'honneur furent données aux convives inattendus, tandis que les invités campagnards un peu surpris s'asseyaient à table silencieusement, et en se jetant l'un à l'autre des regards embarrassés. Mais madame Fournier les

eut bientôt mis à l'aise ; elle adressa la parole à tout le monde, et prouva à chacun qu'elle savait quelque chose de sa famille ou de lui-même ; si bien qu'au bout d'un instant l'assemblée entière reprit sa liberté et sa bonne humeur. Les chants, les éclats de rire, les cris d'*inhhihi* (traduction du bachique *évohé* des anciens) ne tardèrent pas à se croiser, à se confondre, et la gaieté, ce luxe des repas champêtres, alla croissant jusqu'à ce que madame Fournier, qui voyait le ciel s'éclaircir, eut annoncé qu'elle voulait se remettre en route.

On se leva alors de la table, et Baptiste déclara qu'il conduirait ses hôtes dans un de ses petits chariots jusqu'à l'ouverture du sentier de la montagne. La veuve s'y opposa d'abord, mais il lui fit à demi-voix une observation qui parut la décider.

Tous les invités étaient sortis de la grange pour voir partir la *compagnie !* On prit congé l'un de l'autre avec des souhaits réciproques de bonheur ou de longue vie et en échangeant les saluts d'adieu jusqu'à

ce que le chariot eût disparu au tournant du chemin.

Il y eut alors une sorte d'entr'acte dans les réjouissances de la journée. Tandis que les garçons enlevaient la table et préparaient les futailles vides qui devaient servir de tribune à la *rakiotte*, les filles vaquaient à quelques soins domestiques impossibles à négliger. La grande Isabeau alla finir de *coisser* une poignée de chanvre dont on avait besoin le lendemain. Charlotte prit une brassée d'herbe fraîche pour la génisse favorite de Baptiste, et la Françoise se prépara à balayer la grange qui allait être transformée en salle de bal.

— Vite, vite, les amies, dit-elle, le jeune maître va revenir dans un instant, et il faut que tout soit prêt pour qu'il nous fasse *rondier*.

— Oui, compte là-dessus ! reprit Isabeau ; gage qu'il se passera plusieurs heures avant son retour !

— Pourquoi donc ? demanda Charlotte qui se retourna.

— Ah ! pourquoi ? reprit Isabeau d'un air malin,

parce que depuis quelque temps notre jeune maître est plus pressé de sortir que de rentrer.

— Qu'est-ce qui le retient donc ? dit Françoise.

— Tiens ! elle le demande ! s'écria la *coisseuse* en riant ; ne sais-tu pas ce qui fait sortir les oiseaux de leurs trous, et les jeunes gens du logis ?

— Il a donc une préférence dans le pays ?

— Faut croire.

— Alors, il songe à s'établir ?

— Peut-être bien.

— Et tu ne sais pas qui il a choisi ?

— Je ne suis pas curieuse, répliqua Isabeau en jetant un regard de côté à Charlotte, qui était devenue très-attentive et avait légèrement pâli.

— Ah bien ! si c'est possible ! reprit Françoise : comment, ce sournois de Baptiste penserait à se marier sans avoir averti ?

— Isabeau... n'est point sûre... de ce qu'elle dit, fit observer la sœur du sagar d'un accent ému.

— Tu crois ça, ma mie ? répliqua la coisseuse.

— Alors tu sais le nom de la future ? s'écria Françoise.

— Pourquoi pas ?

— Gage que je le devine.

— Gage que non.

— Attends, reprit la jeune fille en appuyant le coude sur son manche à balai, et se grattant le front comme pour réveiller sa mémoire... C'est-il la petite Marguerite ?

— Elle est promise au meunier.

— Alors la Catherine.

— Elle aime trop les rubans.

— Pour lors... Claire Barrois.

— Fi ! dit Isabeau ; crois-tu que notre maître voudrait entrer dans une famille mal famée ?

— Attends ! j'y suis, interrompit Françoise en battant des mains ; c'est Ursule, la fille du sonneur de Luvigny.

Isabeau ne répondit rien.

— Est-ce donc vrai ? demanda Charlotte dont l'œil s'était arrondi, et dont les lèvres tremblaient.

— Pourquoi non ? dit Isabeau, les yeux fixés sur la sœur de Hubert ; est-ce qu'Ursule n'est pas une honnête créature ?

— Dieu me garde... de dire le contraire, balbutia Charlotte.

— Est-ce qu'elle n'est pas mignarde et bien disante ?

— Certainement.

— Sans compter que son père lui donnera une bonne dot.

— Alors, j'ai deviné, reprit Françoise ; c'est Ursule...

— M'est avis que Charlotte pourrait vous l'apprendre au juste, répondit malicieusement Isabeau.

— Moi ! s'écria la jeune fille qui n'était pas maîtresse de son trouble... je ne sais ce que vous voulez dire.

— Notre maître cause pourtant volontiers avec vous, reprit la sœur de Guillaume ; avouez qu'il vous a parlé de quelque chose.

— De rien ! je vous jure... de rien... bégaya Charlotte, près de pleurer.

— Eh bien, il ne faut pas tant vous chagriner pour ça, reprit la grande Isabeau ; on dirait, ma pauvre fille, que vous avez le cœur gros...

— Vous êtes folle... Isabeau.. murmura la sœur de Hubert... Et moi... je perds là mon temps... à vous écouter.

Et, sans en attendre davantage, elle quitta brusquement les deux jeunes filles pour entrer dans l'étable.

Françoise la regarda partir d'un air étonné.

— Eh bien, eh bien ! qu'est-ce qui l'a donc mordue ? dit-elle.

Isabeau fit un signe de tête en éclatant de rire.

— Tu n'as pas compris, grande innocente, s'écria-t-elle ; tu n'as pas compris que c'est mon histoire de mariage qui lui a piqué le cœur.

— Ah bah ! reprit Françoise étonnée.

— Je savais, moi, que je la forcerais à montrer son amitié pour notre maître, reprit Isabeau ; mais, pas moins, à voir son chagrin, il paraîtrait que leur mariage n'est point convenu comme le croyait Guillaume ; je vas lui conter la chose ! faut qu'il tâche de faire parler

Baptiste... Ah ! Jésus ! ma pauvre fille ! c'est-il une dure chose de vivre avec des gens qui se cachent de vous ; vrai, ça serait pour en tomber malade si on était seulement un tantinet curieux.

Les deux jeunes filles n'eurent point le loisir d'en dire davantage. Les sons du violon et de la clarinette venaient de faire entendre leur joyeux appel ; toutes deux se hâtèrent de laisser là leur chanvre et leur balai pour s'occuper de leur toilette et rejoindre à la grange les autres invités.

III

Pendant que l'on dansait à la ferme, madame Fournier avait rejoint, sur les pics qui avoisinent le lac, la troupe des voyageurs auxquels elle avait donné rendez-vous.

L'alternative des ondées et des pleins soleils qui se

succédaient d'instants en instants variait à l'infini les aspects de la montagne. On eût dit les décors mobiles d'un immense panorama, où les jeux de la lumière et de l'ombre, de l'atmosphère limpide et des brumes flottantes, amusaient sans cesse le regard. Mis en goût par la variété du paysage et par des obstacles qui suffisaient pour réveiller l'activité sans la fatiguer, nos touristes s'abandonnèrent à toutes leurs fantaisies, franchissant les ravines sur des troncs d'arbres jetés en guise de pont, se laissant glisser le long de pentes abruptes, gravissant avec effort les sentiers perdus, et ne trouvant dans l'obstacle ou la chute que l'occasion d'un redoublement de gaieté.

Ils atteignirent ainsi, de plateaux en plateaux, les bosquets de sapins les plus élevés, et s'y établirent avec les provisions apportées. Le repas, égayé par les oublis inévitables, les incidents inattendus, les lazzis des convives, se prolongea jusqu'au moment où le soleil commença à descendre derrière les sommets. L'ombre des arbres, qui s'allongeait dans la clairière, avertit enfin

les voyageurs de songer à la retraite. On réunit les paniers, les fusils, les ombrelles, et les dames regardèrent à leurs pieds, avec une certaine inquiétude, les sentiers tournoyants par lesquels il fallait descendre. Mais madame Fournier les rassura en leur montrant à droite une ravine qui servait à l'exploitation des bois coupés sur les cimes les plus élevées.

— Je vous ai laissé grimper à pied pour prendre de l'exercice, dit-elle ; mais il faut que vous connaissiez tous les modes de locomotion dans nos montagnes. Il y a là un *vovton* par lequel les bûcherons laissent glisser leurs *schlittes ;* nous allons en profiter. Après être montés comme des chèvres, nous descendrons comme des bûches ! En route donc, et qui m'aime me suive !

La troupe entière prit le chemin de la ravine, au haut de laquelle ils trouvèrent plusieurs bûcherons occupés à entasser les bois coupés dans la montagne et à les charrier vers la plaine. Un de ces chemins nommés *vovton* avait été tracé dans la ravine même. Il était composé d'une série de marches formées de rondins régu-

lièrement espacés et retenus au moyen d'un piquet à chaque extrémité. Le bois que l'on voulait descendre par cette voie était chargé sur une sorte de traîneau ou schlitte, à l'avant duquel s'asseyait le conducteur, qui modérait la précipitation de la descente en appuyant alternativement chaque talon sur l'une des marches du voyton.

La vue de cette rustique voiture et de la roideur de la descente effraya d'abord quelques-unes des voyageuses ; mais madame Fournier les rassura en affirmant qu'il n'y avait rien à craindre avec un *schlitteur* expérimenté.

— En voici un, ajouta-t-elle, qui a l'air d'un des sept sages de la Grèce, et qui doit avoir plus de raison dans son cervelet qu'on n'en trouverait dans toutes nos cervelles ; nous serons aussi en sûreté sur son traîneau que dans la diligence de Colmar.

Celui qu'elle désignait ainsi n'était autre que maître Hubert, dont la schlitte venait d'atteindre le plateau supérieur, et qui se préparait à la recharger. La veuve

l'arrêta du geste et lui demanda s'il ne pouvait les prendre au lieu des rondins, et les descendre jusqu'à la vallée par le voyton. Hubert répondit laconiquement qu'il y avait huit places sur le traîneau, et nos voyageurs s'y assirent de leur mieux, non sans quelque inquiétude de la part des dames qui se hasardaient pour la première fois sur ces glissoires vosgiennes. Aussi quand le traîneau partit poussèrent-elles un cri, moitié de frayeur, moitié de surprise : madame Fournier leur imposa silence.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? dit-elle, va-t-on faire les petites maîtresses ? Que craignez-vous ?

— Nous allons nous briser ! répondirent plusieurs voix.

— Allons donc ! il n'y a aucun danger ; demandez plutôt à notre schlitteur.

— Pour le chargement, non, répondit Hubert ; le conducteur est seul exposé.

— Au fait, s'il arrive à ne plus être maître du traîneau, il peut se briser un membre, objecta quelqu'un.

Le frère de Charlotte fit un signe négatif.

— Personne ne se brise de membres sur le voyton, répliqua-t-il ; quand la schlitte vous emporte, elle vous aplatit au premier tournant contre un arbre ou un rocher.

— Et cela arrive souvent ?

— Assez pour faire chaque année des veuves et des orphelins, j'en sais quelque chose, moi.

— Que voulez-vous dire ?

Hubert montra, à l'un des détours du voyton, un pin gigantesque.

— Voyez-vous cet arbre ? demanda-t-il.

— Sur lequel est clouée une croix ?

— Oui.

— Eh bien ?

— C'est là que mon père a été tué.

Les voyageurs poussèrent une exclamation.

— Y a-t-il longtemps ? demanda madame Fournier.

— Dix-neuf années au prochain hiver, répliqua le sagar

— Mais comment l'accident est-il arrivé ?

— Comme ils arrivent toujours par la malice du démon, et faute d'écouter les avertissements d'en haut ! Les signes n'avaient pas manqué au père ! Depuis trois jours il s'était entendu appeler plusieurs fois dans la montagne et avait reconnu la voix de notre défunte mère. Comme il descendait le vovton, des *chandelottes* s'étaient mises à courir devant lui et avaient glissé sous terre au pied du grand pin ; il sentait ses membres brisés, sa tête lourde, il lui semblait qu'un poids invisible pesait sur lui ; c'était la mort qu'il portait.

— C'est-à-dire qu'il était malade ? reprit madame Fournier.

Hubert sourit ironiquement.

— Oui, répliqua-t-il, c'est là ce que certains lui disaient ; tandis que d'autres lui répétaient : — Prends garde, Hubert ! il y a quelque chose dans l'air contre toi. — Le père croyait comme eux ; mais il fallait gagner le pain de la journée : si bien qu'il continuait à descendre le bois dans le val ! Un soir donc qu'il sentait

le fardeau encore plus pesant que d'habitude, il s'élança sur le vovton en grande presse de finir la journée... Il faisait nuit close... tous les bûcherons étaient rentrés... Mais voilà qu'au milieu de la descente, mon père entend derrière lui le bruit d'une schlitte qui glissait du haut de la montagne ! Il se retourne et ne voit rien... Cependant le bruit augmentait ; il avait l'air de s'approcher ; il arrivait comme le tonnerre... Tout à coup mon père sent ses jambes plier ; sa schlitte, poussée par une main invisible, se précipite, l'emporte et va l'écraser contre le pin. Quand on le retrouva, quelques heures plus tard, il vivait encore ; il put raconter ce qui lui était arrivé. Puis il me dit : — Ne néglige jamais les avertissements, Hubert... — Ce fut son dernier mot ; il se retourna pour embrasser le crucifix, et ferma les yeux jusqu'au jugement dernier.

— Et vous avez sans doute suivi son dernier conseil ? demanda un des voyageurs qui étudiait avec curiosité la physionomie du sagar.

— Autant que je l'ai pu, répondit Hubert ; mais les

signes ont beau vous mettre en défiance, il faut obéir à la nécessité.

— J'espère que vous n'avez pas aujourd'hui de mauvais pressentiments, l'ami ? dit madame Fournier en souriant.

Le Vosgien secoua la tête sans répondre.

— Vous nous avez déclaré vous-même, ajouta la veuve, qu'il n'y avait pas de danger...

— Pour ce que porte la schlitte, acheva Hubert, non, non ; les mauvais présages ne sont pas pour ceux que je conduis.

— Alors ils sont pour vous ?

— Possible.

— Avez-vous donc eu, comme votre père, des avertissements ?

— Possible.

— Lesquels ?

Hubert ne répondit pas sur-le-champ.

— C'est inutile à dire pour ceux qui n'ont point la foi, répliqua-t-il enfin.

— Bah ! je parie savoir ce que c'est, reprit madame Fournier en se retournant vers ses voisins de schlitte ; il aura trouvé sa cognée le tranchant entré dans la terre, ou entendu sur la montagne la fameuse menée d'Hellequin.

Le schlitteur fit un mouvement.

— Qu'est-ce que je vous disais ? continua la veuve en baissant la voix ; tous ces braves bûcherons ont la cervelle troublée de fantaisies diaboliques. Il semble que ce ne soit pas assez pour eux de lutter contre la misère, la fatigue et le danger ; ils rêvent encore une armée d'ennemis invisibles.

— Ce qui m'étonne, objecta une des voyageuses, c'est qu'après l'accident de son père, notre conducteur ait pu choisir la même profession.

— Et qu'il n'ait pas préféré vivre dans la plaine, ajouta sa voisine.

— Cette vie des coupeurs de bois paraît si rude !

— Et celle des laboureurs si douce !

— Ah ! vous pensez à maître Baptiste, notre jeune fermier de ce matin, s'écria madame Fournier.

— Vous le connaissez ? demanda la première interlocutrice.

— Par ses cousins, qui ont des terres près de notre village.

— C'est un gai compagnon, fit observer la voyageuse.

— Et un cœur d'or, ajouta la veuve : aussi j'espère avoir pu lui rendre ce matin un petit service.

— Au fait, ne vous ai-je pas vu lui remettre un billet ?

— Précisément, pour le notaire de Luvigny.

— M. de Bruat ? interrompit Hubert, qui avait tout entendu.

— Juste ! dit madame Fournier ; il doit y être allé sur-le-champ, vu que l'affaire pressait.

— Et cette affaire... reprit le schlitteur avec une sorte d'inquiétude, Madame la connaît ?

— Parfaitement, l'ami, répliqua la veuve ; seulement madame n'en parle pas, vu que Baptiste lui a demandé le secret.

Hubert ne répliqua mot ; mais son front se plissa et ses lèvres se serrèrent. Evidemment un soupçon douloureux lui était entré dans l'esprit.

Pressé sans doute de l'éclairer, il accéléra la course du traîneau qui se mit à glisser comme une avalanche le long de la ravine. Par instants, d'autres schlittes chargées de bois apparaissaient au penchant d'un des voytons qui sillonnaient en tous sens la montagne, arrivaient comme l'éclair, et passaient avec le cri d'avertissement ou le salut de bonne chance du conducteur. Madame Fournier et sa compagnie atteignirent ainsi rapidement le pied de la montagne, où elles se séparèrent du sagar, après l'avoir généreusement payé de sa peine.

Hubert reçut l'argent sans y prendre garde, tira sa schlitte à l'écart, et prit sur-le-champ le chemin de la ferme.

Lorsque Hubert arriva à la ferme, le jour touchait à son déclin ; la fête était dans tout son éclat, et la rakiotte faisait retentir la grange de ses aigres symphonies.

Le sagar s'arrêta, un peu embarrassé de faire son entrée au milieu du bal, et chercha du regard quelqu'un à qui il pût s'adresser.

Au même instant une jeune fille à demi-cachée derrière la meule de foin achevée le jour même, se retourna et l'aperçut ; c'était Charlotte qui venait de s'échapper de la fête pour soulager son cœur gonflé de larmes. Elle essuya rapidement ses yeux, refoula ses soupirs, tâcha de reprendre l'air calme et confiant qui donnait à son visage l'influence reposante d'un ciel serein, et s'avança vers son frère avec un sourire.

En la reconnaissant, Hubert fit un geste de satisfaction, courut à elle, et, sans prendre garde à son trouble, il lui demanda précipitamment et à demi-voix où était Baptiste. Charlotte lui répondit qu'il était rentré un instant pendant les danses, mais qu'il venait de repartir de nouveau.

— Et sais-tu où il est allé ? demanda le sagar.

— Je crois, balbutia la jeune fille, qu'il a pris... par la route de Luvigny.

— C'est cela, murmura Hubert ; il sera retourné chez maître Debruat.

— Le notaire ! répéta Charlotte dont le visage s'illumina ; le croyez-vous, mon frère?... Ah ! si c'était possible !

— J'en suis sûr, reprit Hubert avec agitation ; il doit lui remettre une lettre.

— Ah ! vous me rappelez ! interrompit la jeune fille qui fouilla dans son corsage ; on en a apporté une pour vous.

— Pour moi ? donne !

— Maintenant, je me souviens qu'elle est envoyée par le notaire.

Le sagar, qui avait parcouru le billet, ne put retenir une exclamation.

— Oui, s'écria-t-il, que l'enfer le confonde ! c'est bien de lui, et c'est ce que j'attendais ! les avertissements n'avaient pas menti ; la malédiction est sur moi.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demanda Charlotte effrayée.

— Ce qu'il y a ! répéta Hubert les dents serrées. Eh bien... tu ne devines donc pas, malheureuse ?... Il y a que nous sommes de ceux qui sèment du froment et ne récoltent que de la litière ! que tous nos efforts ne rapportent que fatigue, et toutes nos espérances que regrets ! Il y a que le notaire me refuse le fonds des Aunes... vu qu'il aura trouvé sans doute un meilleur fermier.

— Jésus ! encore un malheur ! dit Charlotte en laissant couler ses larmes, un peu pour le chagrin avoué par son frère, beaucoup pour celui qu'elle cachait elle-même.

— Oui, répéta Hubert qui relisait la lettre... Il me dit que je n'offre pas assez de garanties... que les terres pourraient souffrir entre mes mains... qu'il aime mieux les confier à un laboureur ! Oh ! je comprends, je comprends ; quelqu'un de ceux qui voulaient la ferme lui auront parlé contre moi !.. On lui aura répété que je n'avais ni argent, ni bonne volonté, ni vaillantise !... qui sait même si on ne m'aura pas fait une méchante renommée.

Charlotte se récria.

— Ah! qui pourrait avoir tant de mauvaiseté? dit-elle.

— C'est ce que je saurai, murmura Hubert en repliant la lettre et la glissant dans la poche de son gilet. Par les plaies du Christ! je connaîtrai mon ennemi.

— Mais comment? demanda la jeune fille.

— J'irai consulter la Marcou.

— Quand cela?

— Tout de suite.

Charlotte parut frappée d'un trait de lumière.

— J'irai avec vous, dit-elle; moi aussi je veux lui parler.

— En route alors, reprit le sagar.

Et, sans se retourner vers la ferme où la musique et les cris de joie continuaient à se faire entendre, il se dirigea avec Charlotte vers le village dont le clocher pyramidait au loin dans les brumes du soir.

La route se fit en silence. Hubert repassait dans son esprit tous ses projets formés et détruits. Il s'arrêtait

avec une complaisance amère sur son nouveau désappointement ; il en cherchait la cause et en désignait l'auteur ; il avivait sourdement sa colère en se promettant tout bas une vengeance qui pût le soulager enfin de tant d'échecs immérités. Charlotte, de son côté, pensait aux confidences d'Isabeau, passant tour à tour d'un doute à un autre, et ne pouvant ni repousser ni accueillir l'espérance.

Quand ils arrivèrent au village la nuit était close. Le sagar connaissait la cabane de la Marcou, et s'y rendit directement.

Elle était bâtie à l'écart, précédée d'une petite cour fangeuse que défendait un mur en pierre sèche, et désignée de loin par la carcasse d'une tête de cheval plantée au sommet du toit comme talisman ou comme épouvantail. La Marcou exerçait ostensiblement une profession étrange dont l'exercice est particulier aux Vosges, celle de *jeteuse de liards* : mais on la soupçonnait d'y joindre une sorcellerie moins innocente et enseignée par le démon. Les vieillards, qui avaient conservé le

souvenir des traditions, ne manquaient pas de faire remarquer qu'elle fuyait la société des femmes pour celle des *chépés* ; qu'on la voyait conduire sa vache à l'abreuvoir, un balai à la main, et qu'elle avait sur le visage les neuf signes du sabbat. Aussi Charlotte parut-elle un peu saisie en apercevant la cabane isolée. Elle ralentit le pas et demanda à demi-voix à son frère s'il n'était point bien tard pour consulter la sorcière: mais Hubert éprouvait une impatience mêlée de colère, qui l'aurait fait tout braver. Il continua sa route, sans répondre, traversa la cour et alla frapper à la porte de la Marcou.

Après un moment, une voix cria de l'intérieur :

— Entre, sagar ! Je t'attendais.

Hubert tressaillit, et sa sœur devint pâle.

— Elle vous a reconnu sans vous voir ! dit-elle tout bas.

— C'est preuve qu'elle saura me dire ce que je veux savoir, répliqua Hubert, chez qui la curiosité dominait l'effroi. Et il entra.

La Marcou était une vieille femme de grande taille, aux traits durs, et dont les cheveux gris retombaient épars des deux côtés de son étroit bonnet. Hubert la salua avec une politesse circonspecte.

— Te voilà enfin, dit la jeteuse de liards en fixant sur lui un regard perçant ; tu as eu grand'peine à venir consulter la Marcou.

— Faut croire que je n'avais rien à lui demander, répliqua le sagar, qui s'efforçait de garder son air d'assurance.

— Ou plutôt que tu avais peur pour ton âme, dit la vieille avec amertume ; car il y en a qui me soupçonnent de mauvaise magie... comme s'ils ne me voyaient pas fréquenter l'église, et comme si je n'avais pas chez moi les bonnes figures et l'eau sanctifiée !

En prononçant ces mots, elle indiquait du regard une image grossière collée au mur, près d'un de ces petits bénitiers de faïence surmontés d'une croix. Hubert s'inclina en signe de respect, mais parut embarrassé. La demande qu'il voulait faire à la Marcou rele-

vait bien un peu de ce qu'elle venait d'appeler la mauvaise magie, et il commença à craindre que la sorcière ne s'en tînt pour offensée. N'osant donc la faire de prime abord, il la pria, après quelques instants d'hésitation, de *jeter le liard* pour lui faire connaître le moyen de vaincre la mauvaise chance qui le poursuivait.

— Soit fait selon ton désir, dit la vieille, au nom de Dieu et en ta propre intention.

Elle referma alors la porte au verrou, prit un plat de terre qu'elle remplit d'eau, fit le signe de la croix, murmura quelques conjurations ; puis, la main gauche appuyée sur le balai et un genou en terre, elle se mit à murmurer à voix basse la litanie des saints, en jetant à chaque nom, dans l'eau consacrée, un liard qui lui rejaillissait dans la main. Enfin, au nom de saint Jean, le liard s'élança par-dessus son épaule, et alla rebondir à la muraille.

Aussitôt elle se redressa.

— Tu as la réponse, dit-elle à Hubert ; le liard t'or-

donne de faire un pèlerinage à la chapelle de Saint-Jean ; et, comme il a ressauté cinq fois, il t'avertit de présenter les cinq offrandes, c'est-à-dire la cire, la toile, l'argent, les œufs et les oignons.

— Est-ce tout? demanda le sagar.

— Sauf une messe que tu ajouteras au commencement de chaque saison.

Hubert la remercia, et lui mit dans la main une pièce d'argent. Le don était sans doute plus riche qu'elle ne s'y attendait, car ses trais durs s'éclairèrent, et elle sourit au frère de Charlotte.

— Bien, bien, dit-elle en faisant disparaître la pièce de monnaie ; celui qui récompense sera récompensé. Suis l'ordre du liard, et le mauvais sort qu'on a jeté sur toi s'en ira en fumée.

— C'est donc vrai qu'on me l'a jeté? demanda le sagar.

La vieille fit un signe affirmatif.

— Et que j'ai un ennemi qui me poursuit pour prendre tout mon bonheur?

— Tous les chrétiens en ont un, répliqua la sorcière.

— Mais on peut le connaître, ajouta Hubert plus bas ; vous avez ce pouvoir, la Marcou ?

Elle voulut protester.

— Vous l'avez, interrompit-il avec énergie ; l'anabaptiste qui est mort il y a un an vous a légué le miroir de magie où l'on peut voir celui qu'on cherche, voleur ou ennemi ! Laissez-moi y regarder, et ceci vous appartient.

Il présentait tout l'argent remis par madame Fournier et sa compagnie : les yeux de la vieille femme étincelèrent.

— Tout ! répéta-t-elle en allongeant ses doigts crochus comme des serres de vautour.

— Tout ! dit le sagar qui faisait sonner les pièces dans le creux de sa main.

— On ne peut te résister, mon fils, s'écria la vieille ; donne, donne !

— Quand j'aurai vu, répliqua Hubert qui retint l'argent avec une certaine méfiance.

— Viens donc, dit la Marcou ; mais là, au fond : le miroir ne peut être vu par deux êtres baptisés à la fois.

Elle entraîna le sagar aux pieds du lit, derrière un grand rideau de coutil bleu, tandis que Charlotte restait assise à la même place et toute saisie. Il y eut une assez longue pause pendant laquelle la sorcière se mit à murmurer des paroles confuses.

— Vois-tu ? demandait-elle par intervalle.

— Pas encore, répondit Hubert.

Mais tout à coup il poussa un cri :

— Je vois ! je vois ! dit-il. Ah ! damnation ! je m'en doutais.

— Ne le nomme pas, ou tout est perdu ! interrompit la sorcière.

— Non, non ! s'écria le sagar, vous avez raison ; mais je l'ai vu, j'en suis sûr ; c'est lui... Prenez, prenez la Marcou ! Ah ! j'en sais assez maintenant !

Il avait jeté l'argent dans le tablier de la vieille, et se précipita hors de sa cabane. Charlotte effrayée s'élança sur ses pas ; mais il avait déjà disparu.

Il courait vers Luvigny, dans une sorte d'égarement de rage, en murmurant des mots entrecoupés.

— Lui ! toujours lui ! répétait-il... Partout avant moi pour me dépouiller !... L'autre année, c'étaient les bois de la petite Combe qu'il m'enlevait... puis ça été l'entreprise de charroi pour la fabrique... aujourd'hui, c'est le fonds des Aunes ! .. En voilà assez !... Tant qu'il sera là, le mauvais sort me tiendra à la gorge... La Marcou l'a bien dit... Par la vraie croix ! il faut en finir !

Comme il prononçait ces derniers mots, il arriva devant la porte du notaire et heurta quelqu'un qui venait de passer le seuil. Son nom répété avec une expression joyeuse lui fit relever la tête : c'était le jeune fermier.

A sa vue il poussa un cri.

— Toi ! dit-il en serrant son bâton. Ah ! c'est le bon Dieu qui te met sur mon chemin ! D'où viens-tu ?

— Ne le voyez-vous pas, répliqua gaiement Baptiste ; je viens de chez M. Debruat.

— Payer la ferme du fonds des Aunes, n'est-ce pas? s'écria le sagar.

— Tiens ! vous savez la chose ! répliqua le fermier.

— Et tu as réussi ? demanda Hubert, la voix étranglée.

— Voilà le bail ! s'écria joyeusement Baptiste en agitant un papier plié en quatre.

Le coupeur de bois recula.

— Par le vrai Dieu ! tu n'en profiteras pas ! s'écria-t-il hors de lui.

Et, levant à deux mains son bâton de houx, il en asséna au jeune homme un coup terrible. Baptiste tomba tout étourdi.

Hubert allait redoubler, quand Charlotte se précipita entre eux avec un grand cri, et jeta ses deux bras au cou de son frère. Celui-ci fit un effort pour se dégager.

— Laisse, répétait-il, fou de colère; sur ta vie, laisse? Il faut que j'en finisse avec le brigand...

— Ecoutez-moi ! répondait la jeune fille qui conti-

nuait à le retenir... Hubert... malheureux ! que t'a-t-il fait ?

— Tu le demandes, s'écria le sagar, quand il vient de m'ôter ma dernière espérance... le bail du fonds des Aunes.

— Moi ! dit Baptiste qui revenait à lui. Hélas ! pauvre cher homme ! je vous l'apportais.

Le sagar se retourna.

— Que dis-tu là ? demanda-t-il en tressaillant.

— Je dis, reprit le fermier, qu'après avoir lu, par erreur, le billet qui vous refusait le fermage, j'ai heureusement rencontré une brave bourgeoise qui connaissait M. Debruat, et qui a consenti à lui écrire ; si bien qu'il m'a accepté pour caution, et que je courais vous porter votre titre de fermier du fonds des Aunes.

Il tendait le papier timbré à Hubert qui le prit machinalement, s'approcha de la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers laquelle brillait la lampe du notaire, et lut son nom en tête de l'acte.

Là où il avait soupçonné la concurrence achar-

née d'un voisin, il n'y avait eu que le zèle d'un ami.

Le reste se devine sans que nous ayons besoin de le dire. Après les témoignages de repentir du sagar, et le généreux pardon de Baptiste, tous deux regagnèrent la ferme, où l'explication se compléta. Le jeune homme avoua à Hubert que son dévouement, dans toute cette affaire, n'avait point été aussi désintéressé qu'il pouvait le croire, et qu'il avait surtout voulu, en servant le frère, s'assurer l'amitié de la sœur. Charlotte, saisie de ce bonheur inespéré, se jeta dans les bras du sagar, qui tendit les deux mains à Baptiste en maudissant la sorcière dont les mensonges avaient failli les perdre tous. Mais le fermier l'arrêta.

— Pardonnez-lui, dit-il doucement ; elle est vieille, elle est pauvre, et vous l'avez tentée ! La vraie cause de tout le mal est dans l'idée que les hommes peuvent connaître ce que Dieu a voulu cacher. Croyez-moi, mon frère, ne vous inquiétez plus de visions ni de sorcières ; contentez-vous de vivre honnêtement sous les

commandements du Maître du ciel et de votre conscience.

— Pour ma part, c'est ce que je ferai désormais, ajouta Charlotte en riant, ne fût-ce que pour éviter l'application du proverbe de la montagne, qui dit « qu'il faut moins se méfier des esprits que des gens qui n'en ont pas. »

LES

RAMASSEURS DE TRAINES

On donne le nom de *traînes* à ces menus bois qui forment la lisière des forêts : ajoncs épineux, cépées rabougries, branches de taillis desséchées ou rompues par le vent, et que l'usage permet aux pauvres de ramasser pour leur chauffage d'hiver.

Qui n'a rencontré, dans le voisinage des bois, quelque vieille femme chargée d'une de ces bourrées liées d'une hart de genêt, et se reposant à la pente de quelque fossé? Ce fardeau, qu'elle transportait avec grande

sueur et grande fatigue, avait demandé un long travail. Il avait fallu chercher l'un après l'autre ces rameaux de bois mort, les détacher avec la serpe, y joindre les broussailles qui bordent les fourrés, se déchirer à toutes les ronces et enfoncer dans toutes les ravines; car le ramasseur de traînes n'a droit qu'au glanage ; les rebuts seuls lui appartiennent; partout où l'arbre est vivant et de belle venue, il faut qu'il passe, s'il ne veut s'exposer aux réprimandes du garde. Mendiant de la forêt, il va prenant çà et là ce que le maître dédaigne, et picorant, pour les noires soirées de décembre, un peu de lumière et de chaleur.

Il faut avoir vu ce fagotage du pauvre dans les bois pour bien comprendre la fable du bûcheron appelant la mort à son secours. Rien de triste comme ce labeur solitaire, au milieu des grands arbres qui entrechoquent leurs branches décharnées, et de ce profond silence interrompu par les seuls coups d'une serpe ébréchée. Le vent gémit sourdement dans le couvert; une bruine glacée pleure le long des troncs ; la terre détrempée

s'enfonce sous les pieds du fagoteur épuisé; et s'il s'asseoit un instant, à bout de vigueur, s'il cherche à l'horizon le toit de sa cabane pour reprendre courage, il n'aperçoit que les sombres voûtes de la forêt qui s'entre-croisent et se succèdent, ou les longues avenues désertes au bout desquelles s'encadre un coin de ciel pluvieux.

Le hasard nous conduisit, il y a quelques années, dans un carrefour de *vente* où nous rencontrâmes deux de ces ramasseuses de traînes qui fagotaient en commun. C'étaient des femmes déjà vieilles (deux sœurs, comme nous l'apprîmes bientôt), venues là de leur hameau, éloigné de plus d'une lieue, pour se procurer le bois de la semaine.

La plus jeune se plaignait amèrement de sa misère et de sa fatigue, tout en tordant les branches vertes dont elle se préparait à lier une énorme bourrée.

— Allez donc, jour de malheur ! disait-elle, parlant à la plus vieille comme si elle se fût parlé à elle-même. Rien n'y manque, ici et là-bas ! Dans la futaie, c'est la

pluie qui vous gèle ; au logis, c'est la faim qui vous talonne. Pourrais-tu me dire, toi, pourquoi nous sommes nées ?

— Tu le sais bien, répondit doucement l'autre, qui continuait à élaguer les branches mortes : nous sommes nées pour faire de notre mieux ce que la nécessité nous commande.

— Et si je ne veux pas, moi ? reprit aigrement la première ; est-ce que j'ai demandé de vivre ! Je ne suis donc pas la fille de Dieu, comme les autres, pour qu'il me traite si durement ?

— Dieu ne prend pas notre conseil, fit observer la vieille femme d'un accent pénétrant ; il voit le monde de son œil, et il a tout réglé selon sa sagesse, tandis que nous autres nous ne savons rien. Crois-moi, pauvre fille, apaise ton cœur ; ne te révolte pas contre ce qui doit être, et puisque nous sommes venues au bois pour fagoter, achève paisiblement ton ouvrage ; le Maître fera le sien.

Elles continuèrent à discuter ainsi quelque temps,

l'une toujours en plainte, l'autre toujours soumise, et toutes deux me prenant à témoin pour s'appuyer de mon avis.

Cependant le fagot avait été achevé et chargé sur les épaules de la vieille. Je les suivis en les interrogeant. Leur histoire n'avait rien qui la distinguât de mille autres histoires. L'aînée était veuve, la jeune avait vieilli dans le célibat ; toutes deux se trouvaient pauvres, sans famille, et vivant, comme les oiseaux du ciel, de ce que chaque jour apportait à leur faim. Celle qui avait été épouse et mère acceptait silencieusement la dure épreuve, et portait la vie comme son fardeau de *traînes*, avec une vaillante patience ; l'autre, au contraire, sevrée de toutes les joies, semblait retourner sans cesse vers la terre un regard irrité, et lui réclamer une part d'héritage dont elle se sentait frustrée.

Nous atteignîmes, en causant, la lisière du bois.

Comme nous nous engagions dans le chemin creux qui conduisait au village, trois enfants, dont l'aîné pouvait avoir sept ans, vinrent à notre rencontre.

Chacun d'eux portait serré contre sa poitrine un petit paquet de menues branches glanées, brin à brin, sur la route.

Dès qu'ils aperçurent les ramasseuses de traînes, tous trois accoururent, et se mirent à recueillir les fétus qui tombaient de loin en loin du fardeau de la vieille femme.

Je lui demandai ce que c'était que ces enfants.

— De pauvres orphelins, dit-elle avec compassion ; leur grand'mère prenait soin d'eux ; mais voilà six mois que ses pieds refusent de marcher et qu'elle est clouée sur la paille, si bien qu'à cette heure ce sont les petits qui la soignent, vous comprenez comment ! Ça n'a rien, et ça vit d'aventure, sous la garde de la Providence. Les voisins donnent tantôt un morceau de pain, tantôt une poignée de farine ; et, vu que les innocents sont encore trop petits pour aller au bois, ils ramassent, comme vous voyez, les restes des pauvres gens.

En parlant ainsi, la bonne vieille feignait de recharger son fardeau, et faisait tomber quelques branches

que les enfants se hâtèrent de relever. Elle me regarda en souriant.

— Monsieur voit qu'on a ses pauvres, dit-elle à demi-voix; les chères créatures se chaufferont ce soir!

Et, tout en continuant, elle se mit à briser, dans le fagot, les rameaux à portée de sa main, et à les semer sur la route, tandis que sa sœur, complice du généreux subterfuge, ramassait elle-même les débris et les remettait aux enfants.

Toutes deux continuèrent ainsi jusqu'au bout du sentier, où les trois petits se préparèrent à rejoindre leur cabane. La plus jeune sœur réunit alors leurs *glanes*, et, voyant que tout pouvait tenir dans ses deux mains :

— Eh bien donc! les innocents n'en auront pas pour une flambée, dit-elle. Sur mon baptême, Jeanne, ce serait pitié de les renvoyer ainsi chez leur mère-grand ; voyons, pas de ladrerie, jetez votre fascine à terre, que nous leur fassions une part.

La veuve ne se le fit point redire ; le fagot fut délié,

et la jeune sœur fabriqua elle-même une fascine proportionnée à la taille du plus grand des garçons ; elle la lui chargea sur l'épaule, lui recommanda d'en être ménager, et le renvoya avec un souhait d'heureuse santé pour la malade.

Cette bonne action sembla dissiper sa sombre humeur. Elle prit à son tour le fardeau, l'enleva en s'aidant de la serpe, et dit avec une gaieté ironique :

— C'est pourtant vrai que l'on est récompensé du bien qu'on fait aux pauvres ! Voilà que la bourrée qui vous faisait souffler d'ahan ne me pèse presque plus rien.

— Ce n'est pas seulement la bourrée qui est plus légère, lui dis-je à demi-voix, c'est aussi votre cœur que la bonne action contente et soulage.

Elle s'arrêta court, me regarda fixement, et s'écria d'une voix très-émue :

— Ah ! Jésus, vous dites, comme ma sœur, monsieur, et je crois que vous avez raison. Ce que c'est ce-

pendant! pour ne pas tant sentir sa misère, il suffit de faire l'aumône.

Je me suis souvent rappelé depuis ce mot simple et touchant. Oui, la joie de secourir les autres nous fait oublier nos propres privations. Comment ne pas se trouver riche quand on peut donner?

Aussi, quelle générosité parmi les pauvres! Comme ils sont prompts à acheter, par le sacrifice d'une part de ce qu'ils possèdent, cette joie de protéger qui semble interdite à leur indigence! Lorsque le choléra-morbus décimait la population de Paris, un ouvrier et sa femme furent frappés presque en même temps, et laissèrent un jeune enfant encore au berceau. Un voisin, qui n'avait lui-même d'autres ressources que son travail, se présenta pour l'adopter. Des gens dont la prudence paralysait la pitié lui firent quelques observations.

— Bah! dit l'ouvrier en prenant l'orphelin dans ses bras, *je ne risque jamais que la moitié de mon pain?*

Oui, *la moitié du pain* de chaque jour, voilà ce qu'il est facile de sacrifier; mais ce que nous ne compromet-

tons point aussi facilement, ce sont nos habitudes fastueuses, nos ruineux caprices, nos futilités opulentes. On partage, sans trop de peine, sa pauvreté ; on est économe de sa richesse.

LE

CORNET DE L'ÉPICIER

C'était un de ces populeux et charmants villages si nombreux dans les environs de Paris, mélangés de maisonnettes de laboureurs et de villas élégantes bâties à la lisière du bois, parmi les vignes et les vergers. Le soleil du matin égayait la petite place couverte de moineaux effrontés qui se disputaient les graines égarées dans la poussière ; les ménagères, en manteau de nuit, allaient de seuil en seuil pour les causeries et les provisions du matin. On voyait s'ouvrir successivement les petites

boutiques établies çà et là, et les marchands suspendre lentement à leurs étalages les échantillons destinés à attirer les chalands.

L'un d'eux avait déjà tout mis en place, et, debout à sa porte, il regardait les bras croisés ses voisins moins diligents.

C'était un jeune marchand aux mouvements prompts et à la mine éveillée, dont l'enseigne portait ces mots, écrits en majuscules dorées : DENRÉES COLONIALES.

L'épicier (puisqu'il faut l'appeler par son nom) était établi depuis peu dans le village. Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir la nouveauté des marchandises exposées, la splendeur de la devanture récemment enjolivée d'arabesques, et l'éclat immaculé du comptoir. Aussi échangeait-il à peine avec quelques-uns des passants un salut de connaissance, et nul ne s'arrêtait pour s'informer, selon l'usage, de la manière dont il avait passé la nuit.

Aristide Giraud (c'était le nom de notre jeune marchand) eût peut-être pris son parti de n'avoir point à

rendre compte aux voisins de sa santé ou de son sommeil, mais il se résignait plus difficilement à la solitude de sa boutique. Appuyé contre le chambranle de la porte d'entrée, il promenait sur la place un regard impatient, et voyait tout le monde passer devant son épicerie sans s'arrêter. Comme, lassé d'attendre, il allait rentrer, une main lui saisit brusquement le bras; il se retourna, et reconnut un ancien compagnon d'apprentissage qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années.

Alexandre Crépin portait un de ces costumes excentriques habituels aux bons vivants de second ordre : chapeau de feutre négligemment bosselé, cravate à nœud hardi, paletot étriqué garni de boutons gigantesques, large pantalon tombant en spirales sur des guêtres de coutil rayé, badine microscopique à tête d'agate. Bien qu'il n'y eût jamais eu de liaison particulièrement intime entre lui et Giraud, celui-ci, que son isolement avait préparé à l'expansion, l'accueillit à bras ouverts. Il le força à entrer dans son arrière-boutique,

tandis que le jeune garçon qu'il avait pris pour aide le remplaçait au comptoir.

— Eh bien, lui dit Crépin, lorsqu'ils furent assis, te voilà donc établi, mon vieux ! et à la satisfaction de tout le monde, à ce qu'il me semble ; car je viens de parcourir vos six rues : ton magasin d'épicerie est le plus resplendissant de l'endroit.

— Attendu qu'il est le seul, fit observer Giraud.

— Alors tu dois avoir trouvé ici le Pérou ?

— J'ai peur d'avoir trouvé le chemin de l'hôpital.

— Comment ça ?

— Par la raison qu'on ne vend rien. Depuis plus d'un mois que j'ai accroché mon enseigne, toutes mes denrées sont encore là.

— Ah ! diable ! on ne consomme donc pas dans le pays ?

— Beaucoup, au contraire : nous avons un hôtel, des restaurants, des cafés, sans parler des maisons bourgeoises ; mais tous ont l'habitude de se fournir à Paris.

— Il faut leur offrir tes services.

— Crois-tu que je n'y aie point pensé ? Ils ont répondu que leurs provisions étaient faites, qu'ils verraient plus tard ! Ici, vois-tu, on prend son temps pour toutes choses, on veut connaître les gens ; il faut attendre les pratiques comme on attendrait que le pepin devienne un pommier.

— Et ça ne te va pas, à toi qui as l'habitude de tout faire à la vapeur, dit Crépin en riant ; je me rappelle que quand nous étions ensemble chez le père Devilliers, tu voulais être arrivé avant de partir. A propos de ça, j'espère qu'il t'a ouvert un crédit, le père Devilliers ?

— J'y comptais du moins, d'après les souvenirs que j'avais laissés dans la maison et les propositions de service qui m'avaient été faites, répondit Giraud un peu amèrement ; au moment de m'établir, j'étais allé consulter au Havre M. Devilliers, qui m'avait réitéré ses promesses. Là-dessus, je suis venu ici, sûr que sa maison me ferait des avances en marchandises ; mais voilà un mois que j'ai écrit pour demander une livraison et

que je ne reçois aucune réponse. Il paraît qu'en réfléchissant l'ancien patron a jugé prudent de ne pas m'aider.

— Procédé connu ! dit Crépin en allumant un cigare. Les promesses, vois-tu, mon petit, ça ressemble aux festins de théâtre : de loin on croit voir des poulardes truffées et des pâtés d'alouettes, et quand on approche ce n'est que du carton verni. Mais voyons, sois franc, cadet ; ce ne sont pas seulement les promesses du père Devilliers qui t'ont décidé à t'installer dans le pays. Si je n'ai pas la mémoire trop rouillée, tu avais par ici une famille de connaissance, laquelle était ornée d'une fille pas trop mal venue que tu désirais adjoindre à ton établissement,

— Mademoiselle Garot.

— C'est cela, Rosalie Garot, pour qui tu faisais des acrostiches, aux jours fleuris de notre adolescence... Eh bien, voyons, le projet tient-il toujours ? Prépare-t-on le trousseau de la mariée ? Faut-il imprimer les billets de faire part ?

— Demande à la famille, puisque tu la connais, répondit Giraud brusquement ; quant à moi, je ne puis rien te répondre.

— Pourquoi cela, mon fils ?

— Parce qu'on ne m'a ni refusé ni accepté, et qu'on veut du temps pour se décider.

Crépin éclata de rire.

— Décidément, mon pauvre camarade, tu vis ici sous le régime du provisoire ! s'écria-t-il ; bonheur, crédit, fortune, tout est remis à huitaine, et la huitaine n'arrive jamais. Ah çà ! mais comment t'arranges-tu de ces ajournements, toi qui voulais autrefois que le lendemain arrivât la veille ?

— Comment ? répéta Giraud, ne le vois-tu pas ? Je me désespère, je me ronge le cœur et le cerveau ; je suis ici comme saint Laurent sur son gril, sans pouvoir même obtenir de mes bourreaux qu'ils me retournent. Aussi ma patience est bien près d'en avoir assez, et un de ces jours j'envoie l'épicerie avec les vieilles lunes.

— Ah ! ah ! dit Crépin en le regardant, tu en es donc là ? Eh bien, si tu veux vraiment ne pas continuer à faire des cornets et à peser de la cassonnade, je puis t'offrir quelque chose.

— De quoi s'agit-il ? demanda Giraud, dont les yeux étincelèrent.

— Tout simplement de courir à la fortune sur un wagon qui voyage à pleine vapeur, au lieu de la chercher dans une carriole attelée d'escargots. Mais il serait trop long de t'expliquer la chose à jeun ; commençons par déjeuner ; tu sauras tout entre la côtelette et le café.

Le jeune épicier envoya chercher ce qui était nécessaire au restaurant voisin, et se mit à table avec Crépin, qui, après avoir consciencieusement prouvé son appétit, lui communiqua son projet. Dégoûté de l'essai de plusieurs professions dans lesquelles il avait mangé la meilleure part de son patrimoine, l'ancien apprenti épicier venait de s'affilier à une de ces compagnies californiennes formées pour la recherche de l'or. Une

troupe d'émigrants partait dans quelques jours pour San-Francisco, avec un ingénieur, des ouvriers, un comptable, et tous les engins nécessaires à l'exploitation des sables aurifères. D'après les appréciations les plus modérées, chacun d'eux devait faire fortune en trois ans.

Crépin, qui savait par cœur son roman californien, raconta à Giraud tout ce qu'il avait lu ou entendu dire. Outre la récolte de l'or, que l'on ramassait à la pelle, le nouvel Eldorado offrait aux travailleurs mille moyens de s'enrichir. Les forgerons et les menuisiers gagnaient 80 francs par jour ; les barbiers ne rasaient pas à moins d'un dollar (5 fr.) ; le plus maladroit domestique se louait deux mille écus ; les marchands comptaient chaque soir leurs bénéfices par centaines de francs ; il fallait, en un mot, autant d'efforts dans ce bienheureux pays pour ne pas être millionnaire, que partout ailleurs pour le devenir.

Les récits du futur Californien enflammèrent l'imagination du jeune épicier, qui avait toujours aimé les

tâches promptement accomplies. Il comparait son industrie, si lente à prospérer et d'un si minime résultat en cas de succès, à ces triomphantes réussites dont parlait Crépin. Plus celui-ci multipliait les détails et les anecdotes, plus son auditeur prenait en haine sa situation. Enfin, le dépit de ne pouvoir partager de si merveilleuses chances lui fit rompre l'entretien.

— Parlons d'autre chose ! s'écria-t-il en frappant la table du poing ; à quoi bon me faire venir l'eau à la bouche et me montrer un festin dont je ne dois rien manger ?

— Qui t'en empêche ? répliqua Crépin.

— Tu me le demandes ! reprit Giraud ; ne viens-tu pas de me dire qu'il fallait quelques milliers de francs pour émigrer avec vous ?

— Sans doute.

— Et ne vois-tu pas que j'ai transformé tout ce que je possédais en pains de sucre et en paquets de chicorée ?

— Eh bien, transforme ta chicorée et ton sucre en écus.

— Comment cela ?

— En faisant tout vendre pour cessation de commerce. Tu rentreras à peu près dans le prix d'achat des marchandises, et, une fois redevenu maître de ton capital, nous filerons ensemble vers la terre de l'or. Allons, Criquet, une brave résolution ! la fortune t'appelle de l'autre côté de l'eau ; ne la laisse pas s'égosiller. Dans trois ans nous reviendrons avec des économies qui nous permettront d'avoir un cuisinier et de prendre équipage.

Malgré sa nature vive et impatiente, Giraud hésita ; mais Crépin lui donna tant et de si bonnes raisons, il opposa si éloquemment la longue attente et les éternels efforts de sa profession actuelle aux rapides et splendides résultats d'une expatriation de quelques années, que le jeune marchand ne put résister plus longtemps. Gagné par cette maladie qui dépeuplait alors les États-Unis d'Amérique, et à laquelle on avait donné le nom de *fièvre de l'or*, il se décida à abandonner son modeste commerce pour courir les chances de ce pays des *Mille et une nuits*.

Une fois la résolution prise, Giraud ne voulut ni compromis, ni retard. Profitant de l'absence de Crépin, qui l'avait quitté pour deux ou trois visites à faire dans le village, il écrivit au commissaire priseur chargé des ventes aux enchères. Quelques jours suffisaient pour tout terminer, et dès lors il se trouvait libre.

Il ne voulut point s'interroger trop scrupuleusement sur les conséquences d'une décision si subite, se demander la part que pouvaient y avoir l'entraînement et le dépit, savoir s'il ne regretterait point la paisible condition à laquelle il allait renoncer, et les espérances d'une union depuis longtemps désirée. Poussé par sa fatale impatience, il cacheta la lettre, la remit au garçon pour qu'il la jetât sur-le-champ à la poste, et revint lui-même prendre sa place accoutumée au comptoir.

Livré à ce trouble intérieur qui accompagne toutes les grandes résolutions, il commença à préparer de vieux papiers de rebut et à les tourner en cornets.

Tandis que ses doigts remplissaient machinalement

cet office, ses yeux s'arrêtaient par instant sur les feuilles dépareillées, lisant quelques mots avec distraction, et son esprit continuait à examiner son projet.

— Tout est mieux ainsi, pensait-il ; au lieu de rester ici, attendant les chalands comme le pêcheur qui tend sa ligne tout le jour pour prendre quelques goujons, je vais là-bas tendre mes filets en pleine mer et amener le poisson à brassée. Nous verrons ce que diront les bourgeois du pays, qui ne daignent point m'honorer aujourd'hui de leur pratique, quand je reviendrai millionnaire ! Et M. Devilliers, qui ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit... J'irai lui porter ma carte de visite en calèche... Peut-être que la famille Garot et mademoiselle Rosalie auront alors fini leurs réflexions... Reste seulement à savoir si je n'aurai point fait les miennes !...

Et tout en se parlant ainsi à lui-même, avec plus de dépit que de satisfaction, Giraud défaisait le cornet qu'il venait de rouler, et lisait sans y penser. Mais cette fois ses yeux, retenus par l'étrangeté de certains mots, s'ar-

rêtèrent malgré eux ; ils appelèrent, pour ainsi dire, l'intelligence à leur secours, et l'attention du jeune homme se reporta vers la page imprimée, d'abord vague, puis plus intense, et il lut à demi-voix ce qui suit :

« Meng-Tseu dit : Dans les œuvres humaines, il faut faire ce qui est raisonnable, sans jamais en précipiter l'accomplissement. Gardez-vous de ressembler à l'homme de l'État de Soung.

» Il y avait dans l'État de Soung un laboureur qui se désolait de ce que ses blés ne croissaient pas, et il alla les arracher à moitié pour les faire croître plus vite. Le soir, il s'en revint, l'air accablé, et dit à sa famille : Aujourd'hui j'ai eu beaucoup de fatigue, car j'ai aidé nos blés à croître. Ses fils accoururent avec empressement pour voir ces blés ; mais toutes les tiges étaient déjà desséchées.

» Ceux qui dans le monde n'ont pas, comme ce laboureur, la folie d'*aider leurs blés à croître,* sont bien rares. »

Giraud resta pensif. Il relut une seconde fois, puis

une troisième, et, à chaque lecture, l'historiette du disciple de Khoung-Tseu (Confucius) le rendait plus pensif. Lui aussi ne ressemblait-il pas au paysan de Soung? L'impatience que lui causait la croissance de la moisson, et le désir de hâter l'avenir, ne le poussaient-ils point à quelque essai hasardeux ? N'allait-il pas se ranger parmi ceux qui *aident la croissance de leurs blés*, et ne s'exposait-il pas à voir, comme les fils du paysan, les tiges prématurément desséchées ?

Dans ce moment, le garçon, qui était allé chercher sa veste et sa casquette, traversa la boutique avec le billet destiné au commissaire priseur. Giraud hésita un instant, puis le rappela et reprit la lettre.

— Après tout, se dit-il, rien ne presse à ce point.

Et il se remit à faire des cornets.

Sa résolution était quelque peu ébranlée ; il plaidait les deux causes devant le tribunal de sa raison, qui n'avait point encore porté de jugement ; cependant elle penchait toujours pour l'émigration vers la terre d'or.

Sur ces entrefaites, le facteur arriva avec une lettre

qui portait le timbre du Havre. Giraud reconnut l'écriture de son ancien patron, et l'ouvrit précipitamment. M. Devilliers lui répondait sur un ton de protection cordiale. Il expliquait comment son absence l'avait empêché d'écrire plus tôt, annonçait l'envoi des marchandises demandées, promettait de nouveau son appui au jeune marchand, et accordait les termes et les remises sollicités par lui.

Cette bonne fortune inattendue augmenta les incertitudes de l'épicier. Les conditions que lui faisait le négociant du Havre étaient évidemment pour lui un sérieux avantage ; mais restait toujours la difficulté de s'assurer une clientèle. Il repassait dans sa mémoire les chiffres insignifiants de sa vente depuis plus d'un mois que son étalage appelait en vain les chalands, lorsque son voisin le cafetier entra.

Surpris le dimanche précédent par un nombre inusité de consommateurs, il s'était trouvé au bout de ses provisions, et avait dû prendre chez le nouvel épicier quelques marchandises qu'il venait payer. Il compli-

menta Giraud sur leur qualité, parut satisfait des prix, causa assez longtemps avec le jeune marchand, et finit par lui déclarer qu'il s'adresserait désormais à lui pour tout ce qu'il lui faudrait.

— Les autres y viendront aussi, ajouta-t-il ; mais on ne quitte pas ses habitudes comme un vieil habit ; laissez-leur le temps de s'apercevoir qu'il y a commodité et profit à s'adresser à vous. L'expérience a beau arriver lentement, tôt ou tard elle arrive. On commence à vous connaître dans le pays : on voit que vous êtes un garçon honnête, laborieux et de bon voisinage. Ne vous inquiétez pas de l'avenir ; Paris n'a pas été bâti en un jour.

Le cafetier partit sur cette réflexion populaire, et le laissa plus perplexe que jamais. Décidément les circonstances semblaient s'être donné le mot pour combattre sa première résolution. Incertain et soucieux, il continuait à tourner ses cornets, tout en jetant, de loin en loin, un regard sur le fragment du philosophe chinois. Crépin le trouva dans cette lutte de crainte et d'espérance.

Le futur Californien revenait de visiter quelques connaissances, parmi lesquelles se trouvait la famille Garot. On l'avait beaucoup interrogé sur Giraud, que l'on paraissait avoir en véritable estime, et il avait appris, dans la conversation, qu'un riche mariage venait d'être refusé pour Rosalie.

—Je crois qu'au fond les braves gens pensaient à toi, ajouta-t-il ; car, au premier mot de ton projet de départ, ils se sont récriés, et la jeune fille a changé de figure. Ils ne l'avaient ajourné que pour se faire valoir et dicter les conditions ; mais, ma foi ! ils en seront pour leurs frais. Qu'ils cherchent ailleurs un gendre ; pour le quart d'heure tu ne veux épouser que la fortune. Voyons, un petit verre, et je repars.

Giraud lui versa le petit verre sans répondre. Cette dernière découverte avait pour lui plus d'importance que tout le reste. L'union dont Crépin lui laissait entrevoir l'assurance avait été l'ambition de toute sa vie : c'était bien plus que la fortune, c'était l'affection partagée: la joie de la famille, tous les trésors du foyer do-

mestique ! Aussi laissa-t-il son aventureux compagnon vanter de nouveau ses opulentes espérances, et lui assigner un prochain rendez-vous pour faire en commun leurs derniers arrangements de départ. Sans rien dire du changement qui s'était opéré en lui, il le vit partir et attendit avec impatience la fin de la journée pour se présenter chez les Garot.

Mais il n'eut point à attendre si longtemps. Le père de Rosalie, inquiet de la nouvelle annoncée par Crépin, arriva bientôt lui-même à la boutique du jeune marchand. Ils eurent une franche explication, à la suite de laquelle la demande de Giraud fut définitivement agréée et le mariage convenu pour l'hiver suivant.

Depuis, grâce à l'attente et à la patience, tout ce dont le jeune marchand avait désespéré s'est peu à peu accompli. L'expérience l'a rendu sage, et chaque fois qu'il rencontre quelqu'un trop pressé de jouissance ou de réussite, il ne manque jamais de lui raconter l'historiette de Meng-Tseu, en appuyant sur sa conclusion, qu'*il faut laisser au blé le temps de pousser.*

A quoi il ajoute, en souvenir de la plus importante épreuve de sa vie, que l'homme prudent doit toujours mettre entre le projet et l'exécution *le temps nécessaire pour rouler quelques douzaines de cornets.*

LE

BOUVREUIL DU PÈRE MARC

D'autres entreprendront l'histoire des grandes nations ou la biographie des hommes illustres ; ils vous diront les noms des dynasties égyptiennes et ce que faisaient Cyrus, Alexandre ou César ; historiographe plus modeste, je ne veux aujourd'hui vous parler que du bouvreuil de mon voisin.

C'est *Primevère*, doux nom qui lui fut donné parce que ses chants semblaient parler de bois, de fleurs, de rayons de soleil, de tout ce qui annonce le printemps.

Hier encore il était là sous mon balcon, suspendu à la fenêtre du pauvre tailleur; il faisait l'orgueil et la gaieté du père Marc. — C'est mon enfant! disait le vieil ouvrier en montrant l'oiseau avec un de ces sourires qui font penser à des larmes.

Car il en avait eu un autre, une fille qui maintenant repose au cimetière! J'avais entendu clouer sa bière, j'avais vu le père Marc la conduire à la fosse, en deuil et tête nue; puis reprendre sa place sur l'établi devant la fenêtre ouverte, entre deux pots de giroflées qui se mouraient!

C'était toujours le même zèle au travail, la même bienveillance polie : si je le rencontrais par hasard sur le palier, il se rangeait en saluant :

— Monsieur se porte bien ?... Que Monsieur prenne garde aux marches, l'escalier vient d'être ciré... Il va pleuvoir, Monsieur devrait prendre son parapluie.

Mais rien au delà ; plus de rires ni de chants dans le ménage désert. Un matin, j'étais à la fenêtre regardant vers la cour; le père Marc descendait, son mor-

ceau de pain sec sous le bras; il allait, selon l'habitude, acheter chez la fruitière les deux sous de fromage qui faisaient son déjeuner. Un petit paysan se tenait sous la porte cochère, un nid défait à la main. Il avait vendu l'un après l'autre les trois plus beaux oiselets de la nichée; un seul restait, mais si déplumé, si grelottant, que tous ceux qui avaient regardé étaient repartis en disant : « Il va mourir. » Le père Marc s'approcha à son tour. Je ne sais ce que put lui dire ce pauvre nid éparpillé et cet orphelin sans plumes; mais je vis l'argent du déjeuner passer dans la main du petit paysan, et les deux abandonnés disparurent ensemble.

Plusieurs jours se passèrent; je ne pensais plus à l'oiseau, lorsqu'un matin, en m'appuyant au balcon, j'entendis un gazouillement faible encore, mais si gai que je me penchai pour voir. Le père Marc était à sa fenêtre, faisant de la main gauche un nid à l'oiseau et de l'autre lui donnant la becquée.

En m'apercevant, il s'excusa de ne pouvoir ôter son bonnet.

— Serait-ce l'oiseau de l'autre jour ? demandai-je étonné.

— C'est lui, répliqua le tailleur ; que Dieu le bénisse ! J'espère à cette heure qu'il vivra.

Et il a vécu toujours plus joyeux ; et peu à peu ses chants ont semblé égayer de nouveau le pauvre logis. Le père Marc s'est fait le précepteur et l'ami de Primevère, qui rien qu'au son de sa voix battait des ailes, accourait aux bords de la cage et passait la tête à travers les barreaux.

Le bouvreuil était devenu la merveille du quartier. Chaque jour les spectateurs se succédaient devant sa cage, comme autrefois au dîner du roi. D'abord c'étaient les écoliers qui se le montraient l'un à l'autre en racontant ses prouesses ; puis les petites filles apportant quelque friandise et l'appelant de leur plus douce voix ; enfin le vieux célibataire du troisième qui ne manquait jamais de s'arrêter pour raconter l'histoire de son défunt serin. Brave père Marc ! comme il jouissait du triomphe de Primevère ! d'autant que ce triomphe il le

savait mérité. Chaque jour il pouvait constater les progrès de l'oiseau. Tout ce qu'il voulait lui enseigner était compris et retenu. Le bouvreuil avait oublié son chant rustique pour répéter les airs qu'il entendait siffler à son maître. Enfin telle devint la célébrité de Primevère que le père Marc crut qu'il ne pouvait le laisser plus longtemps dans sa pauvre cage; il fallait au personnage une maison digne des visiteurs.

Voilà donc le tailleur qui fouille au fond de ses tiroirs et qui se met, comme on dit « à battre le rappel des gros sous. » Tous furent réunis; il fallut même convoquer le ban et l'arrière-ban. Mais aussi le père Marc revint-il un beau jour, avec la cage la plus splendide qu'il m'ait été donné de voir.

Ce n'étaient que barreaux délicatement tournés, fils de fer ornés de perles de verre, filigranes argentés, mangeoires de porcelaine et augettes de cristal; un empereur de la Chine n'eût rien désiré de mieux.

La grande porte de ce palais fut ouverte, et on introduisit l'oiseau. Mais, ô désappointement! loin de

paraître satisfait de sa nouvelle demeure, Primevère se mit à voleter çà et là d'un air effrayé, se heurtant aux barreaux et s'efforçant d'échapper à sa brillante prison.

— C'est un premier moment à passer, se dit le père Marc ; vous verrez que demain il chantera son *Te Deum* de joie.

Mais ni le lendemain ni les jours suivants les chants ne recommencèrent. L'oiseau dépaysé restait sur son perchoir muet et triste. En vain son maître multiplia autour de lui les massepains, les épis de millet ; Primevère regardait tout d'un œil languissant.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi. La tête basse, les plumes hérissées et l'œil éteint, le bouvreuil se laissait mourir en silence. Le père Marc n'y tint pas longtemps. Il rouvrit à l'oiseau la porte de son Louvre, en rapprochant la vieille cage encore garnie de ses mourons jaunis. A sa vue Primevère se redressa, un souffle sembla soulever ses ailes; il se précipita vers son ancienne demeure, et, s'élançant aux barreaux, il fit

entendre tout à coup une modulation éclatante. Le goût de la vie lui était revenu ; en retrouvant ses habitudes il reprenait ses chansons. Jamais sa voix n'avait retenti si modulée et si sonore ; elle remplissait la petite chambre du pauvre tailleur. Repassant l'un après l'autre tous ses airs connus, il semblait épuiser toutes les mélodies de la joie et du printemps. Plus sage que tant d'hommes, il avait refusé l'opulence pour conserver sa vie paisible et son modeste asile ; il chantait, dans son langage, les beaux vers de Virgile : « Heureux qui dort sous le toit où il est né et voit les épis mûrs de son doux royaume ! »

Cher oiseau, dont la sagesse m'est tant de fois revenue à la mémoire pour m'éclairer ou me raffermir, ah ! que n'as-tu pu communiquer à tous l'amour de la simplicité, le besoin de la modération ! Pourquoi ton chant joyeux qui monte au ciel n'est-il pas compris de ceux qui passent ? Il semble dire à tous :

— Resserrez vos désirs dans les limites de votre domaine ; c'est la modération des vœux qui fait l'abon-

dance des ressources ; *il faut à l'homme peu de chose et pour peu de temps.*

Voilà ce que la voix de Primevère me répétait encore il y a quelques jours; mais j'ai cessé de l'entendre : l'oiseau est parti pour ne plus revenir.

Depuis quelques mois déjà le travail avait diminué pour le père Marc; puis enfin il a cessé. Le vieux tailleur a dû accepter l'occupation qu'on lui offrait, loin d'ici, chez un maître. Il part au point du jour et ne rentre qu'à la nuit close, si bien que Primevère ne le voyait plus. L'oiseau s'est vraisemblablement attristé, car, il y a quelques jours, j'ai trouvé sous l'escalier le vieux tailleur sa cage à la main. J'ai salué Primevère en félicitant mon voisin d'avoir un si joyeux ami qui lui tenait lieu de société et de famille.

— C'est-à-dire, a-t-il répliqué, qu'il m'en tenait lieu autrefois. Tout le jour, pendant que je tirais l'aiguille, il *me causait* gentiment, et quand venait l'heure du dîner j'avais de la musique comme les princes. Mais à cette heure tout est changé, ! Dès que je suis debout

il faut partir, et je ne reviens qu'après le soleil couché, si bien que lorsque je sors, Primevère n'est point encore éveillé, et lorsque je rentre il est déjà endormi. Nous ne nous voyons que le dimanche. Cela ne peut pas continuer, Monsieur, Primevère s'attriste d'être toujours seul, et, à vrai dire, ce n'est pas une vie pour un oiseau chanteur; il lui faut des oreilles qui l'écoutent, des voix qui lui répondent: aussi ai-je pris un grand parti... je donne l'oiseau!

A ces mots il a commencé à tousser et il s'est échappé brusquement. — Pauvre père Marc! puisse Dieu lui tenir compte de son dévouement. S'il est vrai qu'un simple verre d'eau donné au pauvre sera apprécié au royaume céleste, j'espère qu'on y tiendra compte du plaisir sacrifié, ne fût-ce qu'au bonheur d'un oiseau!

LES

DEUX PORTRAITS

Pour le voyageur qui aime l'examen et la variété, les bateaux à vapeur auront toujours un incontestable avantage sur tous les autres moyens de locomotion. Non-seulement la *matière* d'observation y est plus nombreuse, mais elle se renouvelle plus fréquemment, et se montre sous plus d'aspects. L'intimité forcée des voitures publiques se prolonge souvent jusqu'à la souffrance ; elle est mêlée de gêne et de fatigue ; il n'existe aucun moyen d'y échapper ni même de la suspendre ;

les autres voyageurs sont pour nous des compagnons de chaîne qu'il faut subir jusqu'au bout, et l'ennui de cette association trop étroite nous ôte, le plus souvent, la liberté d'esprit et la vivacité d'humeur indispensables pour l'observation. En bateau à vapeur, au contraire, on choisit ses voisins, on prend et on guette chaque compagnon, on observe de près ou de loin, avec suite ou au passage ; l'espace, le bien-être et l'indépendance laissent à l'esprit toute sa perspicacité : aussi les entretiens y sont-ils plus gais et plus divers.

Puis le paysage qui passe devant vous modifie sans cesse vos impressions. Les rivières offrent mille aspects qu'on chercherait vainement sur les grandes routes. Tout y est plus caractérisé, plus pittoresque : les villages se reflètent dans les eaux ; les saulaies rampent le long des berges sinueuses ; les barges glissent dans les baies ; les îles s'élèvent au milieu du courant comme des bosquets flottants ; les rumeurs du fleuve et de la brise forment une sorte d'harmonie qui vous berce ; vous sentez votre esprit devenir plus vif, plus joyeux.

M. de Rivaud et sa fille avaient éprouvé tous deux cette influence, depuis leur départ d'Orléans, sur le bateau à vapeur *l'Hirondelle.* Assis sur le pont, ils voyaient les bords riants de la Loire se dérouler successivement sous leurs yeux comme une décoration d'opéra comique. La jeune fille communiquait à chaque instant, quelques remarques auxquelles le père ajoutait un enseignement ou répondait par une explication, et leur attention passait ainsi alternativement du paysage à leurs compagnons de route ou de leurs compagnons de route au paysage. L'esprit vif et mobile d'Honorine trouvait partout matière à ses sensations. Prompte dans ses jugements comme tous ceux à qui l'expérience n'a pas encore appris le doute, elle s'exerçait à tout deviner au premier coup d'œil et transmettait à son père ses rapides impressions.

Cependant le bateau, qui venait d'arriver aux environs de Montrichard, s'arrêta pour se laisser accoster par une barge amenant un nouveau voyageur.

C'était un homme de forte corpulence, au costume

demi-bourgeois, demi-paysan, qui annonçait le fermier à l'aise, mais dont le gros visage rougeaud révélait une préoccupation de mécontentement. En mettant le pied sur le pont, tout près de M. de Rivaud, il porta la main à son chapeau de paille, avec une certaine familiarité.

— Par ma foi! j'ai cru que j'allais manquer le bateau, dit-il ; il n'y avait personne chez Vérou pour conduire la barge. Pourquoi que le gouvernement s'occupe pas de faire mieux que çà la police des escales ?

Un des voyageurs fit observer qu'il s'agissait d'un service privé et volontaire qui échappait nécessairement à l'action de l'autorité.

— Ça n'empêche pas qu'un honnête homme peut rester à la traîne et manquer son affaire. Oui, reprit le gros paysan ; moi par exemple, si j'avais pas pu rejoindre le bateau, je risquais d'arriver trop tard.

— Où allez-vous donc, monsieur Jean-Baptiste ? demanda un petit bourgeois qui s'était embarqué à l'escale précédente.

— Tiens, c'est M. Dubois, reprit le fermier d'un air de connaissance ; bonjour, monsieur Dubois, ça va bien, et la vôtre ?

— Pas mal, merci; vous voilà donc en voyage?

— Comme vous voyez ; je viens de Montrichard pour une ferme.

— Est-ce que vous quittez celle où vous êtes ?

— Quoi ! vous ne savez pas, s'écria Jean-Baptiste ; le vieux sans cœur me l'a retirée.

— Quel vieux sans cœur ?

— Eh bien ! le bourgeois donc ; il a mis à ma place le grand Thibaud ; vous savez le grand Thibaud, que son père a eu une affaire à la correctionnelle ; des gens de rien ! Eh bien ! le vieux pince-mailles lui a donné la préférence parce qu'il offrait trente louis de plus.

— Et il vous a renvoyé, vous qui étiez là de père en fils depuis plus de cent années?

— Voilà ce que c'est que la reconnaissance des richards, répliqua Jean-Baptiste avec amertume : vous leur défrichez le terrain, vous faites leur fortune, et

quand le moment est venu de manger un pauvre morceau de pain, ils vous mettent sur le pavé. Mais je lui revaudrai ça, aussi vrai que je suis un homme ; je le lui revaudrai.

— Peut-être bien que tout vient du notaire ? objecta Dubois.

— Non, non, reprit le paysan : c'est le monsieur qui a voulu la chose, même qu'il est venu exprès dans le pays.

— Vous l'avez vu ?

— Ah ! bien oui ! j'y suis allé deux fois ; il était malade, censé. C'est si fier, voyez-vous, ça ne reçoit jamais de pauvre monde comme nous ; il aurait peur que notre vue le salisse. A l'autre voyage déjà j'avais pas pu le voir.

— Ah ! bah !

— Non, j'avais trouvé que les enfants, et qui sont pas beaux, je vous assure, ni polis, ils me regardaient comme une bête curieuse. Après ça, tel père, tel fils. Seulement c'est eux qui en ont été punis cette fois,

vu que je leur apportais un lièvre, que j'ai remmené dans ma gibecière et que nous avons mangé à la ferme. Ah ! c'est qu'il ne faut pas me marcher sur la tête à moi !

— Vous avez raison, père Baptiste, dit Dubois en lui frappant sur l'épaule ; comme disait défunte ma mère : un paysan vaut un évêque quand il a son pain cuit.

— Oui, mais c'est pas l'idée de l'autre, reprit le fermier en secouant la tête ; ça veut trancher dans le grand, ça ne se trouve jamais assez riche ; et pourtant Dieu sait qu'on ne lui refuse rien ! Vient-il pas encore d'obtenir que la nouvelle grande route passerait droit au milieu de sa propriété ; sans parler du grand étang qu'on lui a donné à dessécher et des prises d'eau qu'on lui permet. Au jour d'aujourd'hui, voyez-vous, monsieur Dubois, il n'y a que les intrigants qui réussissent : aussi quand vous voyez quelqu'un riche et puissant, vous pouvez dire d'avance que ça doit pas être grand'-chose de bon.

— Ah ! ne croyez point cela, monsieur, interrompit un petit voyageur à figure douce et pâle, qui avait jusqu'alors écouté en silence les plaintes de Jean-Baptiste ; s'il est des maîtres durs et ingrats, il en est de reconnaissants et de généreux. J'en ai pour ma part un exemple.

— Vous avez trouvé un bon maître ? demanda le paysan avec une sorte d'incrédulité.

— Assez bon pour me faire grâce de trois années de fermage à la suite d'une épidémie qui avait enlevé tous mes bestiaux.

— Trois années ! répéta Jean-Baptiste émerveillé.

— Et encore a-t-il obtenu une bourse pour mon fils aîné que j'allais être obligé de retirer du collége.

— Dieu me sauve ! si je trouvais un bourgeois de cette pâte, je lui bâtirais une chapelle, s'écria le paysan.

— Sans parler des bons procédés de sa famille ! ajouta le second fermier ; le jour du nouvel an ne passe jamais sans que la demoiselle envoie des livres à mon

petit, avec une lettre pleine de politesse et de bons conseils.

— Voilà ce que j'appelle savoir vivre ! reprit Jean-Baptiste ; faudrait que votre bourgeois fût propriétaire de toutes les terres du mien.

— Personne n'aurait à s'en plaindre, fit observer le petit homme, car il est également désintéressé et humain pour tous ; notre commune lui doit son école, un lavoir public et une maison de retraite pour les infirmes.

Le fermier et tous ceux qui se trouvaient présent firent entendre un murmure d'approbation. Honorine. qui avait tout écouté avec une attention curieuse, se tourna vers son père :

— Si les Egyptiens avaient le jugement des morts, dit-elle en souriant, nous avons, nous autres, le jugement des vivants. Avez-vous entendu, mon père ?

— J'ai entendu, répondit M. de Rivaud.

— Comme le bien et le mal rapportent leurs fruits à notre insu ! reprit la jeune fille ; l'acte privé que nous

croyons connu seulement de quelques-uns finit toujours par se découvrir, et par nous glorifier ou nous avilir. La réputation est un édifice que nous bâtissons sans nous en apercevoir, et qui se trouve être tout à coup un temple ou un gibet.

— Mais es-tu sûre que ce gibet ou ce temple soit toujours mérité ? demanda M. de Rivaud.

— L'erreur est sans doute possible, reprit Honorine ; ici, par exemple, mon père, qui pourrait hésiter à faire la différence des deux maîtres? Accordez telle part que vous voudrez au dépit ou à la reconnaissance, vous aurez toujours, d'un côté les faits de dureté, d'orgueil et d'avidité, de l'autre ceux de générosité, de tendresse et de dévouement. Sans avoir vu aucun des deux hommes dont on vient de parler, je me sens pleine de sympathie pour l'un, de répugnance pour l'autre, et je puis hardiment les placer aux deux degrés opposés de mon estime.

M. de Rivaud sourit sans répondre, et s'adressant à Jean-Baptiste :

— La ferme que vous venez de quitter n'est-elle point celle des *Croisaies ?* demanda-t-il.

— Juste ! répliqua le paysan. Monsieur connaît donc le pays ?

— Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers le second fermier, n'habitez-vous pas Challans en Vendée ?

— En effet, monsieur, répondit le petit homme pâle.

— J'avais cru le deviner, reprit le père d'Honorine avec un sourire ; alors vous devez connaître tous deux M. de Rivaud.

— Mon mauvais maître ! s'écria Jean-Baptiste.

— Mon bienfaiteur ! répéta l'autre paysan.

— Celui qui m'a ôté ma ferme !

— Celui qui m'a sauvé de la ruine !

La jeune fille ne put retenir un cri de stupéfaction. Son père lui fit signe de se taire, et l'emmena à l'écart.

— Quoi ! c'était vous ! balbutia Honorine à la fois honteuse et indignée ; vous que cet homme osait accuser d'avarice !

— Et dont cet autre vantait la générosité, ajouta M. de Rivaud en souriant. Les deux portraits représentaient le même original; mais chaque peintre l'avait composé avec sa passion. Non que tout soit faux dans ce qu'ils ont dit; j'ai été sévère avec Jean-Baptiste, parce qu'il négligeait les terres des *Croisaies*, et il m'a trouvé injuste ; j'ai refusé de le voir, parce que je craignais d'être ébranlé par ses prières, et il m'a jugé orgueilleux. Quant au fermier de Challans, ce que j'ai fait pour lui n'était qu'une juste récompense de sa probité, de son zèle ; mais peut-être y ai-je mis plus de goût et d'ardeur que d'habitude. Nos défauts et nos qualités sont choses journalières comme tout le reste. Je ne mérite certainement aucune des deux réputations qui viennent de m'être faites; mais je puis mériter quelque chose de chacune. Voilà pourquoi nous ne devons point juger les hommes d'une manière absolue et sans avoir pesé les deux poches du bissac dont parle Ésope. Mais surtout ce que nous devons par-dessus tout, c'est apprécier avec réserve ceux que nous n'a-

vons pu étudier nous-mêmes; car la réputation d'un homme ressemble à ces rayons de soleil qui traversent des vitrages de teintes différentes : elle prend toujours la couleur de celui qui vous la transmet.

LA

ROCHE PERCÉE [1]

Au fond de la rade de Brest, au bas de l'étroit promontoire connu sous le nom de presqu'île de Kelern, se trouve un hameau enfoui dans les feuillages des hêtres, des ormes et des frênes : c'est Roscanvel, dont le clocher aigu surmonte de loin les arbres et vous indique la route. Le village renferme à peine une trentaine de maisons, au milieu desquelles se montre l'église entourée

(1) Cette roche existe réellement près de Brest, et ce que nous en dirons est historique.

de son cimetière qu'ombragent deux noyers gigantesques.

A quelques pas de l'un d'eux, une fosse avait été récemment creusée ; on venait d'y planter la croix peinte en noir et semée de larmes qui, dans les pauvres cimetières de campagne, remplace la pierre tombale.

Un homme, la tête nue, était agenouillé sur le gazon, et deux jeunes enfants priaient à côté de lui.

L'humble tombe renfermait la mère de ceux-ci, la femme de celui-là. Douce et vaillante créature qui avait lutté dix ans contre les veilles, la misère, les infirmités, et qui était morte à la peine sans faire entendre une plainte !

Après une longue prière, Claude Morvan se releva ; ses enfants l'imitèrent, et tous prirent en silence le chemin qui conduit à Kelern.

La mort de Catherine avait fait une profonde blessure au cœur du paysan, car il l'avait aimée de tout ce qu'il pouvait avoir d'affection pour une femme ; mais sa douleur ne lui ôtait rien de son courage. Il la renfer-

mait comme ces plaies que l'on cache de peur de défaillir à leur vue, et continuait à aimer la morte dans les enfants qu'elle lui avait laissés.

L'aîné, qui se nommait Pierre, touchait à sa neuvième année, et avait cette aptitude à la pratique de la vie que le besoin donne si vite aux fils du peuple. Non-seulement il surveillait sa sœur Renée, plus jeune de deux ans, mais il aidait aux soins du ménage, faisait les courses, prenait part aux travaux de son père selon ses forces et son adresse.

Tous trois avaient suivi un sentier qui serpente sur le flanc du coteau dépouillé, et ils aperçurent bientôt leur cabane située à mi-chemin de Roscanvel et de la citadelle de Kelern.

En voyant ce toit de chaume éclairé par le soleil couchant, Claude sentit son cœur se serrer. Il se rappela malgré lui le temps où il entendait de loin la voix de Catherine annonçant aux enfants sa venue, et les rires joyeux de Pierre accourant avec Renée à sa rencontre. Maintenant tout était silencieux, désert : la mort avait

passé près de la cabane et en avait emporté le mouvement et la joie.

Claude soupira sourdement, saisit par la main ses deux enfants et les rapprocha de lui. Désormais c'était là sa force et sa consolation.

Cependant, au détour du chemin, et comme il arrivait vis-à-vis de la cabane, il aperçut M. Royer qui l'attendait assis sur la pierre dressée près de la porte.

M. Royer était un ancien cabaretier de Brest, retiré à Roscanvel, où il avait acheté quelques propriétés, parmi lesquelles se trouvait la chaumière de Morvan. Il habitait, non loin du bourg, un vieux manoir à demi ruiné, dont il exploitait les terres mesquinement et sans intelligence. Dans le pays, on l'accusait d'avarice et surtout de violence. Deux ou trois fois il avait eu à se justifier devant le juge de paix du canton des mauvais traitements exercés envers ceux qui le servaient.

En arrivant près de lui, Claude Morvan se découvrit, et le petit garçon en fit autant par imitation.

M. Royer, qui était resté assis, garda son chapeau.

— Eh bien, ta femme est donc morte ? dit-il avec cette dureté qu'affectent les sots et les méchants à l'égard de leurs inférieurs ; sais-tu que c'est pour toi un malheur ?

— Je dois le savoir, monsieur, répondit Claude d'un ton troublé, car personne ne connaissait aussi bien que moi ce qu'elle valait !

— Et le pis, c'est qu'elle t'a fait perdre une bonne place chez M. Lenoir. Comment diable as-tu pu laisser là ton travail pendant huit jours ?

— Il le fallait pour soigner Catherine.

— Catherine, Catherine, tu pouvais la laisser avec les enfants... Il n'y avait plus d'espoir d'ailleurs, tu le savais.

— On n'est jamais sûr de cela quand on aime ceux qui vont mourir, monsieur, dit Claude avec un sentiment naïf et profond ; tant qu'elle me regardait, tant qu'elle me parlait, je ne pouvais croire qu'elle allait nous quitter.

M. Royer fit un mouvement de la tête.

— Tu vois où cela t'a conduit, nigaud !... Elle est morte... et morte huit jours trop tard ! car M. Lenoir, qui ne pouvait attendre, a fait venir de Brest un autre ouvrier pour son four à briques. Où vas-tu trouver du travail, maintenant ?

— J'irai m'offrir partout, répondit Morvan.

— Et on ne te recevra nulle part, ajouta l'ancien cabaretier ; tu le sais comme moi, c'est la morte saison. Il y a plus de bras que d'ouvrage... Et cependant tu me dois trois mois de loyer.

— Je ne l'ai pas oublié, monsieur, dit Claude, et je vous les paierai.

— Est-ce avec le porc que tu as vendu pour acheter des remèdes à la défunte... ou avec tes meubles qui ont servi à lui faire une châsse, un enterrement et une croix ? demanda M. Royer durement ; comme si tu ne pouvais te contenter, pour ta femme, du convoi du pauvre et d'un trou dans le cimetière.

— Hélas ! dit Morvan, c'était la dernière chose que je devais faire pour elle, monsieur; on ne commande pas

à ces idées-là! En lui refusant ce qu'on donne aux autres morts, j'aurais cru que c'était insulter à sa mémoire. Elle qui a dépensé sa vie pour nous, n'avait-elle pas droit à ce qu'on fît honneur à sa mort? Avec la croix, du moins, nous ne pourrons oublier où est son pauvre corps, et nous saurons dans quelle place nous mettre à genoux.

Royer haussa les épaules.

— Encore un que les superstitions ont abruti, murmura-t-il; enfin n'importe... En résultat, c'est que te voilà ruiné et hors d'état de me payer, n'est-ce pas?

— Maintenant... il est vrai... que je ne pourrais... balbutia Morvan.

— Eh bien, alors, tu chercheras ailleurs un logement, reprit le cabaretier retiré; j'ai trouvé un autre locataire, et il faut que tu déloges dès demain, vu que l'on m'offre deux écus d'augmentation.

Bien que Claude ne s'attendît pas à un congé donné aussi brusquement, il ne fit aucune résistance et ne montra nulle mauvaise humeur.

— Chacun est maître de son bien, dit-il, et puisque monsieur trouve un meilleur prix, je ne voudrais pas lui faire manquer l'occasion. J'ai à la baie de Dinant un cousin qui ne me refusera point, j'espère, un abri, et je partirai demain avec les enfants.

— Un moment, dit le propriétaire, qui s'était levé : une fois parti, tu auras ma quittance à la semelle de tes souliers; il faut d'abord que nous réglions nos comptes.

— Je croyais avoir dit à monsieur que j'étais à cette heure sans ressource, dit Claude embarrassé.

— Soit, répliqua M. Royer; mais tu n'es pas sans enfants, donne-les-moi tous deux pour garder les bestiaux, et je te tiens quitte de ce que tu me dois.

A cette proposition inattendue, Pierre et Renée, qui avaient jusqu'alors écouté avec l'indifférence ordinaire à leur âge, dressèrent brusquement la tête.

— Ce sera tout bénéfice pour toi, ajouta le propriétaire; car tu te trouveras débarrassé de ces deux marmots que j'habituerai au travail.

Les enfants se pressèrent contre leur père.

— Je ne veux pas aller avec lui ! s'écria Renée, qui regardait M. Royer avec effroi.

— Je ne veux pas aller au manoir, ajoutait Pierre, également effarouché.

— Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que c'est ! reprit le bourgeois en saisissant ce dernier par l'oreille, je crois qu'on fait le récalcitrant... Tu viendras où je te mènerai, drôle...

— Faites excuse, monsieur, interrompit Morvan, qui retira son fils à lui ; mais je ne veux pas me séparer de ces pauvres innocents.

— Comment ! tu refuses de me les donner ! s'écria le bourgeois.

— J'aime mieux les garder près de moi ! reprit Claude avec quelque embarras... Ils sont habitués à la maison... ils se trouveraient mal chez les autres.

M. Royer se leva rouge de colère.

— Ah ! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple ! s'écria-t-il... Je lui offre le moyen de s'acquitter sans

bourse délier en le soulageant d'une charge, et il refuse!... et pour quel motif? est-ce parce qu'ils demandent à rester ; mais savent-ils seulement pourquoi? Voyons, toi, petit vaurien, quelle raison as-tu à donner ?

— Je veux manger à ma faim, et au manoir on refuse le pain, répondit Pierre.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria M. Royer en levant la main.

— Je ne veux pas qu'on me batte, et au manoir on est battu, reprit l'enfant avec fermeté.

Le cabaretier voulut le saisir pour châtier l'audace de ces accusations malheureusement justifiées par les faits et connues de toute la paroisse. Claude l'arrêta.

— Ah ! voilà comme tu élèves tes enfants! s'écria Royer hors de lui ; tu leur apprends à insulter leur maître, à répéter des mensonges... Mais je les retrouverai ! malheur à eux si je les rencontre !...

— C'est pour l'éviter que je les garde, dit Morvan avec une certaine émotion ; personne n'a jamais porté

la main sur eux, et personne ne la portera quand je pourrai l'empêcher.

—Tu me menaces! reprit le propriétaire furieux ; voilà donc le prix de ma patience ou plutôt de ma sottise !... Dieu me damne ! tu n'en abuseras pas plus longtemps. Paie-moi les loyers arriérés ou je te chasse dès ce soir, à l'instant même.

Morvan tressaillit.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, s'écria-t-il.

— Non, dit Royer exaspéré ; eh bien ! c'est ce que nous allons voir ! Veux-tu me payer ?

— Hélas ! vous savez que je ne le puis.

— Alors, je prends mon droit, dit le propriétaire.

Et arrachant la clef restée à la porte de la cabane, il quitta brusquement Claude et disparut dans le sentier.

Le paysan demeura d'abord immobile de stupéfaction ; puis emporté par la colère, il s'élança à la poursuite du cabaretier ; mais les cris de ses enfants effrayés l'arrêtèrent tout à coup. Il pensa aux suites d'une lutte entreprise contre cet homme ; il entrevit un procès, la prison peut-

être ; Pierre et Renée abandonnés sans appui !... Cette image fit tomber subitement son irritation. Il revint aux deux enfants, les prit par la main et demeura quelques instants debout et indécis devant sa cabane refermée. Devait-il retourner vers M. Royer pour s'efforcer de le fléchir, ou se rendre tout de suite chez son cousin ? Après quelques instants de réflexion, il s'arrêta à ce dernier parti. Le jour venait seulement de tomber ; en pressant le pas ils pouvaient encore arriver assez tôt pour trouver les maisons de Dinan ouvertes. Il prit un panier déposé dans un petit appentis, et qui renfermait quelques restes de provisions; puis, encourageant Pierre et Renée à le suivre, il remonta la colline pour gagner Kelern, et de là le chemin qui conduisait à Dinan.

La présence des enfants le forçait à marcher lentement, et, plongé dans ses tristes réflexions, il ne prenait point garde à ce qui l'entourait. Cependant le ciel se couvrait de plus en plus; de lourds nuages chassés par le vent de mer enveloppaient les dunes; et, au mo-

ment où nos voyageurs atteignaient la grève qui sépare Kelern de Camaret, l'orage éclata avec une violence effrayante.

Claude inquiet ramena Pierre et Renée contre lui, et chercha des yeux un abri; mais toutes les maisons étaient trop éloignées pour que l'on songeât à les rejoindre; enfin il se rappela heureusement la Roche-Percée et y courut en entraînant les deux enfants.

On donnait ce nom de Roche-Percée à une roche conique dont l'intérieur, naturellement creusé, communiquait avec le sommet par une sorte de cheminée. Les pêcheurs, les pâtres et les enfants du voisinage s'y mettaient parfois à l'abri. Elle était hors de l'atteinte des flots, et les grandes marées elles-mêmes en baignaient à peine l'entrée.

Claude et ses deux enfants y trouvèrent les restes d'un feu allumé dans le jour, et des débris de bois recueillis sur la grève pour l'entretenir. Des galets réunis formaient un âtre grossier autour duquel on avait rangé quelques pierres en guise de siéges. Un amas d'algues

desséchées occupait le fond de cette grotte et pouvait servir au besoin, à l'entretien du foyer.

Morvan ranima la flamme assoupie, fit asseoir les enfants assez près du feu pour sécher leurs vêtements, et retira du panier quelques provisions qu'il leur distribua.

L'orage, loin de s'apaiser, croissait d'instant en instant ; on entendait le vent siffler à travers les fissures des rochers, et la mer mugir en broyant les cailloux du rivage ; des tourbillons de pluie, emportés par la rafale, venaient fouetter par instant la Roche-Percée et retombaient en cascade sur le sable. Claude connaissait assez les orages de mer pour savoir que celui-ci durerait au moins toute la nuit, et qu'il ne pouvait songer à quitter avant le matin l'asile où il avait trouvé un abri. Il se décida, en conséquence, à étendre l'algue desséchée qui se trouvait au fond de la grotte, afin d'en faire un lit pour Pierre et Renée ; il les couvrit ensuite de son habit et revint se placer près du feu.

La respiration douce et égale des deux enfants lui apprit bientôt qu'ils étaient endormis.

Tranquille de ce côté, il posa ses coudes sur ses genoux et appuya sa tête sur ses deux mains en essayant de sommeiller lui-même.

Mais le souvenir de Catherine et des deux pauvres orphelins le tint éveillé malgré lui. Il se demandait comment il pourrait remplacer près de ces derniers la bonne et courageuse mère qu'ils venaient de perdre; ce qu'il ferait pour les défendre du froid et de la faim ; où il trouverait enfin le travail qui devait les faire vivre tous? Les objections de M. Royer lui revenaient à la mémoire, et il était forcé d'en reconnaître la justesse. Employé d'abord à Brest comme chaufournier, puis à Roscanvel comme cuiseur de briques, il était incapable de conduire un bateau, une charrue ou un attelage, et par conséquent difficile à occuper dans un pays qui ne vit que d'agriculture ou de navigation. Aussi ces réflexions ne faisaient-elles qu'assombrir de plus en plus son esprit; il en était arrivé à regretter la proposition de M. Royer, lorsque ses regards s'arrêtèrent tout à coup sur les galets servant d'âtre au feu qu'il venait de

ranimer. Calcinés par la flamme, ils avaient fini par blanchir et par prendre toute l'apparence de la chaux. Morvan les regarda de plus près, les retira du foyer, les poussa jusqu'à l'entrée de la Grotte-Percée, afin de les soumettre à l'action de l'eau, et acquit la certitude que c'était véritablement de la chaux.

Ce fut pour lui comme une subite illumination Si une partie des galets qui couvraient la grève étaient calcaires, on avait sous la main une richesse immense et intarissable. Chaque marée apportait plusieurs chargements de cette pierre précieuse tout exploitée et prête pour la cuisson!

Cette idée s'empara de Claude et le tint éveillé toute la nuit. Il se demandait le moyen d'utiliser sa découverte, d'exercer, pour son propre compte, son ancienne industrie de chaufournier. Ah! s'il eût possédé assez d'argent pour construire un four, acheter le genêt ou l'ajonc nécessaires! Mais il n'avait que sa bonne volonté et sa confiance en Dieu!

Il adressa à celui-ci une fervente prière, afin qu'il

pût le secourir et le conseiller. La prière fut sans doute entendue, car les premières lueurs du jour ayant éclairé l'intérieur de la Roche-Percée, Claude fut tout à coup frappé de sa forme et reconnut qu'elle formait un four naturel que l'on pouvait utiliser facilement. Il résolut aussitôt de le tenter. Après avoir conduit Pierre et Renée à Dinant chez son cousin, qui consentit à les garder quelques jours, il revint à la Roche-Percée, y apporta une certaine quantité de galets calcaires choisis sur la grève, réunit ce qu'il put trouver d'algues desséchées, arrangea le tout selon son expérience et y mit le feu.

Le premier résultat ne fut point complétement satisfaisant, mais il suffit pour engager un fermier du voisinage à lui confier une charretée de fascines et d'ajoncs avec lesquels il obtint une chaux excellente et aussitôt vendue. Ce succès décida du reste. Au bout de quelques années, Claude Morvan put construire un four à deux cents pas de la Roche-Percée, devenue insuffisante pour sa fabrication, et longtemps après on voyait derrière ce

four une maisonnette blanche précédée d'un jardin enclos de barreaux verts, où se promenait un vieillard soutenu par un jeune homme et une jeune fille, qui portaient l'élégant costume des riches artisans de la ville : c'était Claude Morvan avec Pierre et Renée qui lui payaient toutes ses inquiétude [illegible] utrefois en tendresse et en reconnaissance.

On fait toujours voir aux étrange [illegible] Roche-Percée qui fut l'origine d'une industrie i [illegible] nte pour le pays et enrichit une pauvre famille. [illegible] ıx pêcheur qui servait de guide à l'auteur de ce [illegible] lui dit en la montrant :

— On répète que le temps de [illegible] t passé, *mon gentilhomme* (1) ; mais cette r [illegible] e preuve que Dieu, quand il le veut, peu [illegible] ger en or les herbes des rochers et les ca [illegible] ve.

(1) Nom que les paysans breto [illegible] les habitants de la ville.

LE

PETIT VERRE D'EAU-DE-VIE

J'avais pris, pour me rendre d'un village à l'autre, une de ces charrettes couvertes, qui sur les routes reculées de l'Auvergne, font le service des messageries, transportant pêle-mêle marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval qui allait au pas, la route était cahoteuse, les bancs étaient formés d'une simple planche; de sorte que je perdis patience à mi-chemin, je descendis près du conducteur, et je me mis à suivre à pied comme lui.

Le voiturier était un homme encore jeune, de belle apparence, et dont le visage révélait cette santé robuste et joyeuse qui est le salaire d'une bonne conscience. A tous les hameaux où nous nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir les commissions, sans entendre jamais aucune plainte de ceux auxquels il avait affaire. S'il avait à rendre sur une pièce, on prenait toujours sans compter ; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg ; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance.

Autant que j'en avais pu juger par notre conversation le long de la route, il me semblait, au reste, la mériter. Toutes ses paroles exprimaient un bon sens et une bienveillance auxquels la fiévreuse émulation de nos villes m'avait peu accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays, nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions, et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait

entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me raconta l'histoire de son *domaine,* comme il l'appelait en riant, avec la bonhomie intelligente de l'homme qui comprend et s'intéresse.

J'écoutais l'explication de ses derniers essais pour transformer un coin de brande en prairie, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme courbé, pauvrement vêtu, et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité affectueuse qui me surprit.

— C'est un de vos amis ? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là, répéta-t-il ; c'est mon bienfaiteur et mon maître, monsieur.

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne ! reprit le messager en riant ; c'est

pourtant la vérité ; seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement, Picou était déjà pour lors, un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord ; mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment d'aller au travail, voilà que Jean Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte, sans trop savoir ce que je devais faire ; mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que ça le ruine ! s'écria Picou en se moquant ; pour deux sous économisés, il croit peut-être que ça le rendra millionnaire !

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entrai boire avec eux.

Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose ; mais, répété chaque jour, il finissait par produire *trente-six francs dix sous !* Je me mis à calculer tout ce que l'on pouvait avoir avec cette somme.

Trente-six francs dix sous ! dis-je en moi-même, c'est, pour les gens en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors.

C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage.

C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire.

Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais :

Trente-six francs dix sous! Notre voisin Pierre ne paye point davantage pour la location des deux arpents qu'il cultive et qui nourrissent sa famille! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg le cheval et la charrette qu'il veut vendre. Avec cet argent dépensé chaque matin au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions décidèrent de mon avenir. Je surmontai la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'ils m'auraient fait dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle la vie des bons enfants. Vous voyez où cela nous a conduits tous deux. Les haillons du pauvre homme, sa

vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens, et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise. Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin.

DRAK LE FARFADET

Au siècle dernier, vivait dans la petite ville de Gaillac, en Languedoc, un jeune marchand et qui, se trouvant en âge de s'établir, cherchait une femme. Pourvu qu'elle fût douce, spirituelle, riche, jolie et de bonne famille, peu lui importait le reste; car Michel savait qu'il faut mettre de la modération dans ses désirs. Malheureusement, il ne voyait personne à Gaillac qui lui parût digne de son choix. Toutes les jeunes filles y avaient quelque défaut connu, sans parler de

ceux qu'on ne connaissait pas. Enfin on lui parla d'une demoiselle de Lavaur, douée de qualités sans nombre et d'une dot de vingt mille écus. Cette dernière somme était précisément celle qu'il fallait à Michel pour s'établir : aussi tomba-t-il sur-le-champ très-amoureux de la jeune fille de Lavaur. Il fut présenté à la famille, qui lui trouva bonne mine et l'accueillit favorablement. Mais la jeune héritière avait plusieurs prétendants entre lesquels elle hésitait : après quelques pourparlers, il fut donc décidé qu'ils se réuniraient tous à une soirée, et qu'après les avoir comparés, les parents et la jeune fille choisiraient.

Au jour convenu, Michel partit donc de Gaillac pour Lavaur. Il avait mis lui-même dans son porte-manteau ce qu'il avait de plus galant : un habit vert-pomme, une veste gorge de pigeon, une culotte de velours noir, des bas de soie à fourchette d'argent, des souliers à boucles, un œil de poudre et un ruban de queue satiné. Son cheval était enharnaché d'une résille à longues franges destinées à chasser les mouches, d'une bride

ornée d'une houppe de filoselle, et d'une selle de cuir de porc. En outre, le prudent voyageur, n'ayant pas de pistolet à mettre dans ses fontes, y glissa un petit flacon d'eau-de-vie d'Andaye et quelques tranches de nougat aux pistaches, afin de pouvoir au besoin, comme Sosie, prendre courage pour les gens qui se battaient ailleurs.

En réalité, Michel était si anxieux de l'épreuve annoncée, qu'il sentait, à chaque instant, son cœur défaillir. Aussi, en apercevant de loin l'église de Lavaur, s'arrêta-t-il tout saisi. Il ralentit d'abord le pas de sa monture, puis mit pied à terre, et, afin de réfléchir à ce qu'il devait dire pendant la soirée d'épreuve, il entra dans un petit bois et s'assit sur le gazon.

Il avait tiré des fontes, pour se tenir compagnie, le nougat aux pistaches et le flacon qu'il avait placé entre ses genoux, de sorte que, sans y penser, il entrecoupait ses réflexions par des gorgées d'eau-de-vie d'Andaye et des bouchées de nougat. Ces *distractions* finirent par le ranimer et lui donner confiance. Il en arriva à se

reconnaître une somme de grâces, d'esprit et de vertus qui assurait infailliblement sa victoire ; et comme le soleil avait disparu de l'horizon, il allait se lever pour continuer sa route, lorsqu'un bruit se fit entendre derrière lui dans les feuilles : c'était comme une multitude de petits pas qui frappaient l'herbe en cadence au son du galoubet et des cymbalettes. Michel étonné se retourna, et, à la lueur des premières étoiles, il aperçut une troupe de *Fossilières* qui accouraient conduits par le roi Tambourinet. Le bouffon de ce peuple nain, le farfadet Drak, venait derrière en faisant la roue et poussant des cris de geai.

Les lutins entourèrent le voyageur avec mille témoignages d'amitié et mille souhaits de bienvenue. Michel, qui avait trop bu pour ne pas être brave, les accueillit en vieilles connaissances, et, voyant que tous leurs petits yeux se fixaient sur son nougat, il se mit à le leur égrener comme à des passereaux.

Malgré leur grand nombre, chacun eut sa miette, sauf Drak, qui arriva quand tout était fini.

Tambourinet voulut ensuite savoir ce que c'était que l'eau d'Andaye, et le flacon passa de main en main jusqu'au bouffon qui le trouva vide et le jeta.

Michel éclata de rire.

— C'est justice, mon petit homme, dit-il au farfadet; pour ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.

— Je te ferai souvenir de ce que tu viens de dire là ! s'écria Drak en colère.

— Et comment cela ? demanda le voyageur ironiquement ; penses-tu, par hasard, être de taille à te venger ?

Drak disparut sans répondre, et Michel remonta à cheval après avoir pris congé de Tambourinet.

Il n'avait pas fait cent pas lorsque la selle tourna et l'envoya tomber rudement dans la poussière. Il se releva un peu étourdi, reboucla les sangles et enfourcha de nouveau sa monture; mais un peu plus loin, comme il passait un petit pont, l'étrier droit fléchit tout à coup, et il se trouva assis au milieu du ruisseau.

Il en sortit de fort mauvaise humeur, et fit une troisième chute sur les cailloux du chemin où il faillit rester. Craignant, s'il persistait, de ne pouvoir se présenter entier à la famille de sa prétendue, il se décida à monter son cheval à cru et à prendre la selle sur son épaule. Il fit ainsi son entrée à Lavaur aux grands éclats de rire des gens qui soupaient sous leurs portes.

— Riez, riez, doubles sots ! murmurait Michel ; ne voilà-t-il pas, en effet, une grande merveille qu'un homme porte sa selle quand elle ne veut pas le porter.

Enfin il atteignit l'auberge où il mit pied à terre et demanda une chambre pour quitter ses habits de voyage. Sa valise fut ouverte avec beaucoup de précaution, et toutes les pièces de sa toilette furent étalées sur le lit par ordre d'importance.

Songeant d'abord à sa coiffure, il mit en délibération s'il se poudrerait à blond ou à frimas. Cette dernière manière lui ayant paru plus tendre, il saisit la houppe

de duvet de cygne et commença l'opération du côté droit ; mais, au moment de finir, il s'aperçut qu'une main invisible poudrait à blond l'autre côté, si bien que sa tête, mi-partie jaune et blanche, avait l'apparence d'un citron à moitié écorcé.

Michel stupéfait se hâta de tout mêler avec le peigne, et, se trouvant trop pressé pour chercher à comprendre (ce qui lui demandait toujours du loisir), il étendit la main vers la bobine qu'enroulait le ruban satiné à sa queue ; la bobine échappa à ses doigts et tomba à terre.

Michel courut pour la reprendre, mais elle semblait fuir devant lui : vingt fois il fut près de la saisir, et vingt fois ses mains impatientes la manquèrent; on eût dit un jeune chat jouant avec un osselet. Enfin il perdit patience, et, voyant que la soirée avançait, il se résigna à garder son vieux ruban et se hâta de prendre ses chaussures de maroquin.

Il boucla d'abord le soulier droit, puis le soulier gauche, et son regard, arrêté sur ce dernier, admirait

l'élégance d'un pied qui ne sentait nullement sa roture, quand il s'aperçut que la boucle du premier soulier pendait jusqu'à terre. Il s'occupa de la mieux arrêter... dans l'intervalle, celle du second soulier s'était défaite.

Michel l'eut à peine remise en état, que l'autre réclama de nouveau ses soins. Il persista ainsi une heure entière, sans pouvoir arriver jamais à être chaussé des deux pieds.

Furieux, il remit ses escarpins de voyage pour en finir, et voulut prendre sa culotte de velours ; mais, cette fois, ce fut bien une autre merveille ! Au moment où il s'approchait du lit, la culotte, s'élançant elle-même à terre, se mit à parcourir la chambre avec mille gambades provocantes.

Michel pétrifié resta la bouche ouverte et le bras tendu, contemplant d'un regard effaré cette danse incongrue. Mais je vous laisse à penser ce qu'il devint lorsqu'il vit la veste, l'habit et le chapeau rejoindre la culotte, prendre leurs places respectives, et former

une sorte de contrefaçon de lui-même qui commença à se promener en parodiant ses attitudes.

Pâle d'épouvante, il recula jusqu'à la fenêtre... Mais dans ce moment l'apparence *michelesque* s'étan retournée vers lui, il aperçut, sous le chapeau à trois cornes, la figure grimaçante de Drak qui lui faisait la nique.

Michel poussa un cri.

— Ah ! méchant avorton, c'est donc toi ! s'écria-t-il; sur mon âme, je te ferai repentir de ton insolence, si tu ne me rends à l'instant mes habits.

A ces mots, il s'élança pour les reprendre ; mais Drak fit volte-face et se trouva à l'autre bout de la chambre.

Le jeune homme, que le dépit et l'impatience mettaient hors de lui, se précipita de nouveau vers le farfadet, qui cette fois lui passa entre les jambes et s'élança dans l'escalier.

Michel l'y poursuivit avec rage ; il grimpa à sa suite les quatre étages, arriva au grenier où Drak le fit

tourner comme un cheval de manége jusqu'à ce qu'il lui prît fantaisie de s'échapper par une lucarne. Michel exaspéré prit le même chemin. Le malicieux farfadet le promena de toit en toit, traînant la culotte de velours, la veste et l'habit dans toutes les gouttières, au grand désespoir de Michel. Enfin, après une pérégrination de plusieurs heures à travers ces Pyrénées des chats et des hirondelles, Drak gagna une haute cheminée au pied de laquelle son adversaire fut forcé de s'arrêter.

Il se pencha alors vers le jeune homme haletant et découragé.

— Tu le vois, bel ami, dit-il en riant, tu m'as forcé de gâter ton costume de bal sur la mousse des toits ; mais heureusement que je vois ici dessous la chaudière d'une blanchisseuse qui remettra tout en état.

A ces mots, Drak agita la culotte de velours au-dessus du tuyau de la cheminée.

— Que fais-tu, drôle ? s'écria Michel.

— J'envoie ton costume à la lessive ! dit le farfadet.

Et la veste, l'habit, le chapeau, suivirent la culotte dans le gouffre fumeux.

Le jeune galant s'assit sur le toit avec un gémissement de désespoir; mais, se relevant presque aussitôt :

— Eh bien, reprit-il avec résolution, j'irai au bal en habit de voyage!

— Ecoute, interrompit le farfadet.

Un tintement venait de retentir dans le clocher le plus voisin : minuit sonna. Michel compta les douze coups et ne put retenir un cri! C'était l'heure désignée par les parents pour faire connaître, parmi les prétendants qui se seraient présentés, celui que la jeune fille choisissait. Il joignit les mains avec désespoir.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il; quand j'arriverais maintenant, tout serait fini : héritiers et parents se moqueraient de moi!

— Et ce serait justice, mon gros homme, répliqua Drak avec un ricanement aigu, car tu l'as dit toi-

même : *A ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.* Ceci te servira, j'espère, de leçon, et t'empêchera, une autre fois, de railler les faibles ; car tu sauras désormais que *les plus petits sont de taille à se venger.*

UNE NUIT DANS LES BOIS

Un petit char-à-bancs, traîné par une vieille jument grise, était parti de Xertigny, dans les Vosges, et se dirigeait vers le village de Micourt, situé de l'autre côté du bois, dans la direction de Monthureux. Il était conduit par un jeune garçon de treize à quatorze ans, portant le costume de collégien. Près de lui se tenait assise une dame dont le visage pâle et la taille affaissée indiquaient de récentes souffrances. Madame Desmarest sortait, en effet, d'une longue maladie qui avait fait craindre

pour sa vie, et allait achever sa convalescence chez un de ses frères, dont la maison de campagne était bâtie à la lisière du bois, sur un des nombreux affluents de la Saône.

Son fils Armand, dont les vacances venaient de commencer, avait dû lui tenir naturellement compagnie dans un voyage qui leur promettait mille plaisirs, et s'était chargé de conduire le char-à-bancs loué à l'aubergiste de Xertigny. Madame Desmarest avait bien hasardé quelques observations sur l'inexpérience de son Automédon; mais notre collégien avait une confiance illimitée en lui-même : enorgueilli d'un premier prix de thème grec et d'un second prix de vers latins, il se croyait sincèrement capable de réussir en tout sans apprentissage. Qu'était-ce, en définitive, que la conduite d'un char-à-bancs pour celui qui parlait la langue d'Homère et avait su décrire le lever du soleil en alexandrins? De lauréat devenir cocher! c'était, comme l'empereur de la tragédie, *aspirer à descendre!* Aussi avait-il saisi les rênes et le fouet avec un dédain superbe et était-il sorti de la cour des *Trois-Écus*

aussi fièrement que Phaéton partit de chez son père sur le char du Soleil.

Par bonheur *la Grise* était d'humeur moins fougueuse que l'attelage d'Apollon : une fois lancée, elle avait continué sa route au petit trot, évitant les ornières, tournant d'elle-même à chaque coude de chemin, et Armand qu'elle conduisait avait cru la conduire.

Il n'avait même pas tardé à montrer la fatuité du succès :

> Sa main *sur son* coursier laissait flotter les rênes,

comme l'Hippolyte de Racine, et il demanda à sa mère, avec une fierté mal déguisée, si elle était enfin rassurée sur son impéritie.

— Je suis surtout contente de la sagesse de *la Grise*, répondit madame Desmarest en souriant.

— Ah ! voyez la prévention ! s'écria gaiement le collégien ; si un cocher vous eût conduite à souhait, vous lui en auriez laissé le mérite ; mais comme c'est moi, vous l'attribuez au cheval. Est-ce là de la justice ?

— Franchement, crois-tu être pour beaucoup dans la marche de notre char-à-bancs ?

— Pour autant que tout autre conducteur, ma mère. Ces métiers livrés aux gens sans instruction, on les croit difficiles parce qu'on ne les a jamais essayés ; mais, à l'expérience, il se trouve que l'intelligence supplée très-aisément à l'habitude.

— Ce qui veut dire que tu t'en crois assez pour savoir lesdits métiers sans les avoir appris ! Je vois, mon cher enfant, que tu ne manques pas de bonne opinion de toi-même.

— De moi, du tout, ma mère, mais de vous.

— Comment ?

— Quand je pense que je suis votre fils, je ne puis, de bonne foi, me croire un imbécile.

— Tu veux t'en tirer par un compliment, dit madame Desmarest, qui sourit malgré elle ; mais je n'en regrette pas moins le postillon que nous offrait l'aubergiste.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cette grande route que nous suivons

est insupportable ; le soleil et la poussière me fatiguent.

— Ah ! mon Dieu ! comment donc faire pour les éviter ? dit Armand qui prit tout à coup un air d'intérêt et arrêta *la Grise*.

— Maintenant, c'est impossible, répliqua la convalescente ; mais avec le postillon rien n'eût été plus facile, il eût pris par les bois.

— Au fait, s'écria le collégien, j'y pense maintenant, c'est la route la plus directe.

— Sans doute, quand on la connaît.

— Mais il suffit de la suivre, objecta le jeune garçon ; elle ne peut manquer de nous conduire de l'autre côté de la forêt et dans le voisinage de mon oncle, sinon à sa porte. Il faut la prendre, ma mère.

— Songe qu'il y a peut-être plusieurs chemins.

— Eh bien, le pis qui puisse nous arriver sera de prendre le moins direct, nous aurons toujours profité de l'ombrage, évité la poussière et la chaleur... Tenez, voici précisément ce qu'il nous faut : une route nouvelle percée dans la futaie ; je vais la prendre.

Madame Desmarest éleva des objections, mais Armand eut réponse à tout ; c'était le seul chemin de traverse que l'on aperçût, et, par conséquent, celui qu'il fallait suivre ; des ornières récemment tracées prouvaient d'ailleurs qu'il était fréquenté, ils ne pouvaient manquer de rencontrer quelqu'un dont ils auraient des renseignements plus précis ; enfin, au pis-aller, il savait que Micourt était à l'est ; avec un peu de réflexion il était facile de s'orienter dans le bois et d'arriver au but.

Tout en parlant, notre collégien avait fouetté *la Grise* et s'était engagé dans la route ombreuse. Sa mère, bien qu'imparfaitement persuadée, ne fit point de nouvelle objection. Après tout, ils ne pouvaient s'éloigner, le jour n'était point encore très-avancé, et l'agrément du parcours sous les arbres valait bien que l'on courût le risque de quelque retard.

Le char-à-bancs continua donc à traverser la forêt, au milieu des abatis nouveaux qui bordaient le chemin.

Celui-ci avait un aspect sauvage qui charma nos deux

voyageurs pendant quelque temps, mais qui finit par préoccuper madame Desmarest. Depuis bientôt deux heures qu'ils s'y étaient engagés, ils n'avaient encore rencontré personne, et ils n'apercevaient aucune annonce de village !

Enfin ils arrivèrent à un carrefour qui les laissa dans l'indécision sur la direction à suivre ; Armand, un instant déconcerté, ne tarda pas cependant à reprendre son assurance et affirma qu'il fallait tourner à gauche. Pour appuyer son opinion, il décrivit dans l'air une vraie rose des vents, et prouva péremptoirement, par les points cardinaux, que Micourt se trouvait de ce côté. Cependant madame Desmarest hésitait, quand elle aperçut heureusement un bûcheron qui venait vers eux, la cognée sur l'épaule.

— Enfin, voici quelqu'un par qui nous pourrons être renseignés, dit-elle ; interrogez-le, Armand, sur la route qu'il faut prendre.

— Volontiers, ma mère, répondit le jeune garçon ; mais je suis sûr de mon fait.

Et saluant le bûcheron qui venait de les rejoindre.

— Dites-moi, mon brave homme, demanda-t-il, c'est bien, n'est-ce pas, le chemin à gauche qui conduit à Micourt ?

Le bûcheron s'arrêta, déposa sa cognée à terre pour répondre plus à l'aise et tira une courte pipe d'entre ses dents.

— Le chemin à gauche pour aller à Micourt ? répéta-t-il ; ça peut se faire, notre bourgeois, seulement ça sera un peu long.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que vous tournerez le dos à l'endroit.

— Que dites-vous ! s'écria Armand ; Micourt n'est-il point placé au sud-est de Xertigny ? j'en suis sûr, j'ai regardé sur la carte avant de partir.

—Sur la carte, j'en ignore, répondit le bûcheron d'un ton narquois, mais ici, pour sûr, Micourt se trouve à droite ; là-bas, tenez, dans la direction de ces sapinaux !

Le collégien parut mettre en doute l'exactitude du renseignement ; il parla de l'angle que formait le vil-

lage de son oncle par rapport à Xertigny, et déclara que s'il avait apporté sa boussole, il prouverait géométriquement son dire.

— Je ne suis pas pour contrarier le jeune bourgeois, répliqua le paysan ; mais à moins que Micourt n'ait dansé une ronde derrière moi, on doit le trouver de ce côté, et cette route y conduit, vu que j'en viens !

Il n'y avait rien à répondre, aussi Armand se décida-t-il à prendre la direction indiquée, mais de mauvaise grâce et sans demander de plus amples renseignements.

Madame Desmarest ne tarda pas à se repentir de cette précipitation, en trouvant que le chemin aboutissait à des carrefours, où il fallut encore se décider entre plusieurs directions, sans savoir au juste si l'on prenait la bonne. Le soleil allait descendre sous l'horizon, les bois continuaient à succéder aux bois, et la mère d'Armand s'étonnait de la longueur de la route, quand le char-à-bancs arriva à un nouvel embranchement qui renouvela leur incertitude.

— Mon Dieu ! j'ai peur que nous nous soyons égarés dans ce dédale de chemins, dit-elle.

— Impossible, je me suis toujours dirigé vers le nord-est, répondit Armand avec sa confiance habituelle.

Sa mère secoua la tête d'un air peu rassuré ; mais tout à coup elle jeta une expression de joie ; elle venait d'apercevoir, à une trentaine de pas, une petite paysanne assise sur un tronc d'arbre abattu.

— Dieu soit loué ! dit-elle, voici quelqu'un qui pourra nous renseigner.

L'enfant, qui avait entendu le bruit du char-à-bancs, venait de relever la tête et regardait de leur côté. C'était une petite fille d'une douzaine d'années, pauvrement vêtue, et qui tenait à la main une de ces baguettes avec lesquelles les *pastoures* conduisent les bestiaux à la pâture. Lorsque nos voyageurs l'eurent rejointe, madame Desmarest lui demanda la route de Micourt ; mais la petite *pastoure* ne la connaissait pas.

— N'êtes-vous donc pas du pays, mon enfant ? demanda madame Desmarest.

— *Ben* sûr non, répondit la petite fille, je m'en venions par là de chez le père Godurel ; madame connaît *ben ?*

La mère d'Armand répondit négativement.

— Ah ! si c'est possible ! reprit l'enfant ; il est pourtant assez connu ; c'est le plus moyenné des fermiers qui *demeuront* dans les approchants de Bains. Je vas chez son beau-fils, devers Darney.

— Darney ! répéta madame Desmarest, si vous pouviez nous y conduire, je reconnaîtrais facilement le chemin jusqu'à Micourt.

— Ah *ben* oui, vous conduire ! reprit l'enfant, faudrait pouvoir me conduire moi-même, et v'là des heures que je *tournions* dans ce bois de malheur.

— Vous êtes donc égarée ?

— Egarée, je *savons* pas, mais j'*avons* beau chercher notre route ; faut que j'*ayons* marché sur l'herbe qui trompe.

Armand haussa les épaules, il reconnaissait là une superstition qu'il avait entendue dans son enfance.

— La malheureuse a plutôt marché sur quelque caillou, dit-il ; voyez son pied.

Madame Desmarest se pencha et s'aperçut, en effet, que le pied nu de l'enfant était couvert de sang.

— Qu'avez-vous, ma pauvre fille ? dit-elle vivement, vous paraissez blessée.

— Oh ! c'est une épine qui *m'a* entré près du talon, répondit l'enfant ; mais ça sera *ren*.

— Vous l'avez arrachée ?

— Oui, et *j'avons* prononcé sur le mal les bonnes paroles !

— Quelles bonnes paroles ?

— Ah ! madame sait *ben*, dit la petite en riant, celles qui *garissent* tous les *mals* d'aventure.

— Mais encore...

— Et *ben* donc j'ai dit :

Para fara gara,
Épine, tu sortiras,
Et ma douleur gu*arira*
Par saint Jean et Nicolas.

— Ah! ah! voilà un onguent auquel on peut se fier! dit Armand, en éclatant de rire.

— Oui, qu'on le peut! reprit la petite fille, à preuve que *j'avons guari* comme ça les vaches à Thomas, qui *étiont* enflées, mais enflées que ça faisait peur de les voir.

— Elles avaient sans doute mangé trop d'herbe humide, dit le collégien.

— Ah *ben* ouitche! s'écria l'enfant; c'était pas l'herbe qui les *rendiont* dolentes: c'était un sorcier qui leur *aviont* jeté un mauvais regard.

— Il y en a donc dans le pays? demanda le jeune garçon ironiquement.

— Tiens! c'est-il pas eux qui *faisont* grêler, qui *envoyont* les vents de hâle et qui *dégraissont* les bœufs *ren* qu'avec un signe?

— Votre piqûre est peut-être un tour de leur façon, fit observer Armand d'un ton railleur.

— Oh! que nenni, répliqua la pastoure; *j'avons* une baguette de coudrier qui les éloigne!

— A la bonne heure! dit madame Desmarest, en s'entremettant; mais elle ne peut vous servir de monture; comment ferez-vous avec votre pied malade pour rejoindre Darney?

— Dame! ça sera pas si *agriable* que de rouler en charrette, *ben* sûr, repliqua l'enfant; mais je *clopinerons* de notre mieux.

La veuve se tourna vers le collégien et lui dit en anglais:

— Croyez-vous qu'une troisième personne chargerait trop *la Grise*?

— J'en ai peur, répondit Armand dans la même langue; voyez comme elle semble essoufflée et comme elle est couverte de sueur.

— Cette petite ajouterait peu au poids du char-à-bancs.

— Sans doute, mais le jour avance; nous sommes peut-être encore éloignés.

— Cependant on ne peut laisser cette enfant abandonnée au milieu des bois, objecta madame Desma-

rest; en se serrant un peu on lui ferait une place.

— Je le voudrais de tout mon cœur, dit Armand. Je crains seulement qu'elle ne vous soit une grande gêne.

— N'importe, interrompit la veuve. — Et se penchant vers la *pastoure* :

— Comment vous nommez-vous? mon enfant, demanda-t-elle.

— Pierrette..., pour vous servir, répliqua la petite paysanne.

— Eh bien! Pierrette, montez dans le char-à-bancs, reprit madame Desmarest. Nous vous mettrons le plus près possible de Darney.

La *pastoure* ne se le fit point répéter; elle franchit lestement le marchepied, en remerciant la veuve, s'assit près d'elle, et un coup de fouet d'Armand obligea *la Grise* à reprendre sa route.

Madame Desmarest se mit alors à interroger Pierrette, dont les réponses excitèrent les railleries du collégien. Outre les barbarismes de langage, dont le lecteur a déjà pu juger, la *pastoure* en faisait d'étranges en logique.

Elevée dans les champs, elle avait tous les préjugés de l'ignorance et les exprimait de manière à les rendre encore plus plaisants. Or, accoutumé aux belles formes du discours, exercé par l'étude des sciences à examiner les choses, et livré aux mains de maîtres habiles qui lui avaient appris à réfléchir, à comparer, notre jeune écolier avait le pédantisme orgueilleux trop ordinaire à ses pareils. Quiconque n'avait point reçu la culture intellectuelle dont un heureux privilége l'avait doté, lui semblait son inférieur dans l'échelle des êtres. Il ne comprenait point la tendresse du Christ pour les simples. Au lieu de songer à les élever en les éclairant, il les abaissait encore par le mépris; le savoir, qui eût dû le rendre reconnaissant et secourable, l'avait rendu ironique et dur.

En écoutant Pierrette, dont chaque mot était un outrage à la grammaire et chaque opinion une hérésie scientifique, il se demandait sincèrement quelle place une pareille créature pouvait occuper ici-bas, à quoi servirait sa vie, et ce qui la distinguait de la bête de

labour, dont on utilisait simplement la vigueur.

Il communiquait ces doutes à madame Desmarest, en ayant soin toutefois de parler anglais, de peur que Pierrette ne comprît qu'il s'agissait d'elle, et il commençait à raisonner sur l'inégalité des êtres (car c'était un grand raisonneur depuis qu'il étudiait la logique), lorsqu'un cri de la *pastoure* lui coupa la parole.

— Ah Jésus! voilà la route qui *finissont*, dit-elle, je *sommes* dans les *ventes !*

Armand releva la tête et s'aperçut effectivement qu'ils se trouvaient au milieu d'une coupe récente et que le chemin, percé pour l'exploitation des bois abattus, n'allait pas plus loin! Ils avaient donc suivi une fausse direction et se trouvaient forcés de revenir sur leurs pas, sans aucun moyen de se mieux renseigner.

La chose était d'autant plus embarrassante que le jour baissait rapidement et que *la Grise* semblait épuisée. Il fallut pourtant rebrousser chemin jusqu'au prochain carrefour, et, là, se décider au hasard entre les différentes routes qui s'offraient; mais, soit qu'on eût mal

choisi, soit que toutes tendissent au même point, elle les ramena, après de longs détours, à une autre partie des coupes déjà visitée.

De nouvelles tentatives ne furent point plus heureuses. Nos voyageurs tournèrent pendant deux heures autour de ce que Pierrette appelait les *vieilles ventes*, sans pouvoir se reconnaître davantage.

Pendant ce temps, le soleil s'était couché, le vent devenait plus froid ; madame Desmarest s'enveloppa en frissonnant dans son châle, et Armand commença à s'inquiéter sérieusement des suites de leur mésaventure sur la santé encore mal affermie de sa mère.

Celle-ci, qui voyait que leurs recherches les égaraient de plus en plus, déclara qu'il fallait à tout prix rejoindre la grande route qu'ils avaient si imprudemment quittée.

Notre écolier ne fit, cette fois, aucune objection, et reprit la direction indiquée.

Mais leur marche devenait à chaque instant plus difficile. *La Grise*, qui ne pouvait plus choisir son che-

min, heurtait le char-à-bancs à tous les cailloux ou l'enfonçait dans toutes les ornières; l'air se refroidissait de plus en plus, une brume humide commençait à tomber, et, pour comble de malheur, la route cherchée n'apparaissait pas dans la nuit!

Armand avait beau exciter le cheval du fouet et de la voix, il ralentissait de plus en plus le pas. Pierrette fit remarquer qu'il *clopinait* comme elle, et qu'il serait bon de lui regarder au pied; mais le jeune conducteur impatient ne tint compte de l'observation et redoubla d'efforts pour le faire avancer, jusqu'au moment où la bête, qui bronchait à chaque instant, s'arrêta définitivement.

Ni coups ni encouragements ne purent la décider à continuer. Plus Armand frappait, plus elle reculait; enfin, comme pour faire connaître son invincible résolution d'arrêter là, elle se coucha à terre, et ne bougea plus.

Armand fit de vains efforts pour faire relever *la Grise*; elle s'obstina à rester couchée dans l'ornière.

Le jeune garçon dut descendre pour tenter de la remettre sur pieds ; mais la *pastoure*, qui était déjà sautée à terre et qui s'était penchée vers la bête, se releva en criant que tout serait inutile.

— Je *savions ben* qu'elle avait *quéque* chose qui lui causait de la déplaisance, dit-elle ; notr' jeune monsieur n'a qu'à y regarder lui-même de ses yeux, il *voira* que l'animal est déferré de deux pieds.

— Et vous pensez alors qu'elle ne peut aller plus loin ? demanda madame Desmarest.

— Jésus ! reprit Pierrette, notre dame *savont ben* que ceux qui *avont* l'accoutumance de marcher avec des souliers ne *vouliont* point marcher nu-pieds.

— Mais, que faire alors ? s'écria Armand sérieusement alarmé.

— Faut que la bête se repose, répliqua la petite paysanne.

— Ici, c'est impossible ! reprit le jeune garçon ; ma mère ne peut rester exposée à l'air de la nuit.

— Ne vous inquiétez pas de moi, Armand, reprit la

veuve, je ferai ce qui sera nécessaire, mais n'y a-t-il aucun moyen de relever *la Grise?*

— Oh! faites excuse, notr' dame, reprit Pierrette ; on n'a tant seulement qu'à la dételer, et vous allez la voir debout; mais sans ça bernique!

— Armand protesta qu'il la forcerait bien à changer de posture, et se mit à la battre à tour de bras avec colère; madame Desmarest l'arrêta.

— Laissez, mon fils, dit-elle, vous voyez que ce pauvre animal est au bout de ses forces, et il n'est pas juste de demander à un serviteur plus qu'il ne peut faire.

En parlant ainsi, elle descendait à son tour, et les trois voyageurs se trouvèrent bientôt autour du cheval abattu.

La conjoncture était critique. On ne pouvait évidemment continuer avec *la Grise*, et il était également impossible de poursuivre sans elle. A pied, au milieu de la forêt, quel espoir d'ailleurs de deviner sa route pendant la nuit, quand on n'avait pu la retrouver pendant

le jour? Après beaucoup d'expédients offerts et combattus, il fut enfin reconnu que le seul parti à prendre était de faire une halte dans le bois, et d'y attendre la rencontre de quelque passant ou le retour du soleil.

Cette conclusion, à laquelle ramenaient tous les raisonnements, causa à Armand un véritable désespoir. Il s'effrayait avec raison, pour sa mère, de cette nuit passée à la belle étoile, et se repentait amèrement de son imprudence.

— C'est moi qui suis cause de tout ce qui arrive, s'écriait-il ; sans ma ridicule confiance en moi-même, je ne me serais point ainsi engagé dans des routes inconnues ; j'aurais accepté le postillon qu'on nous offrait, ou du moins attendu les renseignements du bûcheron.

—Nous parlerons de cela plus tard, mon enfant, dit madame Desmarest avec douceur; j'aime à vous voir comprendre vos fautes et les avouer, c'est le moyen de s'en corriger; mais pour le moment, songeons à tirer le moins mauvais parti possible de notre situation.

— Mais où trouver pour vous un abri, ma mère? s'écria Armand désolé.

— Pardine! il *étiont* trouvé, notre monsieur, interrompit Pierrette, qui depuis le commencement du débat s'était éloignée et revenait en courant. Quand j'*avons regardé* à l'entour de nous, je me *sommes* dit: gage qu'il y a par ici un *huttiau* de *saboteux*, et de fait, je *venions* d'en rencontrer un là-bas, au mitan de la *vente*.

— Et elle est habitée? demanda vivement Armand.

— Faites excuse, notre monsieur, répliqua la pastoure, les *saboteux avont* pris leur volée; mais, pas moins, notre dame y sera à l'abri du frais de la nuit.

La découverte de Pierrette était une vraie bonne fortune; aussi nos voyageurs s'empressèrent-ils de la suivre jusqu'à la hutte, construite en branchages et en gazons, par les sabotiers qui avaient exploité la coupe.

La pastoure réunit des copeaux laissés dans un coin, trouva de l'agaric sur le tronc d'un vieux chêne abattu, et, se servant de deux cailloux ramassés sur le chemin,

réussit à allumer un feu qui illumina la chambre, et permit à madame Desmarest de se réchauffer.

Pierrette retourna ensuite avec Armand à la voiture, dételа *la Grise*, qui une fois débarrassée de ses harnais, se releva et se mit à brouter l'herbe épaisse qui bordait la clairière.

— Voilà qu'elle va se remettre l'estomac, fit observer la petite paysanne.

— Mais, ne peut-elle s'égarer dans le bois, et n'aurons-nous point quelque difficulté à la retrouver au moment de partir? demanda Armand.

— Ah! *ben* ouitche! reprit la pastoure, nous allons *l'étravier*, et faudra bien qu'elle reste par ici.

A ces mots, elle prit une corde dont elle lia les extrémités, à deux des pieds de *la Grise*, de manière à entraver sa marche; puis, réunissant tous les harnais, elle les transporta dans la hutte.

Madame Desmarest s'était réchauffée, mais se sentait singulièrement brisée de cette longue route en char-à-bancs, par des routes cahoteuses. Armand chercha en

vain dans tous les coins de la cabane quelque siége plus commode que le tronc d'arbre sur lequel sa mère avait dû s'asseoir, et recommença à s'accuser, tandis que la pastoure ressortait sans rien dire.

Elle rentra, au bout de quelque temps, avec une brassée de mousse desséchée. Elle la déposa dans un coin de la hutte, étendit par-dessus la housse de *la Grise*, plaça à l'extrémité un des coussins du char-à-bancs, et engagea la veuve à s'étendre sur ce lit improvisé.

Madame Desmarest s'y trouva bien mieux qu'elle n'aurait pu le supposer, et remercia la pastoure de ses prévenances.

— Ah ben! si ça vous paraît bon, reprit Pierrette, faut que notre monsieur se *couchiont* tout de même. Il n'a qu'à racler la mousse sur les arbres coupés ; c'est toujours la plus sèche. Il y a encore ici pour lui un traversin!

Elle montrait en riant le second coussin du char-à-bancs. Le jeune garçon répondit d'abord qu'il passe-

rait fort bien la nuit sur le siége qu'occupait sa mère un instant auparavant ; mais, d'après l'expresse invitation de cette dernière, il se décida à suivre le conseil de la petite paysanne.

Peu accoutumé à ces recherches, il fut longtemps à faire sa récolte ; lorsqu'il reparut enfin avec un faix de mousse, il trouva Pierrette occupée à enfouir sous la cendre des châtaignes qu'elle avait recueillies dans le bois, en écartant les feuilles tombées.

— On prépare votre souper, lui dit madame Desmarets en souriant.

— Ah ! grand Dieu ! vous m'y faites penser, s'écria le jeune garçon ; depuis le milieu du jour, vous n'avez rien pris, ma mère.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon enfant, répondit la veuve, j'avais là du sucre pour le voyage, et si vous pouviez me procurer un peu d'eau, cela me suffirait.

— De l'eau ! répéta la pastoure ; ah ! c'est pas malin d'en trouver, notre dame ; s'il y avait tant seulement une écuelle.

— Voici qui en tiendra lieu, fit observer Armand, en tirant de sa poche une de ces petites tasses de cuir qui se replient à volonté.

— En route pour lors, dit gaiement la petite.

Et ils sortirent tous deux à la recherche d'une source.

Pierrette suivit la première ravine qu'elle rencontra, supposant bien qu'elle devait aboutir à un des nombreux cours d'eau qui traversaient le bois. Ils ne tardèrent pas, en effet, à rencontrer un ruisseau que bordait une large clairière.

Au moment où le collégien se penchait pour y puiser, un son argentin se fit entendre à quelques pas. Il redressa la tête, et demanda à la pastoure ce que c'était que ce bruit.

— Pardine ! c'est une sonnaille donc, repliqua-t-elle.

— Alors nous sommes près d'une route, reprit vivement le jeune garçon, et il passe là quelque attelage ?

— Oh ! nenni dà ! dit Pierrette ; c'est pas la sonnaille d'un *cheveau*, notre monsieur.

Un beuglement qui retentit à quelques pas prouva la justesse de l'observation.

— C'est un bœuf ! s'écria Armand, qui apercevait des cornes à travers le feuillage.

— Faites excuse, dit la pastoure, d'habitude on ne *laissiont* pas vaguer les bœufs par les égarées, et ça *deviont ben* plutôt être une vache..., et... tenez, tenez, la voilà qui *sortiont* des traînes...

— Alors nous sommes près d'une ferme ? objecta l'écolier.

— Je *croyons ben* plutôt que non, reprit Pierrette; voyez-vous pas que la bête a son collier ?

La vache avait effectivement au cou un de ces triangles de bois dont on munit les bestiaux abandonnés dans la forêt et qui les empêchent de s'engager parmi les fourrés. La pastoure s'approcha d'elle doucement et la saisissant par ce collier, l'obligea à la suivre.

— Que voulez-vous faire de cet animal ? demanda Armand.

— Ce que j'en *voulions* faire ? dit-elle ; est-ce que notre dame ne sera donc pas *ben* aise d'avoir pour son souper autre chose que de l'*iau* claire ? J'allons lui traire une tasse de lait tout chaud ; y a *ren* de meilleur pour l'estomac.

Armand applaudit à l'idée, et tous deux retournèrent à la hutte en traînant avec peine, après eux, la vache qui voulait toujours s'arrêter pour paître les gazons.

Madame Desmarest regarda cette rencontre comme un vrai coup du Ciel ; bien qu'elle n'eût voulu en rien dire, elle tombait d'inanition ; ce lait tiède et parfumé la restaura. Armand et Pierrette en burent également avec les châtaignes grillées sous la cendre, et, après ce souper champêtre, tous se trouvèrent en meilleure disposition pour passer la nuit dans leur sauvage campement. Pierrette, qui pensait au lendemain, attacha la vache dans l'intérieur de la hutte et lui apporta de

l'herbe fraîchement arrachée. Elle ajouta au feu du bois mort, qu'elle recouvrit de mottes afin qu'il se consumât plus lentement, s'agenouilla pour sa prière, puis s'étendit sur le lit de mousse qu'elle s'était préparé à elle-même, et ne tarda pas à s'y endormir.

La nuit se passa sans aventure et moins péniblement qu'on ne devait le croire; le feu, qui s'entretint jusqu'au matin, et la présence de la vache dans la hutte, combattirent victorieusement la froidure ; nos voyageurs se réveillèrent au point du jour, délassés et joyeux. Madame Desmarest elle-même se sentit mieux qu'elle n'avait été depuis longtemps. On déjeuna comme on avait soupé la veille, puis Armand courut à la recherche de *la Grise* qui, grâce à son entrave, n'avait pu s'écarter et qu'il ramena bientôt.

Mais quand il fut question de lui passer ses harnais et de l'atteler, il se trouva singulièrement embarrassé ; il essaya vainement de trouver la place de chaque chose, et désespérait de mettre d'accord tant de courroies et tant de boucles, quand Pierrette vint heureusement à

son secours. Trop de fois elle avait assisté à cette opération et y avait aidé pour ne point en connaître tous les détails. Grâce à elle, le char-à-bancs fut bientôt prêt à repartir.

Restait à se décider sur la route à suivre. Madame Desmarest craignait de recommencer les pérégrinations de la veille, et Armand, devenu plus modeste, ne s'engagea plus à trouver le véritable chemin.

Tous deux consultèrent Pierrette, dont l'importance avait singulièrement grandi depuis la nuit de bivouac; la petite pastoure regarda autour d'elle avant de répondre.

— Eh donc! J'y *connaissons ren* à leurs méchants chemins, dit-elle; mais voilà la vache qui s'en *retournont* au bas de la ravine; gage qu'elle *allont* se faire traire dans son endroit d'accoutumance, comme *faisont* chaque matin ces bêtes laissées dans les bois; en la suivant un tantinet, j'*avons* idée qu'on *trouveriont* par là des chrétiens.

— Elle a raison, dit vivement madame Desmarest;

suivez la vache, Pierrette, nous vous attendrons ici.

La pastoure prit la direction de la ravine, et son absence se prolongea si longtemps que le collégien parlait déjà de partir à sa recherche, lorsqu'elle reparut en compagnie d'une veille paysanne.

— Vous impatientez pas, notre dame, cria-t-elle de loin ; voici la maîtresse de la *Noiraude,* qui *allont* nous montrer le vrai chemin.

La vieille femme s'approcha en effet ; et, après avoir entendu le récit de leur promenade involontaire dans la forêt, s'offrit à les mettre dans la bonne direction.

Elle prit, pour cela, par une des vingt routes qui s'entrecroisaient et dont la ressemblance avait, la veille, trompé nos voyageurs. Le char-à-bancs suivit au pas jusqu'à une sorte de grande avenue percée dans la futaie où ils rencontrèrent des charrettes qui se rendaient aux villages voisins. La paysanne leur apprit alors qu'ils n'avaient plus qu'à continuer tout droit, et les quitta après avoir reçu de madame Desmarest une juste récompense.

Deux heures après, le char-à-bancs s'arrêtait à Micourt, devant la maison où la veuve et son fils étaient attendus; on s'y inquiétait sérieusement de ne point les voir, et quand ils eurent raconté leur odyssée, il s'éleva de toutes parts des cris d'émerveillement et de pitié. Tous les membres de la famille s'empressaient autour de madame Desmarest; on craignait pour sa santé cette fatigue et cette nuit passée dans la hutte des sabotiers; mais elle déclara que, grâce à Pierrette, rien ne lui avait manqué et qu'elle ne s'était jamais mieux portée.

L'attention se retourna alors sur la pastoure, qui fut interrogée par tout le monde, comblée de petits présents, et qu'on ne laissa partir pour la métairie de son nouveau maître qu'après lui avoir bien recommandé de revenir quelquefois.

En la voyant disparaître sur la route poudreuse, avec sa jupe frangée par le temps et sa coiffure de toile rousse, Armand se retourna vers madame Desmarest dont il prit la main.

— Vous rappelez-vous, chère mère, dit-il, cette page

de la *Morale en action* que vous me faisiez lire lorsque j'étais tout petit, et dans laquelle on raconte qu'une excellente dame, voyant un pauvre chien, laid et crotté, que tout le monde repoussait, l'apporta chez elle, et fut récompensée, dès le soir même, de son humanité par le petit animal qui lui fit découvrir, en aboyant, un voleur caché sous son lit ? Je trouvais l'histoire romanesque, mais je viens de la voir se renouveler sous une autre forme et dans d'autres circonstances.

— C'est-à-dire, interrompit madame Desmarest en souriant, que Pierrette est le petit chien abandonné ?

— Et que vous êtes la bonne dame qui avez été justement récompensée de votre bienfaisance.

— Vous pouvez tirer cette morale de notre aventure, mon cher enfant, reprit madame Desmarest ; mais, pour moi, elle prouve encore autre chose.

— Quoi donc ?

— C'est qu'il ne faut point regarder sa supériorité dans ce qu'on a appris, comme une science universelle, et en faire un motif de dédain envers ceux que le ha-

sard a moins favorisés, vu que la plus humble intelligence peut être utile, quand elle est servie par un bon cœur.

Armand baissa les yeux en rougissant; il avait compris la leçon, et il sut en profiter.

FIN.